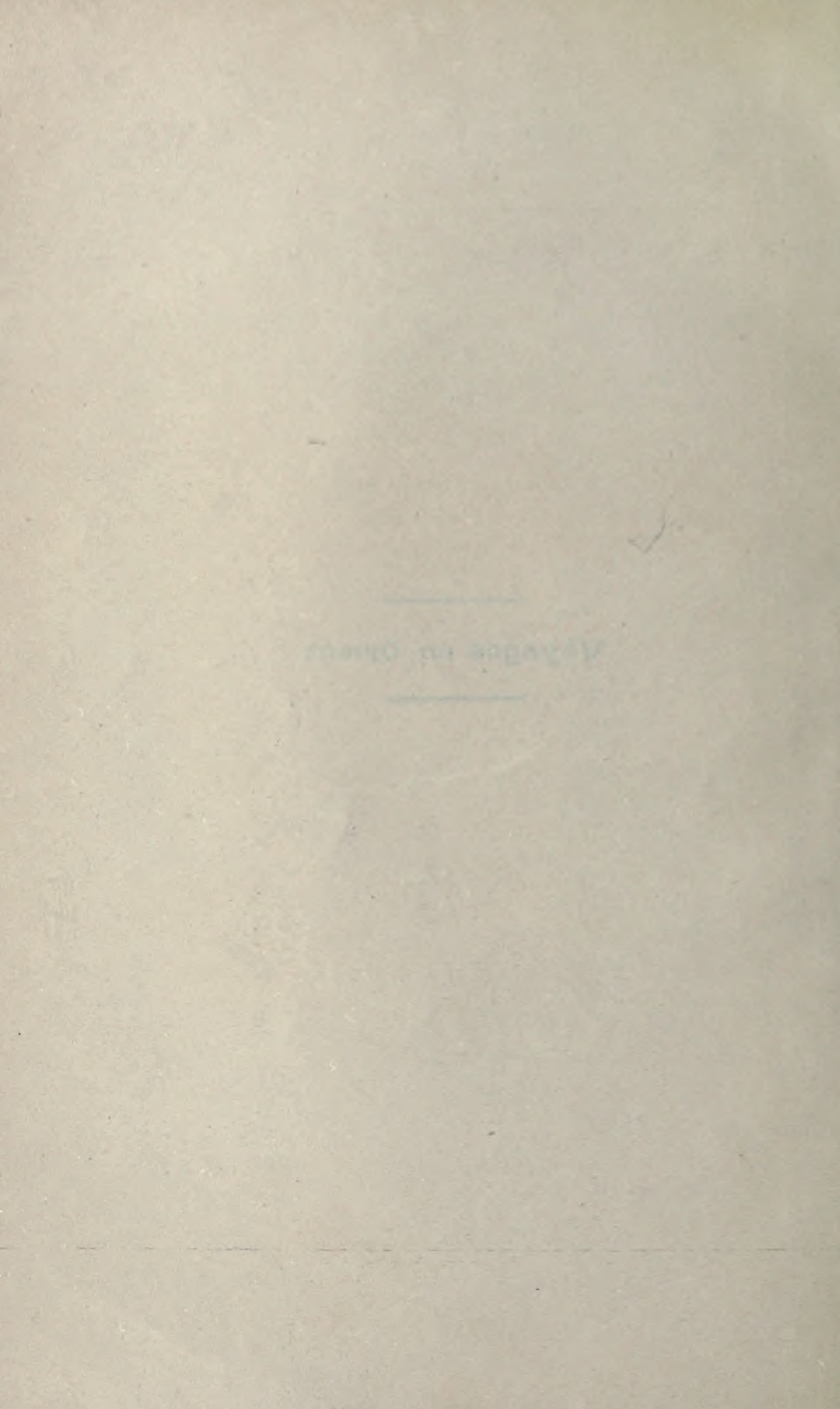
EN ORIENT

par l'abbé ED. DE GRYSE
curé-doyen à Courtrai



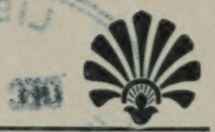
Voyages en Orient





Mr Ed. De Gryse, curé-doyen de Courtrai.





Voyages
EN ORIENT

Grèce

Palestine

Egypte

notes par
l'abbé Ed. DE GRYSE
Curé-Doyen de St-Martin
à Courtrai



YPRES
Typ. CALLEWAERT-DE MEULENAERE
36, rue au Beurre, 36
1909




LIBRARY
DEC 1 7 2003
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

Les fidèles amis de feu Monsieur le Curé-doyen de St Martin à Courtrai ont eu des scrupules avant de publier le présent volume. Ils se représentaient les lecteurs nombreux et distingués que ses autres ouvrages, de théologie, de sociologie, d'histoire, de polémique lui avaient attirés et il leur semblait que ce volume plus familier de souvenirs de voyages serait dédaigné par cette clientèle.

Pourquoi ? Parce que, croyaient-ils, la rapidité des notes que l'auteur n'avait pas eu le temps de revoir laisserait au style une apparence inculte et les amateurs de routes tracées au cordeau et de jardins taillés à la Le Nôtre ne se risqueraient pas en pareil fourré. Vains scrupules dictés par une trop attentive affection ! Incontestablement, les pages qui suivent n'ont pas du tout le défaut qu'on reproche à bien des récits de voyage, de sentir trop l'apprêt et de dissimuler, sous des ornements laborieux, la physionomie réelle de l'auteur. Dans leur toilette sommaire, dans leurs ébauches hâtivement crayonnées, la griffe de l'auteur se retrouve à chaque feuillet, non pas comme une signature donnée avec cérémonie, mais comme un paraphe jeté au coin des pages avec une sorte de hautaine indifférence. « Qu'ai-je besoin de signer ? » semble dire

l'écrivain. Sa physionomie grave et volontiers narquoise ressort nettement de ces phrases embroussaillées et peut-être y est-elle plus franchement elle-même que dans les pages passées au vernis auxquelles il a donné plus de temps et de peines. Ce livre n'a coûté à l'éminent ecclésiastique que les peines qu'il a dû prendre pour noter les paysages, les traits de mœurs, les particularités de coutumes dues à la tradition, à l'histoire, à la religion, à mesure qu'il les rencontrait, c'est à-dire les peines qu'il a dû prendre pour voyager et il n'a perdu en l'écrivant que le temps qu'il a dû, forcément, consacrer au voyage. Dans ses jours de loisir, comme dans ses jours de plus pressante besogne feu le doyen de Courtrai savait mettre à profit chaque minute de son temps : *carpe diem*. Pas de temps perdu à bailler, même en vacances.

Dans le coin d'un wagon — si d'aventure il restait un coin — dans la cahotante promiscuité d'une diligence, sous une lampe fuligineuse, et parmi les chocs et les heurts d'une voiture emportée sur les rails, ou bousculée comme un panier à salade dans les ornières d'un chemin de montagnes, Mr De Gryse trouvait le moyen de s'isoler, d'abstraire sa pensée de tout ce qui l'entourait, et de rédiger ce que vous allez lire. Il y a un avantage, croyez-moi, à une rédaction aussi précipitée. Précipitée, elle l'est sans conteste, quand, par exemple, la diligence dévale d'un haut plateau, ou quand l'express regagne le temps perdu en battant des records sur palier. Mais il s'agit de noter les événements du jour, de sauver de l'oubli les observations et remarques faites au cours des quelques heures précédentes. Les tableaux à peindre s'érigent tout frais dans la mémoire ; pas un détail, si minime soit-il, qui disparaisse, pas une circonstance, si compliquée soit-elle, qui ne reparaisse

devant l'esprit en pleine lumière ; pas une impression qui ne garde sa vivacité ; les comparaisons, les rapprochements inattendus, tels que la vue immédiate des choses et des gens les suscite en nous, demeurant avec leur originalité, leur inimitable spontanéité, parfois aussi leur irrésistible cocasserie. Quelles réflexions piquantes, graves ou plaisantes, philosophiques ou morales, d'application immédiate ou lointaine, quelles leçons d'art ou d'architecture, de politique, de pédologie, d'éthique et de sociologie, d'ironie aussi, un esprit vaste et compréhensif averti et documenté par de solides études, comme celui de Mr De Gryse, ne devait-il pas puiser dans la variété des spectacles, qui chaque jour se passaient sous ses yeux, ce que, tout vivants, tout impressionnants, tout chauds, si j'ose dire, il confiait au papier. Qu'importe en vérité que pareils souvenirs n'aient pu s'aider d'un dictionnaire de synonymes et d'un vocabulaire d'expressions autorisées par l'académie. L'improvisation chez pareil écrivain en pareil sujet ajoute à la jouissance du lecteur. L'imprévu de son ironie et l'étrangeté des termes que dans sa hâte et faute d'en trouver un tout prêt, il prend à une langue étrangère ou emprunte à ses souvenirs d'enfance doublent le plaisir de la lecture. Certes il y a un inconvénient à cette hâte, mais en comparaison de la vivacité et de la multiplicité d'impressions, il est si petit ! La phrase en souffre, et la grammaire même en pâtirait. Comment s'attarder à produire des adjectifs rares, à trier les mots sur le volet, à arrondir mélodieusement une phrase, quand les images et les idées se pressent au bout de la plume et qu'une note n'est pas plus tôt consignée sur le papier qu'une autre déjà s'empresse d'y venir demander place. Au jour, au jour ! dit-elle. Qu'importe alors la forme, pourvu que ceci et cela, et encore cela paraisse ! C'est donc en négligé, en pantoufles,

que l'écrivain nous est présenté. Loin de le reprocher à la scrupuleuse amitié de ceux qui ont édité les « Voyages en Orient » de Mr De Gryse, je crois que les lecteurs de ce volume leur en sauront très sincèrement gré, d'abord pour les raisons que je viens de dire, puis pour des motifs spéciaux, qui tiennent au talent de l'écrivain qu'était Mr le Curé-Doyen de Courtrai. Mr De Gryse, qu'il écrivît un traité dogmatique, qu'il lançât une brochure polémique, qu'il parût se divertir à des récits de voyages, n'a jamais eu qu'une idée, caressé une seule ambition : celle de faire du bien aux âmes. Il intervenait dans la mêlée pour achever, par un coup décisif, la déroute d'un adversaire ou le triomphe de la Vérité. Le livre tout aussi bien que le sermon était, pour lui, une partie intégrante de son apostolat. Dès lors il ne pouvait lui convenir de s'arrêter aux bagatelles de la porte, ce qu'était pour lui le balancement des phrases. De plus sur tous les sujets qu'il touchait, il était si amplement documenté, si complètement armé, que non seulement il n'avait pas de loisirs à consacrer à l'ornementation d'une phrase, mais que le plus souvent il était satisfait quand il avait exprimé sa pensée d'une façon complète, claire et forte. A ceux qui ont connu un peu intimement Mr le Doyen de St Martin à Courtrai, il paraîtra beaucoup plus reconnaissable, beaucoup plus lui-même, ayant déposé tout apparat officiel, disant sa pensée tout entière, nettement, avec l'abondance, la verdeur, la franchise qui caractérisait ses entretiens intimes, alors qu'aucune de ces considérations qui entravent toujours plus ou moins le plus osé des penseurs ne pouvait avoir de prise sur lui.

Certes oui, Mr De Gryse détestait les déguisements diplomatiques de la pensée, qu'il faut bien de ci, de là, dans la vie, arborer, en vue d'un plus grand bien ;

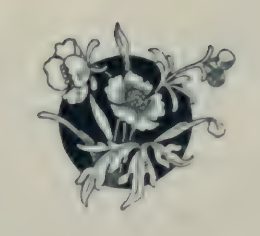
mais il était incapable de soumettre sa pensée par complaisance, à ces rouleaux impresseurs qui l'allongent et l'amincissent au point qu'elle a perdu sa saveur et son originalité. Nous avons aimé le cher et grand doyen de Courtrai dans cette intransigeance de principes dont il se faisait gloire. Nous aimerons de tout cœur à le retrouver tel dans un livre où, sous le prétexte fourni par le voyage, il soulève tant de graves problèmes et d'autres aussi.

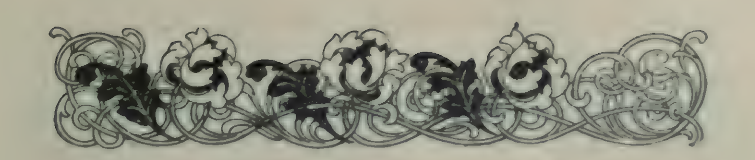
Le « nous » que j'emploie ici, n'a rien de personnel, ai-je besoin de le dire ? Il comprend tous ceux qui parcourront le livre, et dans les incidents d'un voyage prendront plaisir à retrouver le doyen de Courtrai.

Un Ami.



Table des Gravures



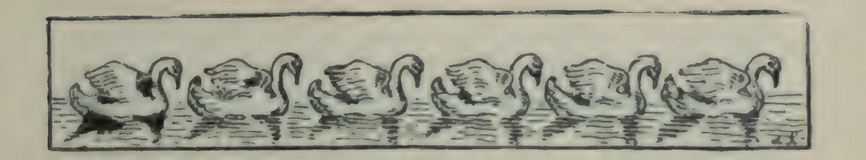


Le voyage de Terre Sainte était depuis ma jeunesse le rêve de ma vie. Un livre de la bibliothèque de mon père avec images et cartes excitait mon désir et est encore présent à ma mémoire. Verrai-je Jérusalem, Bethléem, la Galilée et les lieux témoins de la vie et de la mort du Sauveur ? Les années se passaient, ma jeunesse aussi ; la vieillesse arrivait à grands pas et toujours point de Terre Sainte ; mais le désir restait.

Mr et Mme v. d. P. avaient déjà fait le voyage ; 25 ans s'étaient écoulés avec le désir de retourner à Jérusalem ; la Ville Sainte une fois visitée, ne peut plus s'oublier !

Etant Curé-Doyen de St-Martin, j'allais de temps en temps, guidé par une amitié vraie et sûre, passer mes soirées d'hiver chez Mr et Mme v. d. P. Combien de fois nous avons parlé du voyage en Terre Sainte ! Nous nous excitions les uns les autres sans le savoir. Le désir ne manquait pas, mais les années..... Les années ne viennent point toutes

seules ; 55 ans et les misères qui accompagnent la vieillesse et semblent embrumer le chemin. Enfin l'arbre tomba du côté où il penchait; le voyage fut décidé, si pas d'obstacles ne se présentaient pendant un an et demi ; ceci se passant au commencement de l'année 1901. Question était de rester sain de corps et d'esprit ; un jour à la fois l'année et demie se passe et nous réalisons ce cher souhait. Le départ fut fixé au 6 Octobre 1902, à 12 trente-deux ; nous partîmes à trois, Mr et Mme v. d. P. et moi, avec malles, valises, livres de voyage, accessoires pour la messe ; j'avais obtenu de Rome de pouvoir dire la messe de *Beatâ* là ou il n'y avait ni église ni chapelle. Je ne puis dire la satisfaction que j'ai éprouvé de ce voyage et c'est pour mes compagnons que j'ai réuni ces notes ; si, comme le veut le progrès moderne, je devais apprécier en argent tout l'agrément que j'ai eu à voyager avec mes deux compagnons, il y aurait à inscrire des milliers de francs ou des milliers de livres sterling !



Nous quittons donc Bruxelles le 6 Octobre à 6 h. 30 du soir par l'Orient-Express. La gare de Bruxelles était sens dessus dessous. On attendait les généraux Boers Botha, Dewet et Delarey. La gare était envahie et le cordon militaire qu'on avait placé par mesure d'ordre avait la plus grande difficulté à maintenir la foule. Impossible d'obtenir le moindre renseignement. Nos bagages chargés sur des charettes à bras, se heurtèrent de tous les côtés à la foule des curieux Il fallut les faire passer par le souterrain. Les employés n'étaient pas à trouver. Ils couraient sur le toit des trains pour ne pas manquer les trois héros. L'enthousiasme dehors n'était pas moindre : la place de la gare était noire de monde. Tout à coup un formidable hourra éclate. C'est comme si on avait pris les héros et les eut portés en triomphe. Voici un colloque d'ouvriers : « ces trois hommes sont des gens comme il faut : ils méritent qu'on leur fasse fête ». — Bah ! tous les hommes sont égaux ». Oui, pour la nature ; mais non par les actions !... N'est-ce pas, Monsieur le Curé, ces hommes sont remarquables ? « Oui, mon ami. » Un autre ouvrier : « Moi j'aimerais mieux un

verre de bière. » De cœur je saluais ces héros et fus heureux de pouvoir me dire qu'après tout nous étions du même sang.

Le train s'ébranla et se mit en marche. A Liége nous reçumes sur le quai de la gare Mr E. v. d. P. et sa famille, qui venaient faire leurs adieux à mes compagnons de voyage. Bientôt nous eûmes franchi la frontière de Belgique... pour si longtemps. J'eus le charme d'avoir un compartiment seul. Le wagon-lit, c'est le régime des cabines de bâteau appliqué au train. Je ne puis cependant reconnaître par mon expérience personnelle le confortable de ces trains qu'on m'avait tant vanté, nous fûmes beaucoup secoués. C'est un progrès sur les trains ordinaires ; ce n'est pas du tout la perfection. Nous arrivâmes à Vienne le 7 Octobre vers le soir. J'ai pu dire la messe à la carhé-Kirch, située non loin de l'hôtel Impérial. Nous fûmes invités à déjeûner par M. le Baron de B., ministre de Belgique à Vienne. Nous y fûmes accueillis avec une cordialité parfaite et y reçumes une hospitalité écossaise. Nous jouîmes d'une conversation très intéressante sur les événements de Meyerling, sur la comtesse de Longay, sur le socialisme Autrichien, etc... J'ai conservé de cette visite le plus agréable souvenir. Nous parcourûmes la ville; l'église de St-Etienne, monument gothique est assez remarquable, et intéresse par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Nous sommes allés voir la petite église de Ste Anne bâtie, par Marie-Thérèse, assure-t-on, pour devenir l'église

nationale des Belges. On sait les événements politiques qui nous ont séparés de l'Autriche Vienne, ville historique par excellence, n'a pour ainsi dire à montrer que des tombeaux. Nous sommes decendus au Kaiser Gruft. Nous y avons vu le mausolée de Marie-Thérèse ; les cercueils du Duc de Reichstadt, de Maximilien d'Autriche et au fond, sous une statue soutenant une croix (la religion ?) les cercueils de l'infortunée impératrice Elisabeth et du plus infortuné prince Rodolphe ! Vraiment l'Empereur François-Joseph a connu tous les deuils !

Le 9 Octobre à 9 h. 05 du matin nous partons pour Buda-Pesth. Nous descendons à l'hôtel Hungaria. Il fera sans doute bon ici, car le papier de l'hôtel porte : *Extra Hungariam non est vita : ant si est visa, non est ità !* C'est le pays du patriotisme farouche. Toutes les enseignes sont en Hongrois. Personne ne parle autre chose que le Hongrois. Cet exclusivisme n'est pas l'effet du hasard ou de l'ignorance ; il est voulu : « oui, me dit quelqu'un, tout doit être en Hongrois aussi, une boutiquière trouvait étrange notre étonnement à ce sujet. J'ai éprouvé pour la première fois de ma vie l'inconvénient de voyager dans un pays dont je ne connaissais pas la langue ! D'autre part Buda-Pesth est une belle ville, trop belle dit-on, pour les moyens financiers de la Hongrie. Les Hongrois veulent faire grand. Peut-on trop les en blâmer ? Le Hofburg en construction, est vaste et magnifique; il faut en dire autant du Parlement. Le jour de notre arrivée avait lieu l'ouverture du

parlement. Si nous l'avions su, il eut été intéressant d'aller assister à cette séance. Elle a été orageuse. Les orages parlementaires, plus comiques que les autres, sont le pittoresque des parlements et les députés se livrent volontiers à ces exercices pour l'amusement de la galerie. — Il faut venir au parlement. — Y aura-t-il du grabuge ? — Non. — Alors je n'y vais pas. Qui n'a entendu des conservations de ce genre sous d'autres latitudes que celle de Buda-Pesth.

Le parlement est gothique et vu de la hauteur de Buda, il présente un coup d'œil splendide : quelque chose comme la Chambre des communes de Westminster en petit. Le centre des souvenirs de Buda, c'est l'église de St-Mathias. Elle est gothique et lourde. Elle renferme le monument des Harpath, la dynastie fondatrice de la Hongrie, à laquelle se rattache aussi celle des Habsbourg. Au fond, vers la sortie se trouve le monument et le portrait en pied de Matthias Corvinus, le héros national.

L'église avait été autrefois envahie par les Turcs et transformée en écurie. Une chapelle de la Vierge est restée sauve. A cette chapelle aimait à venir prier l'impératrice Elisabeth, lorsqu'elle se trouvait à Buda-Pesth. Entre l'église St-Matthias et le Danube il y a une colonade en construction en style Roman, qui est de grand effet : sur le Danube de magnifiques ponts !

Dans le lointain l'île de Ste-Marguerite, embrassée par le fleuve, et transformée en jardin de plaisance et en but de promenade. J'ai pu dire

la messe à la Maria-Himmelfahrtkirche. On croyait là que j'étais venu pour assister au congrès catholique qui allait s'y tenir du 15 au 17 Octobre. Je n'ai pu apprendre par après de quoi il s'est agi à ce congrès et si j'aurais pu y faire quelque chose, sinon voir des têtes comme à tous les congrès.

Le 10 Octobre nous partîmes pour Belgrade. Le paysage de la Hongrie que l'on traverse presque jusqu'aux portes de Belgrade est très monotone. Ce sont des plaines à perte de vue ou bornées par des montagnes peu élevées mais incultes et sauvages. Il y a des exceptions cependant. Notamment la région de Zevatska, de Peterwardeyn et quelques autres. Le 10 Octobre fut notre premier jour d'aventures. Le matin, nous avions pris à Buda-Pesth une gare de partance autre que celle où nous avions laissé nos bagages. Ce fut un désagrément. Nous délibérâmes longuement sur notre cas. Il s'est dénoué sans difficultés lors de notre arrivée à Belgrade. En voyage on ne peut s'alarmer trop vite : les événements en eux-mêmes apportent souvent la clef des solutions vainement cherchées à priori. Ainsi le groupe fut séparé de ses bagages. Mais le soir du même jour un de nous fut séparé du groupe. On a beau appliquer beaucoup d'esprit et d'intelligence à améliorer le régime des trains ; il faudra aussi trouver un mécanisme capable d'empêcher l'étourderie et l'inattention des voyageurs. A notre voiture était attelée une voiture pour Bucharest. On sait que dans les express de luxe toutes les voitures communiquent

par des soufflets qui couvrent les passages. J'étais allé dans la voiture qui nous suivait, par simple curiosité cependant. Voilà que cette voiture se détâche. Je croyais à une manœuvre de train. Aucun avertissement! J'attends sur la banquette du train mais rien n'arrive. Je saute sur la plateforme de la gare. « Le train de Belgrade s'il vous plait? » — « Er ist weg!... » — « Weg ?!! » Il en était ainsi. Je pus lancer un dernier adieu au train dont la lanterne d'arrière disparut bientôt à l'horizon. Je n'avais rien, pas même un chapeau... rien sauf de l'argent en poche et l'usage de l'allemand. Ce fut beaucoup. Je lançai immédiatement un télégramme à mes compagnons de voyage pour empêcher l'alarme. Un mot d'explication avec le chef de gare et un inspecteur des chemins de fer, heureusement présent à ce moment, suffit pour faire comprendre mon cas. Il me fut donné un employé de la gare pour me conduire à ce qu'on me désigna comme étant le meilleur hôtel de Zavatska. L'hôtel était bon en effet. J'y soupai très bien et y dormis non moins bien. Le soir j'y passais mon temps à lire les journaux allemands, notamment sur les événements qui s'étaient passés aux obsèques de la Reine des Belges. J'eus l'occasion de constater que le journalisme, en Hongrie comme ailleurs, est parfois l'art de dire convenablement des non-sens. Le lendemain, dès cinq heures et demie, j'étais à la gare. Je fis régulariser mon coupon. J'y trouvais mon manteau avec un petit billet épinglé à l'une des ailes et me disant qu'on serait heureux de me revoir à Belgrade. Avant d'arriver



Vienne — Eglise de St Etienne.

Buda-Pest — Parlement.

Belgrade — Un enterrement.

Constantinople -- Pont de Galata.

Constantinople.



Constantinople — Intérieur de Ste Sophie.

à cette capitale, j'entrai en possession de mon chapeau. Un Israélite, dont nous avions fait la connaissance au cours du voyage, désirait me remettre mon couvre-chef à Semlin pour avoir l'occasion de me faire ses adieux. Mes compagnons de voyage avaient mieux soigné tous mes effets que je n'aurais pu le faire. J'étais un peu confus de mon étourderie. Je leur devais certainement des excuses à cause de l'alarme que je leur avais causée, mais enfin à midi j'arrivai à Belgrade. J'étais attendu à la gare. Nous fûmes si heureux de nous retrouver qu'excuses, désagréments, alarmes, tout fut immédiatement oublié et que l'aventure fut classée parmi celles dont, selon Virgile, tel nous conviendrait plus d'une fois plus tard de réveiller le souvenir. Belgrade est une capitale. La géographie politique le dit, et nous n'avons pas la compétence pour rien changer à cet état de choses; mais les rues sont à peine pavées. Le palais royal est une solide construction sans beauté, mais présentant un beau coup d'œil vu de la gare. Il serait indiscret de dire ce qui se passe à l'intérieur de ce palais. Les aventures du roi Milan, du jeune roi Alexandre et de la reine Draga ont assez occupé l'Europe pour ne point insister. On est démocrate ici : les ministres vont au café comme les simples mortels. Les agents diplomatiques se rencontrent de même sous l'œil protecteur du baas du Grand Hôtel. Le souvenir sinon le plus intéressant du moins le plus agréable que nous a laissé Belgrade, c'est l'accueil charmant que nous rencontrâmes chez Monsieur M., un de nos diplomates en Serbie.

Monsieur M. nous invita à sa table avec une amabilité au-dessus de tout éloge. Ce jeune diplomate qui a déjà une histoire depuis les événements de Chine, nous a captivé par les renseignements de toutes sortes qu'il a bien voulu nous donner et sur la Chine et sur la Serbie. Il nous fit assister à la Messe dans la tribune diplomatique, en un mot, il eût été difficile d'être plus gracieux et plus serviable.

Voici une nôce d'officier! Aux voitures que chaque invité paie de sa poche, est attachée une espèce de serviette, c'est la cravate indicatrice de la solennité qui se célèbre. Tout le cortège roule de cabaret en cabaret, et, bien entendu, chacun paie sa consommation. Il nous a paru qu'après une après-midi, de ce genre, les invités devaient faire de sérieux efforts pour observer les lois de l'équilibre. N'est-ce pas que c'est démocratique ?

Nous assistâmes aussi à un enterrement d'après le rite Grec orthodoxe. Le corbillard, très riche, était précédé de quelques chantres qui modulaient en deux parties des chants religieux. Après le corbillard, marchaient trois, quatre prêtres en costume Oriental et s'appuyant sur des bâtons. — Sans doute par coutume et parce que prêtre signifie presbyter, c'est-à-dire vieillard. La famille et les amis en grand nombre suivaient le cortège à la cathédrale. C'était digne et imposant !

Belgrade, n'a aucun monument. Elle a une promenade, le Kali-Meidan, qui promet de devenir belle. Le Dimanche on y tenait un marché, place

de l'université, et à voir tout cela, la Serbie est un pays pauvre : les gens sont loqueteux, c'est un avant goût de l'empire de la quenille où nous allons entrer tout à l'heure. Belgrade est bien située au confluant du Danube et de la Save. Le Danube y est très beau ; à la rencontre des deux cours d'eau est située la citadelle, aujourd'hui insignifiante, mais qui fut pendant un certain temps le boulevard de la chrétienté. On connaît le rôle joué par St-Jean-Capistan dans la défense de Belgrade contre les Turcs ; quelques Belges aussi se distinguèrent dans les luttes Européennes : notamment le régiment des « Blancs-Becs » existant encore aujourd'hui en Autriche, dont les hommes ne peuvent porter la barbe et dont le nom a été conservé en souvenir des jeunes soldats et officiers, pour la plupart Belges, qui s'étaient héroïquement conduits au siège de Belgrade. Que les temps sont changés !

Autrefois les Turcs étaient la terreur de l'Europe ! aujourd'hui son empire s'effrite, en attendant qu'il soit jeté dans le Bosphore : La Serbie commença, après vint la Roumanie ; puis ce fut le tour de la Bulgarie, enfin la Roumélie Orientale pour se détacher de l'empire Turc. J'oubliais la Grèce dont les guerres d'indépendance furent mortelles pour la Turquie.

Le héros de l'indépendance Serbe, c'est Milosch. On a tout conservé de lui. Sa demeure, en bois, s'élève à une heure de voiture de Belgrade, au milieu d'une exploitation moitié agricole, moitié forestière, aujourd'hui transformée en parc,

et servant pour ainsi dire de pélerinage national. Le séjour du roi Milosch porte le nom de Topchidéré « allée de canons ». Je dis qu'on a tout conservé: Son lit, son fauteuil, les ustensiles de sa cuisine; jusqu'à une date récente, on faisait brûler une lampe à l'endroit où il reposait la tête, c'est une vraie canonisation nationale. On montre l'arbre séculaire à branches immenses sous lequel à l'égal de St-Louis, il rendait la justice. Les descendants avaient beaucoup à apprendre de lui : ils n'ont pris que ses défants en les développant. L'impression est que la Serbie est à la porte du temple de la civilisation, mais n'y est pas encore entrée. Les coups de fusil, ainsi que le montre l'histoire de Topchidéré, la concussion, ainsi que le montre l'histoire politique de la Serbie, l'intrigue du palais, ainsi que l'éprouve tout le monde en ce pays, tiennent ici une place qui devrait être occupée par le droit et la justice, pourque la Serbie puisse aspirer à être classée parmi les peuples civilisés.

Le 13 Octobre, fête de St-Edouard ! Je n'ai pas même pu dire la Messe: il fallait partir. Lorsque nous eûmes quitté Belgrade après exhibition de passe-ports à Nisch, le chef de gare vint nous réclamer 100 frs qui auraient été payés en trop peu au moment de quitter la capitale de la Serbie. — Cette demande nous parut suspecte. Après contrôle de porte-feuille nous écartâmes cette exigence en appelant à la médiation de M.M. Depuis nous n'en entendîmes plus parler.



Constantinople

Nous voici donc à Constantinople (14 Oct. 1902) à 10 h. 1/2 du matin. D'abord la visite de la douane. Le douanier avise avant tout les livres, je vis avec terreur qu'il brandit mon bréviaire ! La nuit avant notre arrivée, en chemin de fer, le garde nous avait prévenus que vers 1 1/2 de la nuit nous recevrions la visite de la douane Turque à Moustapha, que les passe-ports devaient être exhibés, les malles visitées : qu'on s'acharnait de préférence sur les livres et que ceux-ci soumis à la censure les 3/4 du temps n'étaient pas rendus ! En effet à 1 h. 1/2 de la nuit la douane fait irruption dans nos voitures. Les livres échappent; les malles se rebouclent, mais... les passe-ports! Nous avions omis de les faire viser par le Consul Ottoman en Belgique. Vos passe-ports ne sont pas visés. — Non, n'y avons pas même songé. « Saviez-vous pas ? » — Non ! — Moi ferai cela pour dix francs. Son ton trahissait un prix de faveur. Nous avons appris depuis que le tarif était de 4 f. 50. Le petit

employé dodu qui nous octroyait cette faveur dit à son compère Grec nos noms et qualités : moi je passe comme Παππας Καθὸλικὸς ; monsieur v. d. P. passe comme Chéik, parce qu'il a l'honneur très grand d'être sénateur suppléant pour Courtrai ; M[me] v. d. P. passe en vertu de l'adage que « l'accident suit le principal. »

Jugez donc quand je vis mon bréviaire entre les mains de la censure et que j'entendis ces mots : « La censure ». Les 3/4 du temps les livres ne se rendent pas! Heureusement tout se termine bien. Mon livre passe entre deux, trois mains et me fut promptement restitué. « Sortez vite, et donnez moi quelque chose. » Ce fut le dernier mot de la douane. Ceci nous rappelait que nous venions de débarquer au pays de Bagchis. A notre sortie du bureau des douanes,les cochers se disputèrent nos bagages et nos corps comme les Grecs et les Troyens se disputèrent autrefois le corps de Patrocle. Mais il y avait le courrier du Pera-Palace, et de plus nous fûmes presque immédiatement accapparés par un cicérone, Antonio Marçago, d'origine Italienne, né à Odessa et marié maintenant à une Grecque à Constantinople et qui nous a du reste bien servis.

A peine installés à l'hôtel, il nous tardait de faire une course d'orientation, car le passage du pont de Galata, à notre arrivée, nous avait mis en appétit de curiosité.

On se figure difficilement l'impression du voyageur nouvellement arrivé à Constantinople ! Est-ce que Dieu a voulu réunir ici toutes les

beautés de deux mondes ? L'Europe et l'Asie sont là pour ainsi dire à s'observer. Les deux côtes sont également belles, également habitées sur les pentes du rivage, séparées par un canal qui à un endroit n'a que 600 mètres, partout ailleurs un, deux, trois kilomètres, sous un ciel bleu et un soleil étincelant, dont les rayons se promènent sur ces lieux avec la solennité que l'on retrouve partout ici jusque dans la démarche des populations.

Il faut un moment pour arriver à ressentir l'impression de la beauté de Constantinople. Il faut s'élever d'abord au dessus de la saleté inénarrable des rues d'ailleurs presque toutes étroites et puantes ; de la domination des chiens, qui s'étalent au soleil, quinze, vingt au même endroit, petits, grands, ancêtres, éclopés, se garant devant les voitures, qui les accrochent de temps en temps et provoquent alors des hurlements déchirants ou devant les tramways attelés de chevaux (il parait que l'administration publique n'autorise pas même l'électricité) et annoncés par des trompettes affreusement rauques ; le brouhaha d'une population aux costumes d'une variété désordonnée, aux types inconciliables, se pressant sur le pont de Galata, dont les planches basculent, inégales, bruyantes sous le passage des voitures, des portefaix portant des tonneaux, des poids surhumains sur des leviers qui ne sont que de longues perches, ou portant à dos d'homme des charges énormes, des mendiants loqueteux exhibent leurs misères le long de la balustrade ; des musulmans, portant à la main leur chapelet (la mode tend à

remplacer cela par des cannes) ; des imans au large turban ; des femmes voilées et accoutrées comme si elles avaient retourné leur jupes sur la tête, chaussées de savates sans talons ; des costumes Européens, des fez, des modes de Paris, des seaux noirs renversés qui coiffent les popes Grecs; des deux côtés du pont une animation extraordinaire des barques qui silonnent le canal dans tous les sens ; des steamers en partence, beuglant de leurs sirènes ; il faut s'élever un peu au dessus de tout cela, pour se laisser pénétrer par les magnificences qui s'accumulent ici comme dans un coin béni de la terre !

Ce cite grandiose enchanteur, c'est l'immeuble que Dieu a mis à la disposition des hommes ! Si ceux-ci se mettaient de concert avec Dieu pour orner cet immeuble de tous les meubles que Dieu a le droit d'attendre d'eux, la terre ne deviendrait-elle pas un paradis terrestre ?

Il faut cependant rendre justice à qui de droit. On se figure difficilement la magnificence du décors. La corne d'or se recourbe entre la presqu'île. C'est une succession de grandes mosquées, Ste Sophie (Hélas !) la mosquée de la Sultane Validé, celle de Suleyman, de Ahmed, etc. s'étalent en demi cercle, avec leur entassement de coupoles couronnées de croissants dorés et luisant au soleil, encadrées de gracieux minarets reliées par des constructions s'élevant en emphithéâtre. Sur l'autre rive Galata et au dessus Péra, quartiers Européens, également bâtis en emphithéâtre et se serrant autour de la tour de Galata,

Constantinople — Mosquée.



Constantinople — Fontaine.



Athènes — Acropole — Vue de la mer.

Athènes — Acropole.

qui semble une vigie tenant en observation le quartier et vis-à-vis le Stamboul des Turcs ; et tout cela est blanc-jaune, à peine coupé de quelques verdures et reluisant au soleil.

Dans la corne d'or un mouvement infini de barques, de chaloupes, de steamers sur des eaux si claires, qu'on y voit par moments des bandes de poissons jetant des éclairs comme du nacre en vie !

Sur les bords du Bosphore, ce sont des villages l'un contre l'autre ; sur la rive Européenne jusqu'à Thérapia et au-delà, jusqu'à la mer Noire, dont on aperçoit l'entrée, des palais bâtis pour servir de séjour aux sultans, aux sultanes, à des Turcs opulents, des mosquées en marbre, des casernes, des établissements militaires, des villes s'étageant sur les pentes du Bosphore, au milieu de la verdure ; Yildiz-Kiosk, vis-à-vis de Scutari, séjour qui doit être délicieux, occupé par le Sultan, et flanqué d'une mosquée, le tout d'une blancheur étincelante. Il faut en dire autant de la côte Asiatique. Rien n'égale le charme de ces lieux. J'ai vu la baie de Naples et le golfe de Gênes. Constantinople l'emporte de beaucoup.

C'est aux pieds de ces beautés que s'étale le Turc dans ses infects bazars. Un chat qui s'arrondit pour dormir dans un rayon de soleil, un chien qui s'allonge sur le simulacre de trottoir, un Turc qui s'assoupit après avoir accordé un regard indolent au costume Européen de Madame v. d. P., des bouges infects où s'accumulent les provisions de toute nature, des vendeurs palabrant avec

l'acheteur, des clients turbannés assis devant un café, des artisans accroupis sur leur établi, etc. ; entretemps des portefaix déchargeant des bateaux, car les bazars longent le port de déchargement. Si des incendies éclatent ou que des maladies se déclarent, le désastre doit être complet et sans remède !

Il y a cependant quelques quartiers bien pavés, notamment dans les environs de Ste-Sophie et à Stamboul.

A Constantinople il n'y a pas de musées, sauf celui d'Ambdi-Bey. Ambdi-Bey est d'origine chrétienne. Il a été élevé comme Musulman, fit ses études en Europe et en a rapporté des goûts esthétiques et archéologiques. Il est grand admirateur des Allemands. Leur science l'émerveille. Il trouve que, très glorieusement pour eux, ils sont tous gradués: docteurs ès lettres, docteurs ès sciences, philosophie. etc..., et même, dit-il, docteurs escrocs, faisant allusion à certains tours par lesquels des Allemands lui avaient enlevé des objets d'art qui lui revenaient. Il y a, paraît-il, des objets remarquables, surtout par leur richesse, dans le trésor de la Couronne, qu'on va voir (moyennant Iradé et 250 frs), ainsi que dans le palais de Dolma-Bachtché. « Ce palais, nous dit un homme instruit, qui habite Constantinople depuis quinze ans, est meublé avec une absence complète de goût. Chaque fois que je suis allé le voir, des meubles avaient disparu. On les prend pour meubler de nouvelles demeures. »

Nous nous sommes dispensés de faire la visite de ces curiosités, quoiqu'on nous offrît d'aller les

voir moyennant une somme de 10 frs. (grâce à la cotisation de nombreux étrangers).

Ce qui étonne peut-être le plus, (et intéresse des voyageurs comme nous) c'est la situation religieuse de Constantinople. Dans les mosquées on nous fait chausser des babouches. (Ceci rappelle Abraham ; « déposez vos souliers, car ce lieu est saint »). Ça et là des hommes font leur prière, se prosternant, s'inclinant jusqu'à terre, se relevant, se prosternant encore ; ou bien modulant le texte de livres posés sur des pliants : ces hommes semblent absorbés par leur prière, et à coup sûr sans respect humain. Nous sommes entrés à 3 heures de l'après-midi dans la mosquée d'Amed. Dans les coins se trouvaient accroupis des Musulmans, regardant stoïquement devant eux et prêtant leur attention très soutenue, à un iman, qui, également stoïque, modulait d'une voix de tête et bêlante un texte (sans doute du Coran) et que parfois l'un ou l'autre suivait dans son livre. Dans cette mosquée, il y avait dans un coin une trentaine de femmes ; Madame v. d. P. s'est approchée d'elles à une certaine distance. Elles contemplaient et commentaient entre-elles (la douceur de la petite conversation!) sans doute le costume Européen de notre co-voyageuse. — Le 16 Octobre nous sommes allés voir les Derviches-Hurleurs à Scutari. L'idée est assez simple : ce sont des membres d'une confrérie libre qui se livrent à des actes de macération corporelle en l'honneur d'Allah (ont-ils l'idée de faire pénitence, ou sont-ce des contorsions qui doivent amener une communication spéciale avec

Dieu, ce qui serait superstition ?) Toujours est-il que ces contorsions sont d'une violence peu commune.

Un grand diable de nègre, (qui se disait officier de l'armée Turque) se contordait si fort et si merveilleusement longtemps, qu'il finit par avoir une espèce de syncope. Il tomba hors des rangs des 7 à 9 hurleurs contre une colonne en bois. Tout cela se fait avec grand accompagnement de cris, dans lesquels on distingue continuellement le nom d'Allah. La cérémonie commence par des récitations cadencées (Coran ?) et des balancements du corps, puis se sont de vraies contorsions, tandis que le chant, exécuté par des chantres accroupis au milieu, devient plus modulé. Enfin on ajoute un léger accompagnement de timbales. Le Président de la cérémonie, accroupi d'abord au fond de la salle dans le Mirhra ou niche qui indique l'orientation vers La Mecque, et où il y a un étalage d'instruments tranchants (dont on se servait autrefois, paraît-il, pour se blesser dans ce genre de cérémonie) se lève comme pour dire de temps à autre un capitule. L'animation des contorsions et des cris va en s'accentuant. On apporte des vêtements, de l'eau, etc., sur lesquels le Président souffle. Il paraît que c'est là bénir des objets pour la conservation ou la restitution de la santé. Puis des hommes faits, des enfants (notamment un intéressant garçon qui semblait être derviche-hurleur) des enfants tout petit sont couchés et le Président promène un pied sur tout le corps, puis s'appuye d'un pied sur la cuisse et de l'autre sur le dos de

l'homme ou même de l'enfant. (Il y en a un qui pousse des cris déchirants, un des derviches l'emporte avec des attentions maternelles.) Il y a foule de curieux Européens. Mais il y a aussi des assistants Musulmans. Quelle expression de vénération! Les yeux se lèvent de temps à autre timidement vers le rang des hurleurs, tandis que les lèvres se meuvent, répétant sans doute tout bas ce que les autres hurlent tout haut. — Cette cérémonie étrange paraît avoir une forte teinte de superstition et est certainement, à ne parler que du corps, éreintante et nullement simulée.

Le lendemain 17 Octobre, visite chez les Derviches-Tourneurs. C'est encore une confrérie libre. Au lieu de contorsions, ici ce sont des tournoiements sur soi-même. Ces individus sont vêtus d'une jupe et d'une jaquette blanches. Au tournoiement, en vertu de la force centrifuge, jupe et jaquette s'arrondissent. — Les danseurs sont nu-pieds. — Ils sont coiffés d'un fez double de longueur et brun.

C'est la même idée que pour les Derviches-Hurleurs, autant que nous pouvons discerner le sens de ces exercices : personne dans le personnel qui nous entoure ne comprend un mot de langage occidental. — La danse est accompagnée de chants et d'une petite musique très naïve : un tambour, une flûte, un pianino.

Ces tournoiements doivent donner le vertige. Comme les contorsions des hurleurs : est-ce dans l'espoir d'entrer en communication particulière avec la Divinité ? L'Islalisme tient encore beau-

coup de personnes dans une exaltation visible à l'œil nu, ici à Constantinople ! Que doit-ce être dans les pays asiatiques ?

Le 18 Octobre, au matin, nous voici en route pour le Phanar, M. P. v. d. P., Mr M... drogman de la légation Belge, et moi. C'est que nous désirons être admis au couvent de Sinaï et qu'il faut pour cela une recommandation du patriarche Orthodoxe de Constantinople. Le Phanar comprend deux parties, d'abord une vieille baraque en grande partie en bois, puis à côté une construction rouge, œuvre de Sa Sainteté Joachim III. Remarquez bien : Sa Sainteté, me dit quelqu'un malicieusement. C'est ici que réside Sa Sainteté, à Rome ne réside que Sa Béatitude. Sa Sainteté, donc, l' Οἰκουμενικός, auquel nous sommes annoncés, tandis que nous faisons antichambre chez un secrétaire, petit homme laïc, coiffé d'un fez, ne peut à son grand regret nous recevoir, parce qu'il vient tout juste d'entrer au Saint-Synode où il y avait des affaires judiciaires à traiter. C'est dommage, car à en juger d'après les photographies, Joachim III a une mine sympathique et de divers côtés on nous dit qu'il l'est en effet. Il paraît populaire, il a été choisi et voulu par le peuple, me dit quelqu'un, non par les grands. Un démocrate ! Il a réputation d'être instruit et intègre : il a fondé un collège à Prinkipo pour promouvoir les études. Il a été démis une fois et s'est retiré à l'Athos. « Ce n'est pas peu, dit Mr M., et à moins d'un siècle d'ici, lors de la guerre de l'indépendance Grecque, un patri-

arche fut pendu aux poutres de ces bâtiments. » Le vieux Phanar est bas, sans beauté, un hangar. Dans la cour il y a une église Grecque Orthodoxe, que nous avons visitée. Le secrétaire nous promet d'envoyer nos papiers à la légation Belge, pour mardi matin au plus tard. Ce sera l'effet d'un oubli : nous n'avons rien reçu à Constantinople ; mais le paquet a été expédié à Athènes, Hôtel de la Grande Bretagne.

Jusqu'ici les Grecs ne reconnaissaient pas la validité du baptême administré par les Latins, avec Joachim III la jurisprudence change. Au moment du départ, on me dit que le patriarche excomunie les Grecs qui fréquentent les écoles des Latins ou y envoient les enfants. Une petite dame grecque conteste cette nouvelle. Elle connait très bien le Patriarche Joachim III : il est incapable de cela ; où est la vérité ?

Nous nous sommes promenés dans tous les quartiers de Stamboul. « Très fanatique ce quartier, dit un courrier ». « Sa Majesté, dit un autre, en parlant du Sultan, Sa Majesté fait ceci, habite là-bas, etc., » et à mi-voix il soutient que personne ici n'est sûr de sa vie.

Voici des quartiers Arméniens ! Aux environs de St-Jean de Stoudios, une très ancienne ou peut-être la plus ancienne église de Constantinople, une basilique Romaine dont le plafond est défoncé : elle sert de morgue pour le quartier ; son portique sert de mosquée.

Dans ce quartier furent commis des massacres horribles ; de même à St Mathias !? Des milliers

de victimes tombèrent. . non pas sous le cimeterre, mais sous la canne plombée ou le gourdin comme les chiens. On ne les jugeait pas, on les abattait. Le Sultan aurait dit : je vous abandonne les Arméniens pendant 46 heures. En effet, le massacre dura 46 heures précises. Un Grec avait un domestique du nom d'Ahmed. A l'approche du massacre, celui-ci partit en disant à son maître de ne rien craindre. Après le massacre il revient. Le patron lui demanda d'où il vient. Je viens d'en tuer sept, dit-il. Allah sera satisfait (récit d'un Grecque) on en a vu qui n'étaient tués qu'à moitié. Le tombereau passe : on y jette le corps pantelant, et puis... tout est déchargé dans la même fosse ! Ainsi en fut-il de ces quartiers, ainsi du quartier du port ! Que de gémissements, de larmes, de malédictions doivent conserver pour le moment opportun les échos de ces maisons, de ces rues, de ces quartiers ! Que de haines doivent s'être accumulées dans le cœur de ces infortunés qui ont perdu à ce massacre les membres de leur famille ! Et l'Europe a laissé faire ! Et cependant on ne dit pas grand mal des Arméniens. « Les Turcs consomment, nous dit un Grec orthodoxe, ils sont soldats, oulémas ou employés, achetant sans même demander le prix, et se souciant moins encore de payer comme au pays conquis ; les Grecs jouent, les Arméniens travaillent et se font dépouiller par les Turcs. »

Le 18, avant le soir, nous faisions en voiture le tour de la Corne d'Or (on ne voit pas l'eau: c'est une frime) jusqu'aux eaux douces d'Europe et

retour en ville. A 3/4 de lieu de la ville, la voiture s'arrête. C'est un endroit d'où les voyageurs ont coutume de contempler le panorama de la campagne. Deux cavaliers se tiennent immobiles au haut d'un terrain élevé et paraissent démesurément grands comme au désert, un désert, en effet, que les environs de Constantinople, comme les environs de Rome. Ici c'est la conquête barbare qui a passé, là le Turc ; et où celui-ci passe l'herbe ne pousse plus en sept ans.

Or voici comment le monde traite le Sultan ; ce massacreur, cet incapable ! Nous avons assisté par l'intervention de notre Ministre, Monsieur le Comte de D. au Sélamik (parade) du Sultan. Le 17 Octobre nous fûmes conduits par le cawas de la légation à une terrasse adhérente à Yldiz-Kiosk. Il y avait d'autres Belges, notamment un Monsieur que depuis nous avons reconnu être Mr V. M. Nous délivrâmes notre permis ministériel (car il ne faut rien moins que cela pour être admis) aux employés qui examinèrent très minutieusement nos titres et essayèrent de prononcer entre les dents le nom kilométrique de v. d. P. (au départ le coupon Cook portait le nom de Monsieur et Madame van den : ce qui est télégraphique.) C'était vers midi que sa Majesté faisait son entrée dans la Mosquée.

Des soldats de toutes les armes, infanterie, cavalerie, débouchaient de tous côtés et défilaient il faut le dire, à la perfection, pour venir ensuite s'échelonner sur la route à suivre par le Sultan. Vrai défilé à la prussienne !.. Toute la voie est

enserrée par un cordon de troupes. Voilà que des voitures de directions diverses arrivent, ce sont les trois fils du Sultan : profonds salamaleks ! saluts militaires ! D'Yldiz-Kiosk descendent lentement une série de voitures : ce sont les dames du harem avec leurs filles. Autour de chacune des voitures trois ou quatre ennuques presque tous nègres !

Voici sur deux files les officiers du palais, de l'armée, les grands de l'empire, chamarrés, constellés, marchant solennellement comme des pachas qui se respectent.

Tout à coup un frémissement agite la foule : il est 12 1/2 heures ; le Muezzin du haut du minaret de la mosquée, d'une voix de tête très claire, module par une espèce de bêlement un chant très caractéristique et annonce l'heure de la prière. Une voiture descend gravement la pente d'Yldiz-Kiosk. C'est Sa Majesté le Sultan ; il est vis-à-vis d'un autre personnage inconnu. Au fur et à mesure, les troupes poussent une espèce de vivat : Dieu donne longue vie au Padicha. Auparavant on avait fait fermer les parasols des dames et prévenu tout le monde qu'on ne pouvait s'appuyer contre la balustrade. Quatre, cinq mille hommes de troupes poussent des vivats : les officiers font des inclinations profondes. La voiture descend lentement, fait un circuit pour arriver à la mosquée et s'arrête devant la porte.

La cérémonie dure une 1/2 heure. On entend dans la mosquée des chants exécutés par des voix de femmes. Un Monsieur nous dit que ce

sont des ennuques. Entretemps aucun de nous ne peut quitter la terrasse. Enfin la cérémonie est terminée. Le cortège revient avec la même solennité. Les femmes du harem ont pris un autre circuit pour rentrer à Yldiz-Kiosk. La Sultane préférée seule revient par le chemin de l'entrée, elle est vêtue à l'européenne et légèrement voilée de gaze. Voilà le Sultan, il est seul dans le landau qu'il conduit. Une trentaine d'officiers du palais (je suppose) s'empressent avec effarement autour de sa voiture. Qu'est-ce ? Que se passe-t-il. Un jeune homme coiffé d'un fez s'élance vers la voiture tendant une supplique. En un instant vingt bras l'empoignent, et à coups de poing dans la nuque on le pousse, on le jette dans la porte du palais. Il disparaît à nos yeux. Qu'est devenu cet infortuné ? Peu de minutes après, on nous annonce qu'il était déjà mis en liberté. Peut-on le croire ? Les procédés de la police du Sultan n'ont pas coutume d'être si transigeants !

La cérémonie est solennelle et impressionnante. Elle se répète tous les vendredis. Les précautions extraordinaires que l'on prend ne s'omettent jamais depuis un attentat commis, dans ces circonstances, il y a quelques années.

Tout le temps de notre séjour à Constantinople, j'ai pu dire la messe à l'église des R. P. Franciscains, rue de Péra. Les pères y font le service paroissial et y tiennent une petite école dirigée par des frères convers, et où l'on accueille les enfants plutôt pauvres de toute race et de toute religion. Mon acolyte, un des enfants de

cette école, est de religion grecque orthodoxe. Les religieux voient une difficulté à la conversion des Grecs dans la législation de Léon XIII, en faveur des convertis d'Orient. Plusieurs Pères Belges étant nouvellement arrivés à Constantinople, nous nous faisons un devoir d'aller leur faire visite. Nous fûmes accueillis avec toute l'affection que savent y mettre ces fils de Saint François. M[me] v. d. P. ne peut entrer au couvent ; mais pour M[r] v. d. P. et pour moi, les bons Pères Belges avaient réservé quelques bouteilles de bière qu'ils se proposaient de nous servir en grandes pintes.., comme au pays ! Ce fut un vrai sacrifice pour nous, et à en juger par leur mine une déconvenue pour eux, quand nous dûmes décliner leur obligeant régal, nous abritant derrière les prescriptions de la faculté. Enfin il fallut quitter Constantinople. Un dernier souvenir à S[te] Sophie. Le vénérable monument en croix grecque, tout couvert de mosaïques, peut être mis en comparaison avec S[t] Pierre, de Rome, à son désavantage cependant. Le monument est superbe : quand redeviendra-t-il chrétien ? Tout le site de Constantinople est merveilleux. Dieu l'a fait incomparable. Les hommes le déparent. On y entend parler de majesté, de sublime porte, de corne d'or, de sa sainteté, de patriarche œcuménique, etc. On y rencontre en réalité une abomination de gouvernement, un immense orgueil hérétique et hélas ! une misère que de tous côtés on nous décrit immense et à peine rémédiable.

Aucun souvenir de Belges ! sauf les Blanquermes, où se trouvait jadis le séjour des Empereurs

Latins de Constantinople. Ce n'est plus qu'un emplacement, sur lequel aujourd'hui s'élève une église grecque, où il y a une espèce de pélerinage : on y fait boire de l'eau comme chez nous, à Ghistelles. On montre aussi les restes d'un palais des Paléologues. Mille souvenirs qui se rattachent à des restes insignifiants ; mais le Turc est le maître et dès lors il ne pouvait rester beaucoup, quoique l'histoire le montre conservateur en certaines choses. Une demie journée, nous avons eu de la pluie. Ce fut un déluge. « It rains ropes », disent les Anglais, et c'est la vérité.





Vers la Grèce

Le 23 nous mettons le cap sur la Grèce. Le *Romania* de la compagnie Florio et Rubattino doit partir à 10 heures du matin. Il s'agit d'embarquer nos bagages : ce qui n'est pas peu de chose. Deux grands coffres, cinq colis moyens et deux petits. Cela rappelle le voyage de Li-Hun-Shang en Europe. Quel encombrement dans cet embarcadère ! Comment en serions-nous sortis indemnes sans le courrier de l'agence Cook ? Car il ne faut pas oublier qu'en Turquie il y a une douane de sortie. « Il faut ouvrir les malles ! ! — Laissez-moi faire, dit notre courrier ». En effet un bagchich eût raison une dernière fois du zèle des employés turcs. — Le Romania se trouvait au large, il fallut s'y rendre en barque. A 10 heures précises le bateau se mit en mouvement. Une dernière fois nous pûmes réjouir nos yeux du panorama féérique du port de Constantinople. Adieu, belles plages, nous ne

vous reverrons plus ! Après avoir contourné la pointe du sérail, nous entrons dans la mer de Marmara. Elle est unie comme une glace : un vrai miroir. L'eau est bleue comme le ciel qu'elle reflète. Le soleil répand l'or de ses rayons comme aux jours les plus splendides. Je ne crois pas qu'un seul instant on perde de vue les deux côtes à la fois. Kadi-Keui disparaît bien vite derrière nous. Nous laissons à notre droite l'archipel des îles Prinkipo. Quelle est donc la teinte que revêtent les rochers et les montagnes à l'horizon ? Est-ce du bleu, du bleu tendre, une mousseline azurée qui flotte sur ces pentes, mais imbibée de rose et estompée de vert ? Nous n'avons pas sur notre palette nationale des couleurs de cette netteté, de cette fraîcheur, de cette délicatesse !

A bord, les amitiés s'établissent vite ; mais ordinairement elles ne dépassent pas beaucoup la durée de la traversée. Madame v. d. P. était compagne de cabine d'une petite veuve grecque, fort bien instruite, très bien au courant des situations et surtout des nouvelles européennes. Elle lisait à bord « La Princesse Maleine » de Maeterlinck, et elle fut étonnée d'apprendre que nous ne mettons pas M. Maeterlinck au tout premier rang de nos écrivains nationaux. On le lui avait dit pourtant. Elle accompagnait un riche grec, C. S... qui avait résidé très longtemps à Livourne, et qu'elle ramenait en Grèce à 85 ans, avec le dessein avoué de l'amener à se servir du gros de sa fortune — lui célibataire — pour une œuvre nationale, comme le font beaucoup les Grecs. Ces deux

touristes aimaient également la conversation et la menaient très bien. Nous eûmes donc souvent l'occasion de les rencontrer à bord. — Le matin, après une nuit d'insomnie en cabine, je la rencontre de bonne-heure. Un brin de conversation ! Car Madame a remarqué que je suis prêtre catholique et elle aime bien causer un peu religion !

Par exemple elle n'approuve pas le Pape d'avoir érigé en dogme, que la Ste-Vierge a été conçue du St-Esprit comme Notre Seigneur. — Et croyez-vous cela, Madame ? — Oui, je le crois, et c'est ainsi, les servantes de Constantin l'on dit, elles doivent l'avoir appris de leurs prêtres : elles étaient catholiques. — Je n'eus pas de peine à remettre les idées de cette petite Dame un peu en place. Elle semble toute heureuse d'apprendre qu'en somme le dogme proclamé par le Pape — l'Immaculée Conception — ne faisait que confirmer la croyance séculaire des Grecs.

Ce qu'elle ne pouvait pardonner au Pape, c'était d'accorder l'absolution des péchés pour de l'argent ! Car alors les riches pouvaient pécher autant qu'ils voulaient ! Ce raisonnement était limpide, et ne péchait que par la base. Il me suffit d'expliquer ce qu'était la simonie pour le lui faire comprendre. Toutefois elle alléguait une preuve : on paie les dispenses !

Mme tenait comme axiome ce que nous avons entendu exprimer encore par le suite : qu'il ne devait pas être permis à quelqu'un de renoncer à la

Athènes — Intérieur ruines de l'Acropole.

Aréopage — Lecture du discours de S[t] Paul.

Athènes — Acropole.

Athènes — Temple de la Victoire.

religion de ses pères, même si une autre religion est la vraie ?

La petite Dame semblait bien se douter qu'il pouvait y avoir quelque chose d'incorrect dans ses idées; car, elle s'informa auprès de notre compagne de voyage, si le prêtre catholique ne méprisait pas ses idées. — Si une tête bien meublée, — car cette petite tête renfermait beaucoup de connaissances — est à ce point renseignée sur les choses catholiques, que doit-ce être du simple vulgaire, et quelles montagnes de préjugés doit séparer celui-ci de nous !

A bord la vie ne languissait pas ! Une petite fille grecque — elle avait quatorze ans — s'étonnait que Mr v. d. P. n'eût pas lu toutes les pièces de Sophocle ! Je vous engage beaucoup, Monsieur, à le lire, vous y trouverez infiniment de jouissances !

Je le repète : la vie ne languissait pas à bord et cependant, malgré le charme de cette traversée de 30 heures, où personne ne fut malade, nous éprouvâmes, je crois, tous les trois, un vif désir de mettre pied à terre au Pirée. Nous arrivâmes sans retard. La visite sanitaire fut un peu longue. Enfin on laissa la sortie libre aux nombreux passagers.

Il y en avait beaucoup en troisième. En grande partie des émigrants. Le soir de notre traversée, nous eûmes, comme tous les passagers qui se respectent, la curiosité d'aller faire visite à nos compagnons de troisième. Il y avait là des musulmans. Ils avaient déployé leurs couvertures et tapis et étaient accroupis là-dessus, ils chantaient des

airs lamentables, les yeux stoïquement fixes pendant le chant. Etaient-ce des prières? Etaient-ce des chants profanes? Après chaque refrain ou couplet, ils tiraient une bouffée de fumée de leur cigarette, qu'ils tenaient à la main gauche. Que se passait-il dans ces âmes? Etaient-ce des complaintes patriotiques, chants de départ, qui semblaient tristes ?

Nous arrivâmes donc au Pirée à 5 h. de l'après-midi, le 23 Octobre. L'entrée du Pirée est encore très belle. Le Pirée, Phalère (vieux Phalère et nouveau Phalère), et enfin Athènes s'échelonnent sur la côte, au pied des hautes montagnes, dont les noms sont des souvenirs classiques. Hymète, Pantelos, etc., qui donc a dit qu'on ne voit pas l'Acropole lorsqu'on arrive au Pirée de la haute mer? La voilà cependant, et nos compagnons grecs nous la font remarquer! Au risque de scandaliser, je dois confesser que la vue de l'Acropole, de loin, fut pour moi une désillusion. L'ensemble de bâtiments couronnant l'ancienne citadelle, vue de loin, m'a paru un ornement d'étagère de même que les restes du temple de Jupiter sur le cap Sunnium ! Vue de loin, sur la route d'Eleusis, où du fond de la rue d'Eole (ὁδὸς Αιωλου) l'Acropole me produit la même impression. Cela ne lutte pas avec les montagnes ni même avec l'horizon. Notre premier souci, naturellement après la messe à la cathédrale de St-Denis l'Aréopagite, (belle église en style grec et en marbre blanc, ὁδὸς πανεπιστημίου, rue de l'Université, magnifiquement située) fut de monter à l'Acropole. Du moment qu'on arrive aux Propy-

lées, tout l'ensemble des monuments prend un caractère grandiose. C'est grand, c'est pur en lignes : tout est superbe. C'est l'effort de tout un peuple, en pleine civilisation, cachant l'énormité des masses sous la perfection exquise des formes. C'est un travail herculéen impressionnant, découpé sur le ciel bleu, avec une netteté sans égale ; ce sont les restes d'une civilisation qui a disparu, mais qui a laissé son reflet sur la nôtre. Que n'a-t-on pas écrit sur l'Acropole ? Nous avons visité, contemplé, mesuré, les restes du Parthénon, de l'Erechtheion, du temple de la victoire (Απτερος). Au musée, on montre en réduction la Minerve de Phidias (or et marbre au Parthénon, marbre seulement dans la réduction du musée,) trouvée emmurée et couverte, par un homme inconnu qui a voulu la sauver.

Puis, sur le flanc de l'Acropole, l'Odéon d'Hérode, le théâtre de Dionysios etc. — Devant l'Acropole le *Sphynx,* colline d'où, dit-on, Démosthènes et Périclès prononcèrent leurs discours. Puis l'Aréopage où St-Paul prononça son discours aux Athéniens.

Sur l'Acropole il y a un musée intéressant tout ce qui a été trouvé dans les fouilles. Les statues grecques, de même que la frise du Parthénon et les métopes sont plutôt à chercher dans les musées européens qu'ici ; car au temps de la domination turque, la Grèce était le plus pauvre des pays et ne pouvait se défendre contre la spoliation de ses monuments. Lord Elgin transporta la frise du Parthénon au Britisch Museum. «C'était,

disent les Anglais, pour la préserver de la destruction sous les Turcs ». L'intention est incontestablement bonne. Mais maintenant que la Grèce est bien capable de veiller par elle-même à la conservation de cette moitié de son âme nationale, les Anglais ne devraient-ils pas rendre ce qui n'est plus exposé au danger de destruction ?

Au coin, derrière le Musée, se trouve un belvédère, d'où l'on voit un très beau panorama sur la ville et les environs,.... mais où il est bon (s'il est permis de songer à la vie réelle au milieu de ces beautés) de fixer son chapeau !

Le lendemain, nous sommes retournés à l'Acropole, nous avons escaladé, non sans peine, les marches de l'Aréopage, montées autrefois par St-Paul ; et arrivés au haut, assis sur les anfractuosités du rocher, M. v. d. P. nous a lu à plusieurs reprises le discours de St-Paul à l'Aréopage. Ce fut une jouissance pour l'esprit et pour le cœur, « Nous vous entendrons une autrefois là-dessus. » Ces auditeurs auront sans doute enjambé ces larges marches pour se dérober à ces doctrines inquiétantes et encombrantes, laissant le pauvre Paul seul avec un petit nombre d'admirateurs, entre autres Denis l'Aréopagite. Denis l'Aréopagite est le patron de la cathédrale catholique de cette ville.

Athènes a produit sur nous une excellente impression. C'est une ville qu'on rebâtit, et qu'on rebâtit en marbre et en stuc. Beaucoup de bâtiments sont bien réussis : L'Académie, l'Université, une église grecque orthodoxe (Constantin) en

construction, la nouvelle Grande Métropolis (à côté de la Petite Métropolis) le musée d'antiquités, la poste, des théâtres, etc. Plusieurs de ces constructions ont été payées par de riches Grecs, établis à l'étranger, et qui ont voulu de cette façon coopérer à la résurrection de leur patrie. Je dis résurrection ; car la Grèce était morte en effet au moment où l'Europe lui accorda l'indépendance. La population de tout le pays était réduite à 90.000 âmes. Athènes était un village de 6.000 âmes, composé de masures, dont il reste quelques-unes. Le Turc avait tout pillé, saccagé, brûlé.

Aujourd'hui, Athènes s'est relevée de ses cendres, la ville est belle, bien vivante, pleine d'entrain. Elle compte 130.000 âmes ; plusieurs rues sont plantées de poivriers sauvages, plantes très décoratives à verdure très dentelée et portant des grappes de fruits rouges. La circulation est incroyable. Les rues du Stade, d'Hermès, d'Eole etc, sont constamment pleines de monde. La place de la Constitution, devant un grand bâtiment, que nous prîmes d'abord pour une caserne, mais qu'on nous a dit être le palais royal, sert de lieu de promenade. Le café du coin, où le soir il y a un quartetto de musique, couvre de chaises la moitié de la place, et la foule s'attable ici gelato, sirotant un verre d'eau froide, un galato, un mastick : c'est de l'encombrement. Il paraît que l'Athénien aime à vivre au grand air ; un peu par suite des conditions climatériques, puisque le soir, en été, il n'y a pas même une brise (ce qui rend le sommeil des nuits très pénible), un peu par caractère national;

car nous dit un Grec, à Rome on pouvait dire « *Panem et Circenses* » ici à Athènes on peut renverser le dicton « *Circenses et Panem* ». Tout à Athènes, à Phalère, au Pirée, donne l'idée d'une renaissance : spontanément on est sympathique à ce peuple comme on est sympathique à la vie.

Le désir de ne pas prolonger trop notre séjour en bâteau, et de prendre passage pour Smyrne sur les Messageries Maritimes, nous a forcés de rester en Grèce plus longtemps que nous n'eussions désiré : mais nous avons employé notre temps le mieux possible.

Le 24 Octobre, nous eûmes une agréable surprise à l'hôtel de la Grande Bretagne. Voilà qu'il nous arrive un pli, soigneusement empaqueté, solennellement scellé ; ... que pouvait-ce être ? C'est la recommandation de sa Sainteté le patriache du Phanar pour son collègue d'Alexandrie et pour un évêque du Mont Sinaï, afin de nous rendre l'accès du Sinaï possible, si nous continuons à en éprouver le désir. Cette recommandation étant arrivée trop tard à Constantinople. Mr M... a bien voulu la faire suivre à Athènes. Ce fut une agréable surprise pour nous, et j'ai pris copie de ces documents (ceux non scellés) à titre de curiosité.

+ Τῳ Ἱερωτατῳ Αρχιεπισκοπῳ Σιναιου και ὑπερτιμῳ ἐν αγιῳ Πνευματι αγαπητῳ αδελφῳ και συλλειτουργῳ της ἡμων Μετριοτητος κυριῳ Πορφυριῳ.

+ Ἱερωτατε Ἀρχιεπισκοπε Σιναιου και ὑπερτιμε, ἐν ἁγιῳ Ἱ Πνευματι ἀγαπητε ἀδελφε και συλλειτουργε της ἡμων Μετριοτητος κυριε Πορφυριε, χαρις εἰη τῃ αὐτης Ἱεροτητι και εἰρηνη

παρα Θεου. Υπο της ἐνταυθα βασιλικης βελγικης Πρεσβειας συνεστηθησαν ἡμιν, μετα παρακλησεως ὅπως ἐπισυστησωμεν τῃ λιαν ἡμιν περισπουδαστῳ γεραμιᾳ Αὐτῆς Ιεροτητι, ὁ, εο εὐλαβεστατος πρωθιερευς ἐν Βρυξελλαις κυριος Δε Γρυσε, διδακτωρ της Θεολογιας, και ὁ εὐγεναστατος κυριος Παυλος Βαν Δεν Πεερβον, γερουσιαστης μετα της συζύγου αὐτου, ἐρχομενοι ἵνα περιηγηθωσι μερος της γῆς Αιγυπτου, μεταβωσι δε και εἰς την Ιεραν Μονην του ξινα. Ὅθεν ασμενως την αἰτησιν της Βασιλικης Βελγικης Πρεσβειας ἐκπληρουντες πεποιθαμεν ὅτι ἐν ἐλκριτοι οὗτοι πέριηγηται γενησονται ὑπο της αὐτης Ιεροτητος λιαν εὐμενως και φιλοφρονως ὑποδεκτοι και ἀπολαυσουσι πασης δυατης εὐκολιας και περιποιησεως. Ἡ δε του Θεου χαρις και το ἀπειρον ἐλεος εἰη μετα της αὐτης Ἱεροτητος.

Ą ℭ Β ! Ὀκτωβριου ε !

+ ....ἐν Χῳ αγαπητος ἀδελφος.

+ Τῳ Μακαριωτατῳ και Ἁγιωτατῳ Παπα και Πατριαρχῃ Αλεξανδρειας και πασης γης Αἰγυπτου, ἐν χριστῳ τῳ Θεῳ λια ἀγαπητῳ και περιποθητῳ ἀδελφῳ και συλλειτουργῳ της ἡμων Μετριοτητος κυριῳ Φωτιῳ.

Le 28 nous partons pour Corinthe et de là pour Nauplie et l'Argolide. D'abord Corinthe ! Le chemin de fer d'Athènes (construit par des Belges, paraît-il, mais pour un peuple qui ne sait pas payer) est défectueux. Le trajet vers Corinthe est très pittoresque : Mégara, Eleusis, etc. Malacaté (rade des Anciens, port auquel aborda St-Paul lors de son voyage à Corinthe) le chemin de fer sur une grande partie de son parcours,longe la mer, belle, calme, azurée, encaissée entre des montagnes qui coupent l'horizon de divers côtés, l'île de Salamine et la baie de ce nom,qui rappelle la bataille navale entre les Perses de Xercès et

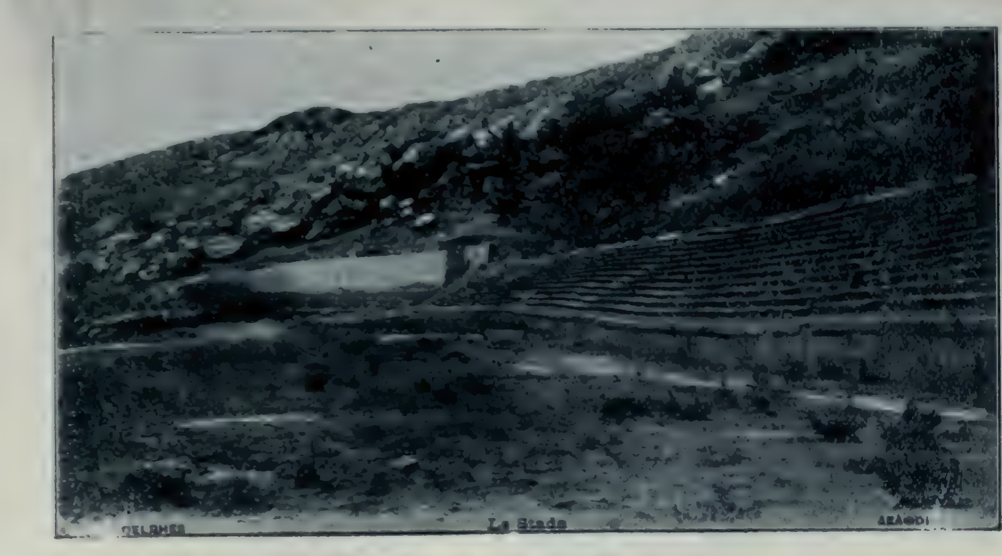
les Grecs de Thémistocle. La voie a des tournants qui donnent le vertige. L'isthme a, je crois, 7 ou 8 kilomètres de large à sa plus petite largeur. Le canal commencé par Néron, et achevé il y a peu d'années, est une tranchée de grande profondeur dans le rocher vif. On en embrasse les deux bouts au point de subir l'illusion que c'est une fente de rocher de 2 à 3 kilomètres ; le chemin de fer passe le canal sur un pont de 25 mètres de long ; de cet endroit on voit les deux mers dans toute leur largeur. Ce chemin fut suivi par St-Paul, sans doute au milieu de champs couverts d'oliviers ou de pins comme aujourd'hui.

Corinthe, quels souvenirs ! Nous eûmes hâte de monter en voiture pour voir ce qui pouvait nous intéresser ; car le temps (qui avait été venteux le 24 et le 25) était devenu pluvieux. Une bénédiction pour les Grecs; ils n'avaient pas eu de pluie depuis six mois, sauf une petite ondée, il y a quinze jours, et après quelques pluies d'octobre et du commencement de novembre, la Grèce se couvre, parait-il, de son vêtement d'hiver qui est un vêtement de .... verdure ! Pour nous, touristes, la bénédiction était moindre. Mais il ne faut pas être égoïstes ! Ce fut donc par une belle pluie que nous franchîmes les quelques kilomètres qui nous séparaient de la vieille Corinthe. Sur l'emplacement de l'ancienne Corinthe, il y a maintenant quelques misérables masures. Au milieu de ces solitudes (où nous trouvâmes comme relai une vieille auberge grecque, où des paysans, en costume albanais, en partie nous

Nauplie — Fort le Burgi.



Mycènes — Porte des Lions.



Epidaure — Le Stade.

Epidaure — Ruines du temple d'Esculape.



Vue de Smyrne et du tombeau de St Polycarpe.

Vue prise du haut de Capouli.



Route d'Ayassoulouk vers Capouli.

dévisageaient, en partie jouaient au domino) s'élèvent quelques colonnes d'ordre dorique. Les Américains ont jeté leur dévolu sur ces lieux et y font depuis quelques années des fouilles assez importantes.

Il ont mis à nu des temples, des maisons, des rues, etc. Voici donc ce qui reste de la ville illustrée par le séjour du grand Apôtre! Ne découvrira-t-on aucun souvenir de St-Paul ? J'avoue que ce qui m'a le plus intéressé à Corinthe, c'est un fragment de fronton sur lequel on lit : ...γωγη Εβρ... (Synagogue des Juifs) et qui était couché devant une cambuse. Serait-ce le fronton de la synagogue des Juifs où St-Paul allait expliquer ses doctrines, le jour du Sabbat ? J'eusse bien voulu que la pierre put parler. Nous lûmes en voiture des fragments des lettres de St-Paul aux Corinthiens en aux Thessaloniciens (celle-ci écrite à Corinthe). L'Acropole de Corinthe (haute montagne qui fut autrefois la forteresse de la ville) était enveloppée dans un nuage pluvieux. Il y avait autrefois, là-haut, un temple de Vénus, desservi par un millier de prêtresses... prêtresses ou comment faut-il nommer cela ? Il est certain que l'antiquité donnait un autre nom et que ce nom était mérité ! Laissons l'Acropole, ainsi que ses souvenirs, dans la pluie du nuage qui flotte sur les flancs de la montagne. La nouvelle Corinthe est une ville d'une dizaine de mille âmes, bâtie très pauvrement sur un vaste espace, les rues sans pavement, en 1858, à la suite d'un tremblement de terre qui renversa les maisons de l'ancienne Corinthe. Tout est Grec Ortho-

doxe. Il n'y a pas même une résidence d'un prêtre catholique, ni une petite chapelle sur ce territoire où St-Paul prêcha, souffrit et fonda une Eglise importante. Tout a passé !

De Corinthe nous nous rendîmes à Nauplie, d'où nous allions ensuite rayonner sur l'Argolide. Nous fîmes d'abord une excursion en voiture à travers des rues de Mycènes bordées d'énormes aloës alternés de cactus, — en passant par Tirynthe. Très intéressante cette excursion. Ces deux endroits ont été explorés surtout par le Dr Schliemann. Cela me rappelait un souvenir d'il y a trente ans. Revenant de Rome, je rencontrai alors Schliemann à Bruxelles et voyageai avec lui jusqu'à Bruges. Il me raconta ses fouilles à Troyes, son mariage, sa passion pour le grec, ses relations cordiales avec Renan et une foule d'autres choses fantastiques. J'étais si jeune alors, et Schliemann était une vilaine figure,faisant deviner plutôt la détresse que l'abondance; l'avouerai-je, je portai instinctivement l'une main sur mon porte-monnaie, l'autre sur ma montre !!

Peu d'années après, le nom de Schliemann faisait le tour du monde à cause du succès de ses fouilles à Troyes. Plus tard il fit des fouilles heureuses à Tyrinthe et surtout à Mycènes. L'archéologue,il y a trente ans,me donna sa carte (cette mode s'est perfectionnée depuis!) où il renseignait deux domiciles : un à Paris, un autre à Athènes. Après trente ans, il m'est donné de voir la résidence d'Athènes, rue de l'Université, une maison.... ne faut-il pas dire un palais? en colonnades soute-

nant des atria couverts de peinture antique, de grandes statues surmontant le toit construit en terrasse, et portant comme inscription Ιλιου μελαθρον (palais d'Ilion). Schliemann n'y était plus, il est mort à Naples et enterré à Athènes en 1893, — si je ne me trompe.

Mycènes est un village de masures. On y montre ce qu'on appelait autrefois le tombeau d'Agamemnon, et ce qu'on croit aujourd'hui la chambre du trésor des Atrides. Travail cyclopéen ! Comment transportait-on ces pierres immenses dont on a trouvé les carrières à des 15 ou 20 kilomètres de distance ?

Très sauvage tout le panorama ! Mycènes avait son Acropole, comme toutes les villes grecques, et derrière elle d'abruptes et incultes montagnes. Avant d'entrer dans l'enceinte de la ville, notre courrier deballa le déjeûner froid qu'il nous avait apporté de Nauplie. La nappe fut étendue sur une grosse pierre, nos sièges furent également des pierres, devant la porte des Lions, ainsi appelée parce qu'elle est surmontée de deux lions debout en relief. Ce déjeûner, au milieu de ces ruines, l'œil ne trouvant une échappée que sur des montagnes désertes, fut succulent. Une petite fille, qui tenait la bougie qui devait éclairer le trésor des Atrides, nous avait suivi. Elle se cachait derrière un pan de mur. Perdrica, cria le courrier, quand nous eûmes fini. Je l'appelle Perdrica, parce qu'elle se cache comme les perdrix. Mais.... quel est votre nom ? — Eugenia — Quel âge avez-vous ? -Quatorze ans. Elle était brunie par le soleil, et

semblait de bonne constitution. Qui sait, dit le courrier, si elle a jamais bu d'eau. Car dans ces pays on ne boit que du vin! Eugénia reçut sa portion des restes et ce dont elle parut peut-être encore plus friande, ce fut de nos bouteilles vidées, portant des étiquettes coloriées de Giesshübler et de vin de Nauplie. *Jan*, le cocher (c'est exactement ainsi que le courrier l'appelait par son nom, en abbréviation (Ιωαννης) ne fut pas oublié. Il eut sa part et son estomac ne boudait pas.

Après le déjeûner champêtre, agrémenté d'une pipe ou d'une cigarette, nous passâmes par la porte aux lions, et montâmes aux ruines. Nous vîmes une grande partie de l'Acropole déblayée. Il y avait là l'emplacement de ces cinq tombeaux que Schliemann avait eu la chance de rencontrer, juste à l'entrée de la ville, derrière la porte.

Au Musée d'Athènes, nous avons vu la riche provision d'objets en or, métal, poterie que l'archéologue y découvrit, témoins muets d'une civilisation qui n'existait plus lorsque commença pour ainsi dire la civilisation grecque, et dont les souvenirs légendaires fournirent la matière des tragédies d'Eschyle et de Sophocle. Troies, Mycènes, Tirynthe et, à ce qui paraît maintenant, Crète, où Mr Evans, un archéologue anglais, a découvert des antiquités se rattachant à celles de Mycènes mais non plus tout à fait muettes (les antiquités de Mycénes ne portent pas d'inscriptions en lettres. Elles portent des inscriptions dont on n'a pas la clef jusqu'ici).

Le lendemain nous faisons l'excursion au Hieron d'Epidaure. Le théâtre immense, le

stadion de 187 mètres de long, le temple d'Esculape, beaucoup d'inscriptions qui attribuaient la guérison de malades, qui étaient venus chercher à Epidaure les remèdes temporels (eaux thermales) etc., spirituels (la protection d'Asclepios) et prétendaient devoir la santé aux uns et aux autres, mais beaucoup plus aux derniers.

Nous eûmes de la pluie tout le jour. Nous fûmes heureux de trouver un abri d'abord chez le concierge du petit musée et ensuite sans même nous préoccuper d'esthétique, sous les voûtes donnant passage au stade. Nous déjeûnâmes à la conciergerie ; notre courrier fut tout triomphant de nous avoir fait une omelette bien chaude ! Si celle-ci fut bienvenue ! L'excursion d'Epidaure n'est pas banale. Trente kilomètres par un pays très accidenté à travers des montagnes élevées, longeant des abîmes sur une route carrossable mais détrempée ; trente kilomètres au retour ; et nos petits chevaux, qui avaient à peine mangé, faisaient cela au trot. Remarquons qu'ils étaient venus le matin d'Argos et y retournaient le soir. Quelque chose comme 90 kilomètres en un jour, et traînant une voiture bien chargée ! Le paysage était solitaire ; s'il y avait des brigands en Grèce c'est là qu'on les eût rêvés. Les montagnes étaient couvertes de bruyères, de thym, de serpolet et d'une plante toujours verte à baies rouges que le courrier appelait σχινα et au milieu desquels nous rencontrâmes quelques troupeaux de moutons et de chèvres. Ça et là des figuiers et des oliviers en abondance.

La plaine de l'Argolide est très belle et très fertile. Elle nous rappelle bien des légendes qui ont occupé le temps de nos premières études, l'Hydre de Lerne, le lion de Némée tué par Hercule, Argos ou Agamennon « le roi des rois » sans doute une espèce de chef de brigands, faisant parler de lui, Œdipe, roi à Mycènes et puis à Colone (près d'Athènes). Aujourd'hui tranquille, au bord du Golfe de Nauplie, elle ne domine plus le monde de ses souvenirs : elle se contente de nourrir une population relativement nombreuse et d'être l'une des plaines les plus productives de la Grèce. Le tabac (dont la plante est à tige très longue et la feuille réduite ; nous la prenions pour le chou de Bruxelles), l'olive, l'orge et surtout le raisin, un raisin délicieux et produisant un vin, trop doux pour nous, mais qui sert de bonne boisson pour le pays, une fois qu'il a été résiné. Beaucoup de campagnards portent encore le costume national, une jaquette plus ou moins bariolée sur une jupe blanche à mille plis, un caleçon blanc, des souliers dont la pointe est couverte d'une houppe. La tête est enserrée d'un mouchoir. Devant eux, attachée à la ceinture, les hommes portent une espèce de sac en cuir où autrefois ils portaient leurs armes, (les concierges portent encore le revolver à Constantinople) et où aujourd'hui ils mettent leur mouchoir, s'ils usent de cette superfluité, beaucoup d'autres objets et toujours leur boîte à cigarettes. Tel est le costume du Palikare ! Les femmes portent la même coiffure,

un habit blanc, un tablier en couleurs et une espèce de dalmatique sur le dos; enfin les colliers de rigueur!

Au dire d'un négociant qui parcoure beaucoup toutes les parties de la Grèce, il y a au fond de cette population beaucoup d'honnêteté. Les crimes et les délits ayant leur mobile dans la cupidité, sont extrêmement rares, quelques nombreux que soient les délits passionnels. La coutume du commerce avec ces indigènes est d'avancer des arrhes sur le prix convenu. Lui commerçant, doit parfois payer en arrhes des sommes considérables: jamais il n'a été dupé. On ne pourrait pas en dire autant de tous les pays! Tout le monde en Grèce est propriétaire. On nous a affirmé cela, non sans une certaine fierté, de plusieurs sources. Vous ne connaissez pas le socialisme? Non, cela n'existe pas ici. — Quelle est votre loi de succession? Le partage égal et forcé du Code Napoléon. — Comment se fait-il que le fractionnement des héritages ne produise pas des cas où il ne reste plus de propriété? — Les filles n'héritent pas. Quelque droit que leur accorde la loi, elles renoncent à l'héritage. Elles vont en service et se procurent ainsi la dot pour le mariage.

On voit que les mœurs sont plus fortes que la loi. Du reste il y a beaucoup de terres domaniales et tant que la population ne sera pas augmentée, il restera des terres à distribuer à des conditions très accessibles. Il y a aussi beaucoup de gisements miniers. On ne demande

que les capitaux nécessaires pour les exploiter. Le paysan grec aime beaucoup le bas de laine et peut d'ailleurs toujours, s'il veut, utiliser ses épargnes dans son exploitation. Il ne confie pas son argent aux banquiers. Il n'a pas tort. La Grèce est dominée par des politiciens et leur manière d'envisager la dette publique est inquiétante pour les porteurs étrangers de leurs titres. Le brigandage n'est pas éteint, il est seulement déplacé. On ne le rencontre plus dans les montagnes. Mais en faisant quelqu'attention, ne le retrouverait-on pas dans des sphères un peu plus élevées ? On se plaint en Grèce du pléthore de lettrés. On souffre d'une crise d'abondance d'avocats et même de médecins. On n'est pas encore malade par persuasion. Un compatriote, que je rencontrai à Athènes, me dit qu'il était professeur de français, au cachet. — Avez-vous beaucoup d'élèves ?— Au point que je devrai en refuser ; ce sont, pour la plupart, des universitaires ! — J'ai oui dire qu'il y a beaucoup de ces étudiants qui acceptent du service pour pouvoir payer les frais de leurs études ! — Il en est ainsi. Beaucoup de gens déclassés, qui cherchent souvent une issue dans la politique.

Nauplie qui était le centre de cette excursion (ville de 10.000 âmes) à été pendant nombre d'années la capitale de la Grèce, du temps du roi Othon ! Il y a une petite chapelle catholique, desservie par Don Sargolégo, qui a deux fois plus d'années (79 ans) que de paroissiens, 30 à 40, nous dit le vénérable curé à barbe blanche.

Il est originaire des îles, mais parle l'italien. Dans la chapelle, au dessus du maître-autel, il y a un tableau donné par la France. Comme encadrement de la porte de sortie il y a trois planches en bois où l'on a peint, en caractères blancs sur noir, un souvenir des étrangers qui étaient tombés sur les champs de bataille de la Grèce.

Aux défenseurs héroïques de la Grèce
A la mémoire
des Philhélènes
morts pour l'indépendance,
Aux marins des escadres Anglaise, Française et
Russe, tombés au combat navale (*sic*)
du 23 Fevrier 1821, en face de Navarin.
Aux soldats morts en Morée
jusqu'à l'Août (*sic*) 1823.

J'ai remarqué parmi les noms Rust, Destael, Despecht. Ces noms sonnent flamand. Sont-ce en effet des compatriotes ? Quoi qu'il en soit, je leur accorde un mémento des morts. Qui sait s'ils ont été pleurés par d'autres que leurs parents les plus proches, s'il leur en restait. Leurs os sont dispersés sur la terre étrangère. Leur souvenir ne durera plus longtemps ici. Car après Don Sargolégo, cette paroisse continuera-t-elle à subsister ? Le bon vieux curé est ici depuis les temps du roi Othon : « E la partenza di Othone che ci ha quastati ? » dit-il,que deviendra alors ce sanctuaire et le modeste souvenir aux héros des luttes grecques ? Il faut avouer que a gloire récompense médiocrement ceux qui donnent leur vie pour elle !

Nous quittons Nauplie pour retourner à Athènes par chemin de fer, le 31 Octobre. La petite ville porte encore des traces de la domination Vénitienne ; un petit fort situé dans la rade même, le Burgi, demeure actuelle du bourreau, nous dit-on ; une horloge au haut de la cité qu'elle domine, le lion de S[t] Marc en relief dans un mur. L'hôtel des étrangers, Ξενοδοχειοχ των ξενιων, est, dit le prospectus de l'hôtel, un hôtel de construction toute neuve. Il est au contraire une vieille casine, dirigée par trois jeunes gens, (le gérant a 15 ans) : mais ceux-ci font tout ce qu'ils peuvent pour nous satisfaire et nous plaire.

En route donc pour Athènes; nous voyageons, sans la connaître, avec la comtesse de Riancourt !

A la gare d'Eleusis, un Grec me dit : connaissez-vous la Dame que voilà, en société de son fils ? Non. — C'est la comtesse de Riancourt. — Je la connaissais de nom, puisque je viens de lire une brochure de sa composition sur l'union des deux Eglises !

Là-dessus le train part. A la première station un Monsieur se présente à notre portière de la part de Madame. « Monseigneur, Madame la Comtesse de R. vous prie de lui accorder votre bénédiction, et de bien vouloir accepter cette nouvelle brochure qu'elle vient de publier. La brochure portait le titre : « La fin d'un protectorat. » J'ai bien fait de la lire de suite, car on me l'a supprimée à la douane Turque de Smyrne ! Nous nous mîmes en mesure de ne rien omettre

de ce que pouvait réclamer le protocole vis-à-vis de cette dame, qui s'était montrée si aimable !

Dans ces brochures, cette dame Française d'origine et nationalisée Grecque, juge un peu de tout, et.... de très-haut. Louis Veuillot, au temps du Concile du Vatican, donnait à ce genre de personnes le nom de *matriarche*. L'expression n'est pas mal trouvée, et à mon modeste avis, en situation pour le cas de Madame. Ses sympathies pour tout ce qui est Grec, lui font voir tout en blanc. Les autres témoins que nous avons entendus ne concordent pas précisément avec les idées exprimées dans les deux brochures.

Nous avions projeté d'abord de faire une visite au mont Athos. Un religieux Assomptionniste, que nous sommes allés consulter à Kadi-Keui, nous dit que les Dames ne pouvaient être admises à l'Athos ; et que le voyage ne présentait aucun intérêt, si on ne pouvait y séjourner une quinzaine de jours. Double motif qui nous fit renoncer à cette excursion ! Continuant la conversation sur le même sujet, nous apprîmes sur les moines du mont Athos des choses, qui les recommandaient peu à notre attention. La montagne est couverte de couvents. La règle de S[t] Basile, que les Européens croient être la règle des couvents de l'Athos, y est inconnue. Chaque maison s'y fait sa règle, les moines sont ignorants pour la plupart. La discipline est très relative. Nous entendîmes exprimer, par un homme du peuple, un jugement sur les moines de l'Athos, dans un langage beaucoup moins mesuré et peut-être vrai.

L'église Orthodoxe Grecque est indépendante ; nous dirions schismatique dans le schisme. Elle accorde une certaine primauté d'honneur au patriarche de Constantinople, qui bénit la myrrhe pour toutes les Eglises Orthodoxes du monde ! (Voilà ce que nous raconte un homme du peuple). Le clergé Grec est peu instruit, sauf quelques moines. Les popes du clergé inférieur sont mariés et doivent vivre en grande partie du travail de leurs mains. Il y a ici la haine du Turc et une grande antipathie contre les Russes : la haine du Turc, parce que celui-ci avait tout dévasté ; aussi il n'est resté ici ni mosquée, ni minaret, ni Turc. Il parait qu'il en reste quelques-uns en Thessalie. L'antipathie contre les Russes ; sans doute parce que les Grecs sentent que si la Russie veut expulser les Turcs de l'Europe, ce ne sera pas au profit de la Grèce.

Il y a quelque temps, il fut question en Grèce d'autoriser une version de la bible en Romaïque, mélange de Grec, d'Albanais, de Turc etc., le langage du peuple en plusieurs parties de la Grèce. On attribuait le projet à la reine, Russe de naissance, et universellement.... peu vue. Nous n'avons entendu aucun témoignage sympathique. Nous avons entendu au contraire une foule de témoignages allant jusqu'au mépris. Aussitôt il se forma un parti d'opposition. Cette traduction allait découronner le vrai Grec de sa gloire, celle d'avoir servi d'expression au nouveau testament ; elle allait travailler à l'encontre du mouvement qui porte les Grecs à remettre en honneur

les formes du Grec ancien ; elle trahissait la main de la Russie (qui au dire des Grecs a introduit des erreurs dans la traduction Russe de la bible). Les étudiants prirent la tête du mouvement contre la traduction et contre la reine Sophie. Partout on cria, on écrivit sur les murs Ακαδημια ! Ακαδημια ! Nous avons vu ce mot partout sur les murs d'Athènes et même de Nauplie. Les étudiants ne demandaient rien moins que l'excommunication (ἀφορισμος) contre la reine. « Ils avaient raison » nous dit un homme du peuple. Toujours est-il que la traduction ne fut pas autorisée, et que le patriarche Grec d'Athènes, « homme à caractère faible, » qui avait d'abord penché du côté de la reine, dut abandonner ce parti.... et, quoique jeune, en fit la mort !

La Grèce prend un soin jaloux de ses monuments. Elle se glorifie, à juste titre d'être une école où vont s'instruire les deux mondes. Les Français, les Anglais, les Allemands, les Américains y ont des écoles d'archéologie et y font des fouilles. La Belgique y a un étudiant, M. De Moulin, qui est pensionnaire étranger à l'école Française, et qui a déjà fait quelques fouilles heureuses dans une petite ile voisine, Delos, une ile des Cyclades, et sur les indications de quatre lignes de Strabon.

Que faire, direz-vous, dans les longues soirées d'hiver, quand, étranger à Athènes, nous avions visité le cercle de l' « Union Française », très bien installé et très attrayant. Un vieux Guide Isambert, renseignait à Athènes un café

aristocratique à l'angle des rues Hermes et Eole. Ce cercle avait disparu, mais, disait un négociant en vélocipèdes, il en existe un autre, rue de l'Université... très distingué et très collet monté. Ce fut une tentation pour nous. Le soir nous allâmes y pousser une tête. A notre arrivée, il y eut comme de l'effarement parmi le personnel. Quoi ? Nous prenait-on pour la police ? Nous demandâmes à voir les différentes salles de l'établissement. Il y avait deux salles de poker, une salle d'écarté, et une autre salle, affectée au jeu, située un étage plus haut.... et qu'on ne nous a pas montrée. Les cotisations étaient insignifiantes. On pouvait s'y présenter sous le parrainage de deux membres. Les frais du cercle étaient payés par les produits du jeu. Mais : « Non... Oh non ! On n'y faisait pas de jeux de hasard. » Nous comprîmes, que l'établissement ressemblait à s'y méprendre à ces tripots que la loi Belge à fermés, et espérons-le, fermés à tout jamais. Nous oubliâmes d'y laisser notre carte.

Enfin l'heure du départ a sonné. Le bâteau des messageries, d'après le tarif, devait partir du Pirée à 7 heures du soir ; le 3 Novembre on annonce un retard. Le bâteau «le Saghalien» est arrivé vers 4 heures. Il y a beaucoup de marchandises à charger. Il ne partira que le lendemain, au dire de quelques-uns. Partira-t-il? Ne partira-t-il pas? Mme v. d. P. et moi nous courons au Pirée en tram. Nous montons en vaisseau au milieu du brouhaha du débarquement. Le Saghalien partira à 2 heures du matin. Nous rentrons en toute hâte à Athènes par

le train, pour prévenir M^r v. d. P. Nous dînons une dernière fois à l'hôtel de la Grande Bretagne et avec deux voitures de louage, sur lesquels nous chargeons nos neuf colis et nos personnes, à neuf heures du soir, nous partons pour le Pirée! Nous fûmes bientôt installés dans nos cabines. M^r et M^e v. d. P. avaient la leur au salon. Je fus placé près de la machine, sous le treuil, en compagnie d'un ministre protestant de Dublin, Mr Gibson, qui, âgé de 80 ans, voyageait non seulement pour obliger sa fille, qui le soignait avec un dévouement infatigable, mais encore parce que le voyage «lui ouvrait l'intelligence et le cœur.» Id opens my mind, and opens my hart! C'était du reste le voyage de Jerusalem qu'il avait entrepris. Le Saghalien avait beaucoup de marchandises à charger: nous eûmes huit heures de retard. Les oreilles me bourdonnent encore du bruit infernal que fit le treuil, les cris et les chants des porte-faix pendant cette nuit inoubliable. Impossible de fermer l'œil! Je souhaitais le Saghalien et tout son équipage au fond de la mer Rouge!.... Et mon compagnon de 80 ans dormait à ronfler !... Master Gibson, lui dis-je le lendemain matin, vous ne quitterez pas ce bâteau sans m'avoir révelé le secret de votre forte santé à cet âge et de votre calme et facile sommeil !

Nous quittâmes donc le Pirée à 8 h. du matin et nous en avions — perspective peu régalante — pour 18 h., jusqu'à Smyrne. La traversée commença bien, le temps étant très beau. On nous annonça pour midi ou une heure un peu de remou. Le remou vint en effet, même un peu plus

fort que nous l'eussions désiré. Le pont se vidait comme par enchantement. Retourné à ma cabine pour y chercher l'une ou l'autre chose, je trouvais mon grand vieil Anglais au lit... Il était malade... mais fut guéri pour le dîner ! Merveilleuse constitution ! Il n'en fut pas ainsi de nous trois. A deux nous nous tenions au fumoir, position étendue et très attentifs à ne faire aucun mouvement inutile. Une troisième vint d'abord nous narguer : mais bientôt tomba victime de la mer et bien plus profondément que nous, qui en somme ne payâmes aucun tribut ni aux vagues, ni aux poissons. Finalement aucun des trois ne parut au diner ce jour lą. Nous n'eûmes pas même assez d'admiration en réserve pour en dépenser en quantité quelconque, au coucher du soleil. Ce que nous cherchâmes fut notre propre coucher. Cette nuit, du moins, nous pûmes dormir ; car le Saghalien mouilla dans la rade de Smyrne à 1 1/2 heures du Matin !

Nous voici donc revenu à la côté Asiatique. Nous eûmes le loisir d'admirer la situation pittoresque de Smyrne. Celle-ci est bâtie en emphythéâtre et escalade les pentes du Pagos. Comme un plumet, les cyprès d'un cimetière Turc le couronnent à droite. Le spectacle est féerique le soir, ainsi que nous pûmes le contempler au départ du Saghalien, le 8 Novembre, quand la hauteur, tout le flanc de la montagne, la ligne côtière sont piqués de lumières, comme un champ qui porterait par milliers de gigantesques vers luisants. Nous rentrons dans l'Empire Otto-

man et comme de juste, nous eûmes une difficulté avec la douane. Tous nos livres furent saisis pour passer à la censure. Ils ne nous furent rendus que le surlendemain, à l'exception de ma brochure et d'un livre que M. P. v. d. P. avait acheté en Grèce et les livres du Père Portmans. Nous descendimes à l'hôtel Huck. Ce qui frappe à première vue en Orient, c'est la multiplicité des races qui conservent leur teint, leurs costumes, leurs allures, leur langue et leur religion, sans se mélanger et produire une nation une, comme en Occident. Est-ce l'immobile Orient ? Smyrne est la tête de ligne pour les caravanes qui visitent l'intérieur. Les chameaux de forte carrure, sont attachés l'un à l'autre, le plus souvent six en file, le dernier portant une sonnette et devant eux marche un âne, dont la démarche précieuse, mesurée, semble régler le pas de la suite. Nous en avons rencontré des séries, d'abord au Pont des caravanes, puis le lendemain dans la campagne, dans la direction d'Ayassoulouk. Smyrne est une ville beaucoup plus propre et de toute façon mieux soignée que Constantinople. Ce qui ne veut pas dire que ce soit une belle ville ou même une ville agréable. Elle a un quartier musulman, un quartier juif, un quartier arménien, un quartier chrétien (grec orthodoxe) un quartier en partie Européen. Elle est un peu cosmopolite : La rue des Francs et la rue des Roses sont beaucoup fréquentées : le bazar oriental s'étale encore ici dans toute son originalité et sa répugnance. Nous avons visité la

tombe de St Policarpe. Est-elle authentique ? Elle se trouve à l'entrée d'un cimetière Musulman, sur le Pagos, surmonté d'un turban vêtu de gaze verte ; elle est honorée par les Musulmans comme celle d'un grand homme, qui, quoique chrétien, a travaillé à amener l'humanité au culte d'un seul Dieu. A côté, dans la vallée, on montre le stadium où St Polycarpe fut martyrisé. Authentique ou non, cette tombe ne peut manquer d'émotionner au souvenir de St Polycarpe, l'un des Pères Apostoliques. Le grand vieillard fuyant devant les persécuteurs, non pour sauver sa vie, mais pour obéir à la loi du Christ, qui donne l'ordre, si une ville vous poursuit, de fuir dans une autre. Nous avons parcouru les différents quartiers de la ville. On sait que la femme Smyrniote jouit d'une renommée de beauté dans tout l'Orient. Mes compagnons n'ont point confirmé ce renom ! Peut-être faut-il chercher le vrai type Grec sur l'Adriatique, aux environs de Ferrare ? J'ai entendu dire à quelqu'un que si jamais il venait à perdre son chemin, ce n'est pas à Smyrne qu'il faudrait le chercher. La ville ne peut s'appeler belle, le vin n'y est pas bon, la douane y est détestable et l'hôtel fait des comptes grecs. Son site est la seule chose, avec le pont des caravanes et le souvenir de St Polycarpe, qui puisse vous attirer. A la cathédrale nous avons vu les ossements de St Minia, reçus de Pie IX, qui en fit cadeau à Monseigneur Spacca Pietra. J'ai pu dire la messe tous les jours chez les R. P. Lazaristes, où nous fûmes très courtoisement accueil-

lis par le R. P. Paulin, et où je rencontrai un jeune flamand, portant le nom Anversois de Vander Jongheid. Le Père Paulin était enthousiaste de Panagia-Capouli et trouvait que non seulement il fallait y aller, mais qu'il fallait y consacrer deux jours. Nous prîmes un moyen terme et partîmes le 7 Novembre à 7 h. du matin à Punta-Station, le seul train pour voyageurs qui se rend vers Ephèse, avec le dessein de revenir le même jour. L'excursion est très pittoresque ; on traverse un pays en partie fertile, en partie très montagneux. Les caravanes de chameaux, allant vers l'intérieur ou en revenant, sont nombreuses. A Bundali des femmes portant de larges pantalons viennent assaillir notre train au cri de bagchich. Enfin nous voilà à Ayassoulouk, chez Carpouza, le chef de la seule hôtellerie passable de ces lieux. Nous avions télégraphié dès la veille pour demander trois chevaux. Nous n'avions pas de temps à perdre ; car manquer le train, c'était s'exposer à manquer le lendemain le bâteau pour Beyrouth. Arrivés à Ayssoulouk à 9 h. 30, nous étions déjà en route à 9 h. 45 pour la montagne et à cheval pour la première fois de ma vie, j'enfourchais « la plus noble conquête que l'homme ait faite ». Jugez de mon élégance : au départ je fus chargé comme un sac de charbon ; au retour je ressemblais déjà à un roi pasteur ou à un type en réserve, après malicieuses photographies pour une nouvelle édition de Don Quichote della manca ! Enfin.... quoi qu'il en soit, nous traversâmes des vergers d'oliviers, des champs de

tabac, puis nous montâmes, montâmes encore, pour descendre dans des vallées, remonter des montagnes plus hautes, contourner des ravins,... jusqu'à ce qu'enfin, après deux heures de chevauchée, nous arrivâmes à Panagia-Capouli. Cette petite chapelle est-elle bien construite sur l'emplacement de la maison où vécut après la mort de N. S. et mourut la Ste Vierge Marie ? J'avais lu avant d'y aller une brochure, redigée par les R. P. Lazaristes, que je trouvais étrange et dont je ne désire rien dire de plus en ce moment. Il y a lieu de ne pas décourager ceux qui président aux fouilles, dans l'espoir qu'ils puissent projeter sur la question ce que les Italiens appellent « un pó più di luce. »

En tous cas rien de plus pittoresque que cette excursion. Nous goutâmes nos provisions devant une table rustique, que mirent à notre disposition deux serviteurs des P. P. Lazaristes de Smyrne, établis là. Nous obtimes, pour les amateurs, une bouteille samosienne ; mais je puis rendre témoignage qu'il serait difficile de trouver une eau plus limpide et plus fraîche que celle qui nous fut offerte, et qui provenait de la source qui coule dans la petite chapelle même. Au retour nous laissâmes nos montures chercher leur voie ; leur instinct les servait mieux que n'eût pu faire notre direction ; nos selles turques restèrent heureusement fixes. A une petite exception près, grâce aux croupières chez les uns, remplacées par l'habileté d'équitation chez les autres, nous dégringolâmes toutes ces abruptes et sauvages

hauteurs, et arrivèrent à Ayassoulouk après une seconde chevauchée de deux heures à peu près. L'ancienne Ephèse, si mémorable par l'Epître de St Paul aux Ephésiens et par le séjour de St Jean et de la Vierge, n'existe plus ; ses restes, non plus situés sur le bord de la mer, comme dans l'antiquité, car la mer s'est ensablée, gisent dans la solitude, au milieu de terres marécageuses et fièvreuses, à deux kilomètres de Ayassoulouk. Le théâtre, le temple de Diane (Magna Diana Ephesiorum !) une église de St Jean etc., voilà ce qui reste de cette ville, autrefois un des centres de la vie mondiale, aujourd'hui silencieuse, abandonnée, dormant de son sommeil éternel.

Les Autrichiens y font des fouilles, qui ont des résultats intéressants et aideront à leur manière à la renaissance de l'histoire, à laquelle nous assistons.

Le 8, à 7 heures du soir, le Saghalien retourne de Constantinople, repart de Smyrne pour Beyrouth. Nous retrouvons quelques-uns de nos compagnons de voyage. Mon grand ministre M. Gibson, que je rencontre sur le pont, me demande si nous sommes encore une fois compagnons de cabine. J'ai le plaisir de lui répondre que grâce aux soins officieux de mes chers compagnons de voyage, j'ai une cabine à moi seul, donnant sur le salon, n°s 15 et 16, s'il vous plaît ; et que je renonce avec enthousiasme à ma cabine sous le treuil, qui est restée durant tout le voyage de Smyrne à Constantinople et retour, la cabine de M. Gibson. La mer est calme, unie comme une glace et l'on nous

prédit du beau temps pour demain ; mais demain, c'est Dimanche ! N'aurons-nous pas la messe ? Ce serait la première fois que je pourrais profiter moi-même et faire profiter mes compagnons de voyage, de la faculté que j'avais obtenue de dire la messe de *Beatâ*, dans tous les endroits où il n'y aurait ni église ni chapelle.

Tout cela dépendait de deux choses : de la permission du commandant du Saghalien et de l'état de ma cervelle et de mon estomac ; car le mal de mer semble avoir son siège dans ces deux organes. Le commandant avec une courtoisie, dont nous lui fûmes très reconnaissants, mit le fumoir — un très beau local situé sur le pont — à notre disposition jusqu'à 8 h. du matin. Il y eut grande joie à bord. Il y avait une religieuse de S[t] Vincent-de-Paul, plusieurs religieuses de Marseille, des Sœurs Réparatrices, dont plusieurs qui avaient résidé à Tournai ; et d'autres laïcs, qui désiraient la messe. Vers 7 heures le fumoir fut plein d'assistants. Sur la table une main pieuse avait disposé l'autel. Rien ne manquait. Il y avait quelque chose de solennel à cette célébration du dimanche à bord, une communauté catholique se réunissant au au pied de l'autel, se comprenant mutuellement, au milieu de Protestants, de Juifs, de Grecs, de Mahométans, loin du pays, mais priant pour ceux qui étaient restés là-bas; car la messe fut *pro grege*. Il y eut une quinzaine de communions. Quel bonheur! Nous semblions nous féliciter mutuellement! Les religieuses embarquées à Marseille n'avaient pas eu la messe, même à la fête de la Toussaint !

Avant huit heures le fumoir était rendu à sa destination !

La mer est restée très calme et très clémente toute la journée. A 1 1/2 nous arrivions devant Rhodes, le dernier boulevard de la chrétienté dans ses luttes séculaires contre l'Islamisme ! Le bâteau s'arrête jusqu'à cinq heures ! Beaucoup de passagers descendent en barquette — car le Saghalien demeure au large — pour faire une visite à l'île. Cette visite est plutôt triste. Des murs crênelés en ruine, des forts à moitié démantelés, dans la rue des Chevaliers, rue montante, bordée de maisons à loggia et ornées d'écussons, des demeures délabrées, les boulets de canon appartenant à l'âge de la pierre, des pièces de canon abandonnées, des églises détruites, des mosquées, des minarets, de sales bazars. On demande pourquoi cette île a usurpé le nom de la reine des fleurs ? Toutefois le mer dans laquelle plonge l'île était bleue, d'un bleu de teinturerie; les maisons blanches, couvertes d'un toit en tuiles rouges, font un effet pittoresque. Il était trois heures quand nous reprîmes la barque pour rentrer au bâteau. Le muezzin était à ce moment visible sur le chemin de ronde d'un minaret, et d'une voie nasale et gutturale à la fois lançait sur les ailes du vent son invitation à la prière. Je pensai : les chevaliers, enterrés ici, se retournent sans doute dans leur tombe, lorsqu'ils entendent après tant de vaillance et de sang versé la voix triomphante de l'Islamisme résonner en ces lieux usurpés par le croissant sur la croix.

Le Saghalien reprend sa route à 5 heures du soir. A peine un peu de musique et l'on s'endort.

La nuit a été excellente. Le lendemain à 7 h. 1/2 seconde messe à bord ; cette joie que nous éprouvions, est si intime ! C'est en effet le pain du ciel, descendant, au milieu des grandeurs de la mer, dans nos cœurs, si petits en face de l'immensité, et y portant l'abondance des délices spirituelles. Il y eut bon nombre de communions comme la première fois. Jésus reste toujours le ravisseur invisible des âmes : ces religieuses dont les unes sont chassées de leur patrie et les autres vont reprendre loin de leur pays une vie de dévouement dans les écoles ou les hôpitaux, n'en demandent pas plus pour se croire heureuses et pour l'être en effet.

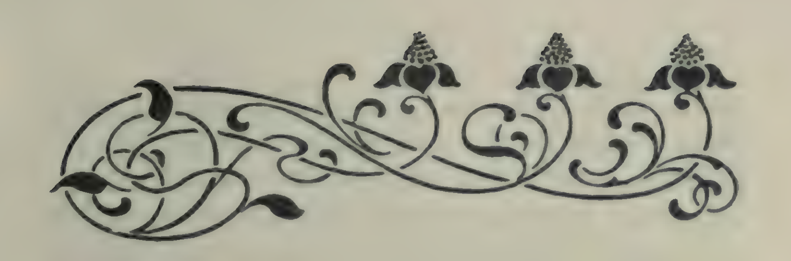
Avant de quitter le Saghalien il convient de jeter un regard sur la coque qui nous a portés pendant 50 heures. Avez-vous lu la Divine comédie de Dante ? Un bateau en marche n'est pas précisément cela ; mais il le rappelle de très loin. La première c'est le paradis, la troisième, c'est le purgatoire, les soutes, c'est l'enfer. Le Saghalien a une machine de 3200 chevaux : là, bien profondément, où l'on n'entend ni musiqueni chant, où l'on ne voit ni le bleu des vagues, ni le ciel, ni les étoiles, peinent des hommes au service des voyageurs. Il y a trois équipes qui se relaient et puis reprennent de 4 en 4 heures. Des bouches d'enfer avalent des tonnes de charbon. Le pain quotidien coûte en effet quelque chose ! Le purgatoire c'est à dire la troisième, la proue porte des voyageurs de tout acabit. Des Syriens, retour de l'étranger où ils sont allés amasser un léger pécule, des Musulmans, des voyageurs de commerce, des négo-

cinats populaires, hommes, femmes, enfants, tout s'entasse sur la moitié du pont, séparée de l'autre par cet avertissement : « limite du pont accessible aux voyageurs de troisième. » Il n'est pas toujours facile, nous en fûmes témoins, de faire observer cette mesure d'ordre.

Des cargaisons de literies, de tapis, d'ustensiles se trouvent accumulées là. Le soir le spectacle est bizarre. Ici un ménage entier enveloppé dans ses couvertures semble profondément endormi ; là des femmes font la causette sans aquelle la journée semblerait perdue, des hommes accroupis sur des tapis, souvent des loques ou des peaux de chèvre ou de moutons, fument leur cigarette ; ailleurs un musulman fait sa prière du soir sans omettre une seule des saluades qu'elle comporte. Au bout, à la proue, il y a cantine où comme au logement à 10 ou à 20 centimes dans nos pays, on détaille à ces passagers souvent miséreux, les objets de première nécessité, ainsique des consommations de café ou de tabac. C'est un grouillement sans nom d'êtres humains et de meubles à toutes destinations.

En première, le Paradis, on se soigne, on se soigne parfois plutôt trop que trop peu. On se présente en cérémonie au déjeûner, au dîner, au thé. On converse, on fait des jeux — de vrais jeux d'enfant — on fait un peu de musique. J'entends un musulman, au milieu d'un petit cercle très attentif, moduler des airs qu'on me dit être des refrains de poètes Arabes ! On lit beaucoup, car que faire en ce gite à moins que l'on ne lise. Il est

bon de se rappeler que le Saghalien démarre à Marseille! Un ministre protestant est là avec toute sa famille: il est très répandu parmi les passagers. On dit qu'il fait du prosélytisme. Et cependant, il me dit qu'à son avis, il vaut mieux que chacun reste fidèle à sa religion, c'est-à-dire celle dans laquelle il est né. Et les droits de la vérité, répliquai-je ? sans obtenir de réponse. Un américain, professeur de philosophie dans une université Américaine, avait entrepris le voyage pour soulager un peu sa tête fatiguée. Il s'était proposé d'aller en Palestine, mais il avait changé d'avis et se rendait en Egypte. Il sentait en effet déjà un léger mieux. Il comptait retourner par les Indes, Honolulu et S. Francisco et espérait alors être frais et dispos ; il trouvait qu'en somme la terre n'est pas grande. Un Français, levé tard, s'était plaint de son estomac et il avait fait une commande que nous entendîmes répéter par le garçon du bord ! « Une omelette, du jambon et du bœuf tout sur le même plat pour un Monsieur qui n'a pas faim » !... Nous n'avons vu aucun requin, sinon à bord, où plusieurs agents d'entreprises de voyage ne nous ont pas lâchés, dans l'espoir de nous accaparer pour la suite de nos courses à travers le monde.



En Syrie

Arrivés à Beyrouth à 3 1/2 du matin, nous restons au large, sans que les échelles soient descendues, jusqu'à sept heures du matin. Mais il ne faut aux porte-faix, ni escalier, ni échelles pour escalader le bâteau. Nous sommes littéralement pris d'assaut. Une nuée de barques se hâte vers nous : ce sont des cris gutturaux, des gestes magnifiques, les deux bras s'élèvant en l'air, puis s'abaissant vers la barque. On n'attend pas même la pratique. On se hisse à bord par les chaînes, par tout relief de la coque du bateau, au péril de la vie, dirait-on, si ces gens n'étaient autres que tous les autres, bâtis en hercules de caoutchouc.

Ils ont mille querelles à vider entre eux, ils semblent vouloir s'entredévorer avant de se jeter sur les passagers, — leur vraie proie — et sur les bagages qui, jetés, renversés, trainés d'une barque à une autre, — O miracle! — arrivent cependant à destination.

Nous voilà voguant vers la rive, et puis mis en voiture pour l'hôtel Bassoul. C'est donc encore une fois la terre d'Asie que nous foulons, cette terre, où tout paraît vieux, où rien ne paraît neuf, où tout même paraît ne jamais avoir été neuf ; les maisons en construction ayant l'air de ruines à cause du désarroi, dans lequel les pierres, des pierres monumentales, sont amenées à pied d'œuvre, à dos de chameau, (bête qui elle-même semble une ruine), et puis, éparpillées ou amoncelées sans aucun ordre. Il y a une exception : la nature. Celle-ci est éternellement jeune et belle. Le palmier lance sa tige vers le Ciel, et y épanouit son panache de verdure éternelle. Des cactus énormes dépassent les murs, ou servent de haies; le laurier rose en fleurs; l'arbre à feu avec sa belle floraison rouge écarlate; l'Encalyptus; le ricin en arbre en plein vent, les orangers couverts de fruits jaunissants ; le citronier, dont la fertilité parraît inépuisable. En Grèce un négociant, bien au courant, nous dit qu'il avait cueilli sur un seul arbre dix mille fruits, et, ajouta-t-il, il y en a qui vont jusqu'à 40.000. Au jardin de la place des Canons, il y a une flore magnifique en pleine floraison; de gigantesques roses tremières, de caoutchoucs à fleurs rouges et blanches, — O last not least, parce-

qu'elles rapellent le mieux le pays — des roses très belles et très odorantes.

Beyrouth est une ville orientale, mais fortement teintée de couleur Européenne. Dans les maisons, le grand vitrage, en triple arceau, souvent étranglé, précédé d'un balcon, et flanqué de part et d'autre d'une ou de plusieurs fenêtres avec des rosaces à la frise, rappelle l'Orient. Les toitures sont non pas en plate-forme, mais en toit incliné, comme en Europe. Les tuiles sont d'un rouge de feu, qui, notamment au moment où j'écris ces lignes, se marient très élégamment avec le vert de la mer; car, en effet, la mer est verte aujourd'hui d'un beau vert de mer comme à Ostende, aux beaux jours d'été. En pénétrant à l'intérieur du pays, nous avions remarqué que les toitures en tuiles rouges, semblent faire triomphalement leur entrée dans ces régions. Beyrouth était déjà ville au temps des Romains : elle a conservé quelques ruines. Elle était tête de ligne d'une voie Romaine. Un souvenir flamand s'y rattache: elle fut prise par Baudouin I, au temps des croisades. Elle me paraît destinée à un avenir brillant, elle est magnifiquement située, non seulement au point de vue pittoresque, (ce qui intéresse le touriste) mais au point de vue utile, (ce qui intéresse toute cette côte Asiatique et par ricochet, l'Europe et le monde). Les Jésuites de la province de Lyon y ont établi une œuvre magnifique. Leur établissement, qu'on peut appeler, à volonté et avec vérité : Collège ou université, renferme un cours complet d'humanités, une faculté de médecine complète,

qui délivre des diplômes valables pour l'empire Ottoman, et pour la France ; enfin, un Séminaire, qu'on appelle une faculté de Théologie, au service des Eglises d'Orient. Ces églises, si exposées au schisme et à l'hérésie, méritaient bien une attention spéciale. Très pauvres, elles n'avaient pas, et n'ont pas encore les moyens d'entretenir convenablement un clergé. Quand on avait besoin d'un prêtre, il fallait bien prendre un agriculteur, un cordonnier, un charpentier, et si cet homme était marié, on avait donc un prêtre marié. C'est le régime de toutes les Eglises Orientales, catholiques comme schismatiques. Une fois l'homme choisi, il allait dans l'un ou l'autre couvent, apprendre la liturgie, et recevait l'ordination, et le voilà curé. Si quelqu'un était ordonné sans être marié, le célibat était de rigueur. C'était notamment le cas pour les religieux, parmi lesquels, à l'exclusion des prêtres mariés, on prenait tous les dignitaires de l'Eglise. Régénérer les Eglises Orientales par la régénération du clergé, c'est une des missions de l'université de Beyrouth. Et la question n'est pas facile à résoudre. Car enfin finalement on se heurte toujours à la question fondamentale : comment faire vivre les prêtres ? De glands, direz-vous; c'est possible. Mais le curé d'Ars a voulu essayer de vivre d'herbes, et il n'a pas réussi. Les études finies, les étudiants restent prêtres séculiers ou entrent dans un ordre religieux, notamment, l'ordre des Ermites de St Antoine. Nous vîmes de ces religieux à Balbeck. Ils nous offrirent à notre entrée, comme partout en Orient, une tas-

se de café et une cigarette, plus — sans doute parce que nous étions des visiteurs de distinction — une petite pomme du pays. L'université de Beyrouth forme des médecins pour tout l'Orient. Elle distribue largement le savoir, et forme ainsi une pleïade d'hommes, ayant les connaissances nécessaires pour occuper des places d'employés, de commerçants, etc., sans distinction de religion, dont, une fois qu'ils sont établis, on pourrait espérer qu'ils déposent au moins leurs préjugés hostiles, ou qu'ils vouent quelque reconnaissance à la religion, qui leur a procuré ces bienfaits..., si en Orient comme en Europe, la reconnaissance n'était pas un poids trop lourd pour des épaules humaines !

L'Université, en dehors de son outillage scientifique, a une imprimerie parfaitement montée. Elle contribue dans des propotions énormes à la diffusion de la sympathie pour la France et sa langue. Partout où nous avons été en Orient, c'est avec le français qu'on se tire le plus facilement d'affaire; l'Italien est complètement détroné. Aucune monnaie étrangère n'est acceptée sauf la monnaie Française. Les gens de ce pays identifient un peu trop, peut-être, le catholique avec le français. A Constantinople, les premiers jours, à l'Eglise des Franciscains, rue de Péra, mon acolythe était Grec-Orthodoxe; après quelque jours il en arrive un autre. De quelle religion êtes-vous ? Frank ! Il voulait dire catholique. La ville de Beyrouth ne renferme pas beaucoup de monuments dignes d'êtres visités. Aussi avons nous dépensé notre temps à faire une

excursion sur la route de Damas, belle route, reliant Beyrouth à Damas, construite par des Français, à la suite de l'expédition Française en Syrie. Elle porte le nom de route Française. Le monde élégant chrétien de Beyrouth affectione cette promenade. On va droit dans la direction du Liban, la vue en est magnifique.Les pentes du Liban sont verdoyantes, comme pourraient l'être nos bois et nos campagnes en plein été. Le soleil, du reste, est de la fête: il n'épargne, ni ses rayons, ni les couleurs de sa riche palette. Du milieu de cette verdure émergent les villages, en grand nombre, d'un blanc gris, étalant leurs masures à toit plat et les étageant sur les flancs ravinés de la montagne; à deux trois kilomètres, il y a un beau bois de pins d'Italie, le bois de la Cambre de Beyrouth. Un but de promenade. Sur les deux côtés de la route, toute la riche végétation des pays méridionaux et notamment des cannes à sucre, qui semblent se débiter facilement en ville parmi les pauvres.

A Hazimyié, située quelques kilomètres plus loin près du tombeau de Franco-Pacha, nous avisonsune petite église Maronite, c'est-à-dire, quatre murs, surmontés d'un toit plat et d'un tout petit clocher. Ce n'est pas le luxe de l'architecture écclésiastique qui ruinera les Maronites! En cherchant à y arriver, nous rencontrons un caravanserail: une plate-forme pour la prière, ou plutôt, deux plates-formes: une pour les hommes, et une pour les femmes. Trois femmes y faisaient leurs prières avec tous les prosternements que nous avons vus dans les mosquées, à notre approche, elles

Rhodes.

Rhodes — Rue des Chevaliers.

Rue à Beyrouth.



Gare entre Beyrouth et Baalbeck.



Beyrouth.

Rue à Beyrouth.

Baalbeck.

Rue de village près de Damas.

se voilèrent précipitamment et s'enveloppèrent dans leur mante. Les femmes musulmanes sont toutes voilées ici, de voiles noirs ou bruns et enveloppées de mantes de soie noire ou jaune ou blanche. On en voit infiniment moins qu'en Europe, peu à la rue, beaucoup moins encore à la mosquée, et lorsqu'on les voit ce sont des apparitions de carnaval. L'esthétique n'a rien à prendre ici.

Voici dans une chaumière, située le long de la route, chaumière chrétienne; voici, dis-je, un tout autre spectacle ! Une femme berce son enfant... Une espèce de plateau de balance, rattaché par quatre cordes à une branche d'arbre ! Le marmot couché là dedans, comme un prince sous les lambris dorés, gratifiait sa mère tantôt de sourires, tantôt de pleurs, tandisque celle-ci agitait d'une main douce et caressante le rustique berceau. L'amour maternel est partout le même !

Non, disons nous, ces gens ne sauraient se faire à la vie de nos fabriques. Il leur faut trop peu pour vivre : ils éprouvent trop peu de besoins ; et ils sont trop habitués à la grande nature. Or voyez ce que valent les jugements des touristes, qui ne font que traverser un pays. Tout en cherhant toujours l'accès de notre petite église, nous tombâmes au milieu d'une fabrique rurale, une filature de soie sur deux rangs au milieu desquels se promenaient des surveillants. Une cinquantaine de jeunes filles devant des bassins d'eau chaude, où elles agitaient des cocons de vers à soie, recueillaient avec beaucoup d'habileté la précieuse matière, qui

peut-être viendra en Europe alimenter les quotidiennes transformations de la mode. Quelqu'un, qui viendrait ici dans cinquante ans, pourra, je pense, entendre l'industrie dire, comme Jules César : *Veni, vidi, vici.* Les matières n'y manquent pas, les bras non plus; il y a peut-être quelque chose de trop et quelque chose de trop peu. Quelque chose de trop : l'Islamisme et la race Turque; quelque chose de trop peu: un gouvernement tolérable: car partout nous avons entendu mettre la pauvreté de ces populations sur le compte d'un mauvais gouvernement ! Voici maintenant des files de chameaux, marchant lentement vers Damas, chargés de marchandises, à la cadence du pas du petit âne, qui les précède et qui semble — philosophe taciturne, — se livrer toujours à de profondes réflexions, s'il ne se laisse tenter par quelque beau chardon. Au retour, sur la droite, se trouve la grande maison des dames de Nazareth, qui n'est qu'un pensionnat, et que nous prîmes d'abord pour une forteresse. Nous rencontrâmes quelques tisseurs de soie: leurs métiers sont tout autrement disposés, mais comprennent exactement les pièces essentielles des nôtres.

Le temps était devenu pluvieux : n'oublions pas que nous sommes ici en hiver.

Jeudi 13, nous quittons Beyrouth pour Damas à 7 h. 50 du matin par une pluie peu réconfortante, en voiture heureusement, car la gare est éloignée. Le chemin de fer traverse sans hâte (il met 9 heures à franchir 148 kilomètres) la superbe vallée du Liban. Celle-ci est très bien cultivée et très habitée.

Nous traversons des pays riches en vignes (vignes rampantes comme la citrouille, comme en Dauphiné, (me dit-on,) oliviers, figuiers, muriers. De nombreux troupeaux paissent sur les pentes de la montagne. Nous nous élevons rapidement. A Ain-Sofar, se trouve un établissement où l'on vient chercher la fraîcheur et avec elle la santé pendant l'hiver. Des nuages pluvieux descendent et enveloppent les sommets ; nous traversons donc les nuages en montant, montant toujours, tantôt nous rapprochant de la route Française, tantôt nous éloignant d'elle (la route n'a que 112 kil. le chemin de fer 148. Rien de plus abrupte que le sommet du Liban. On dirait que les formations géologiques disposées en strases exprès pour l'étude, puis de gigantesques crystallisations brisées par les tremblements de terre et les coups de foudre, et jonchant de leurs débris informes et cyclopéens le dos dénudé de la montagne. On longe des précipices, qui donnent le vertige : aussi, sur une partie de son parcours, le chemin de fer est-il à crémaillière. Sur la route on voit passer des caravanes de chameaux ou de chariots couverts de bâches blanches, traînés par trois ou quatre mulets en file, en route pour Damas. Au retour (il avait plu) c'étaient partout d'écumantes et laiteuses cascatelles. A la descente du Liban, le chemin de fer débouche dans la vallée de l'Antiliban, le pays des vignes couchées, des oliviers, des figuiers, des muriers, des abricotiers croissant en grands arbres comme nos poiriers en plein vent. Ça et là des villages Arabes, composés de maisons les quatre

murs en claies, couvertes d'un toit plat en terre pétrie de paille ; et comme à la suite des pluies, malgé les gargouillettes, ces toits peuvent être très défaits et demander une surcharge de nouvelle terre, sur tous les toits il y a un rouleau en pierre pour faire la toilette du toit. Le type des habitants, hommes et femmes, est très beau en général : les hommes avec leur voile flottant sur le cou et retenu sur la tête par une corde en double couronne, avec leur manteau gris en stries brunes et ramené en avant par leur deux bras ; avec leurs traits anguleux et basanés ; leurs yeux dont les paupières semblent peintes, les hommes dis-je, sont sculpturaux. Leurs attitudes aussi sont sculpturales : cela rappelle les types du vieux Testament de Gustave Doré. Les femmes ici ne sont plus voilées. Je n'oserais dire qu'elles soient propres. Ce mot de propreté a sans aucun doute une autre signification en Orient qu'un Occident ; mais si elles ne sont pas propres en général, leur type est régulier et parfois sortant résolument de la banalité. D'ailleurs le costume Européen s'introduit un peu dans les mœurs des deux sexes. Chose étrange ! Ici en Orient, si nous voyons les choses sous leur angle véritable, les costumes des hommes sont plus variés que ceux des femmes. Il y en a vêtus à l'Européenne (presque toujours le paletot) et coiffés du fez (couvre-chef universellement répandu en pays Ottoman) ; d'autres portent de larges culottes bouffantes jusqu'aux chevilles, tel qu'un employé Cook notre voisin, qu'à sa démarche solennelle on prendrait pour un

ministre des chemin de fer et qui n'a pour mission que de héler les voitures ; d'autres encore des culottes blanches ou de couleur, là-dessus un habit long jusqu'aux talons, en blanc, en brun, en rose etc. le tout couvert d'un autre habit long ou bien d'un paletot Européen. Il y a trois choses communes à tous les hommes dans cette partie de l'Asie, le fez, la ceinture, et la cigarette. Ce matin à Beyrouth devant ma fenêtre, il y avait un mendiant : il était estropié des deux jambes et rampait en s'appuyant sur un panier de provision. Il poussait des gémissements lamentables. Comme les enfants, à mesure qu'ils sondent la profondeur de leur infortune crient plus fort sans raison, ainsi notre mendiant crie à tue tête l'énormité de ses malheurs. Un ouvrier lui donne une galette. Il la baise, la lève au ciel, répétant cinq six fois cette gesticulation. Je compris qu'il criait *Allah taïb !* vantant la bonté de Dieu. Je crus qu'il allait immédiatement dévorer sa galette à belles dents. Mais non, il s'en servit comme d'ombrelle, pour écarter les rayons du soleil. Mais ceci est une espèce de digression, et ce que je voulais dire, c'est que cet homme aussi, par moments, fumait sa cigarette.

Nous voyageâmes avec un allemand qui savait non sans difficulté, s'exprimer en français et qui allait à Damas dans des vues commerciales. Il était de la Prusse Rhénane et tenait donc à converser un peu des choses du pays et des environs. Loin du pays on apprécie un brin de société. Nous arrivâmes sans encombre à Damas et nous nous installâmes à l'Hôtel Victoria. Nous voici dans la ville de

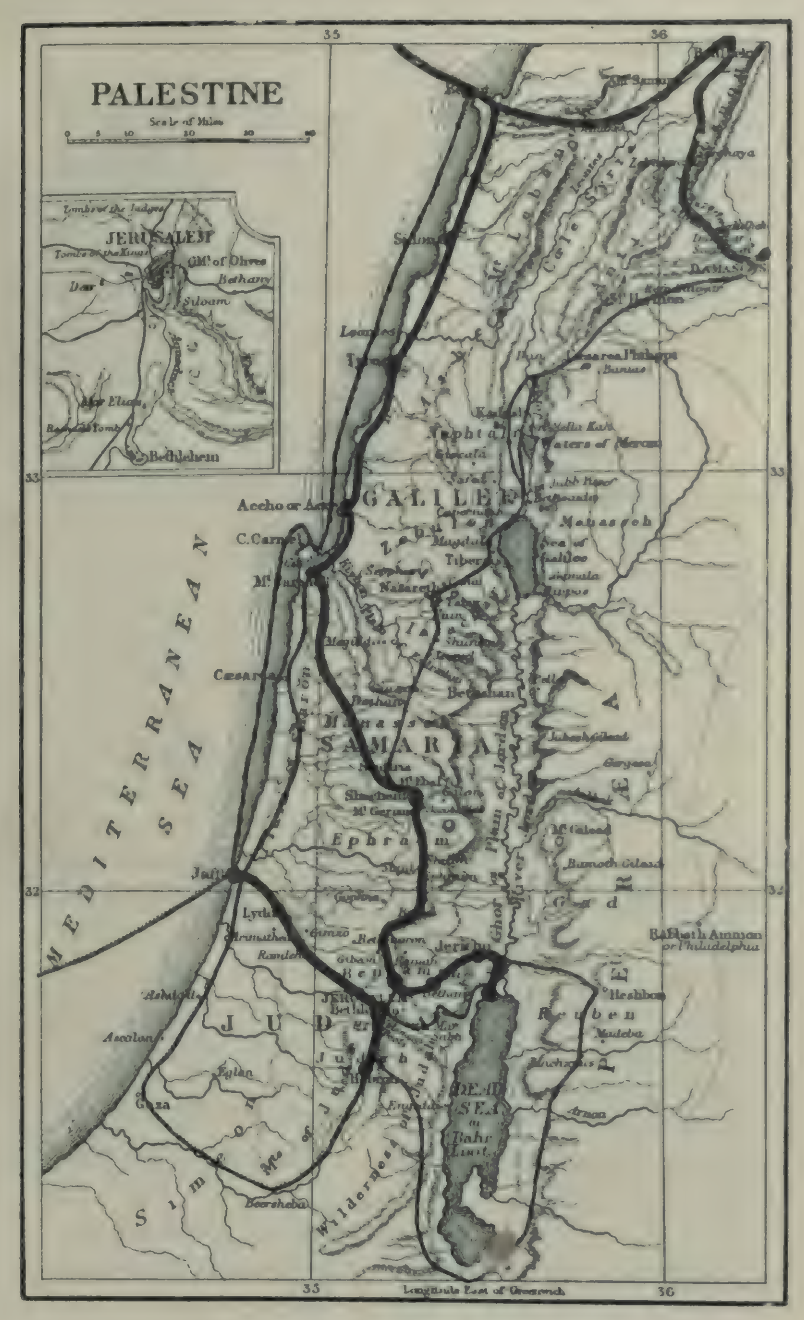
tous les fanatismes. Elle a trois quartiers: un quartier musulman, un quartier chrétien et un quartier Juif. On se rappelle les massacres commis par les musulmans sur les chrétiens en 1860. Des bruits de massacre circulaient en ville. Les chrétiens s'étaient réfugiés dans l'Eglise des Franciscains. Abd-el-Kader, relegué à Damas après sa défaite, par la France, alla prévenir les Franciscains, les Lazaristes, les Sœurs de St-Vincent de Paul, de ce qui se tramait et leur offrit sa protection. Les Lazaristes et les Sœurs acceptèrent et furent sauvés. Le gardien des Franciscains ne voulut point abandonner les pauvres chrétiens réfugiés chez lui. Les autres pères ne voulurent point abandonner leur supérieur. Un boucher Juif, par trahison, ouvrit une porte du couvent. Les musulmans fanatisés par les excitations du gouvernement lui-même se jetèrent dans l'église et firent un carnage affreux de tous ceux qui leur tombèrent sous la main. Un père fut tué au pied de l'autel. Un autre fut tué sous la porte de l'église, un frère fut tué dans la cour d'un coup de fusil. Une pierre commémorative rappelle huit noms : six pères et deux frères. Le supérieur de ses héros de la fidélité s'appelait Emmanuel Ruys, Espagnol. J'ai remarqué un nom, le père Polland. Etait-il Flamand, Hollandais ou Allemand ? En tout cas, saluons le martyr.

Dans la même église, il y a par derrière une autre pierre commémorative : « *Thomas da Sardeyna, assassinato dagli Ebrei el giorno 3 di Febraio dell' anno 1840.* » Ce Thomas de Sardeyna était un

capucin, de passage à Damas avec un serviteur. Il fut tué par les Juifs, dans un but rituel. Un autre meurtre rituel fut commis il y a une dizaine d'années sur un enfant, élève des Lazaristes. Ses restes ont été déposés dans la même tombe que Thomas de Sardeyna. On n'a ajouté aucune inscription, parce que la mère de la victime est encore en vie et ignore que son fils est enterré là. Ce méfait des Juifs n'est ignoré d'aucun chrétien ni d'aucun musulman, et a accumulé sur la tête de la tribu d'Israël, très nombreux à Damas, des rancunes violentes — on dit qu'un Juif ne sortirait pas de son quartier impunément le soir. La ville est sâle, abominablement sâle et non seulement les rues, mais aussi la population qui la remplit du matin au soir. Il faut dire cependant que nous eûmes de la pluie les trois jours que nous passâmes à Damas, et alors c'est un cloaque. Les rues non pavées ou sans aucun entretien sont des mares. Les gouttières sont inconnues. Il y a des gargouillettes qui déversent des torrents d'eau sur la voie publique. Gare à qui l'attrappe ! L'empire Ottoman ou l'empire de la loque ; mais Damas semble l'entrepôt de cet article pour tout l'empire. L'Escaut suffirait à peine pour nettoyer ces modernes écuries d'Augias. La situation des bazars, notamment des vieux bazars, est inénarrable ! J'ai demandé à un négociant Allemand, notre compagnon de route, qui devait fréquenter les bazars pour ses affaires, si la saleté régnait aussi dans les intérieurs. La réponse fut affirmative et le malheureux avait dû siroter 15 tasses de café en un jour et recevoir dans la soirée

un client, avec lequel il ne pouvait échanger une parole sans interprête et qui néanmoins lui est resté cinq longues heures.

Pour autant qu'il m'est possible d'en juger par la visite de quelques maisons et pour avoir jeté un regard indiscret dans beaucoup de portes ouvertes ou entrebaillées, notamment dans le quartier chrétien, les maisons, quelque délabrées qu'elles paraissent extérieurement, sont souvent tenues proprement, sont confortables et parfois luxueuses. Telle cette maison de Shamié, qui avec son divan séparant les salons de réception de Monsieur et de Madame, ses cours intérieures, avec fontaines et orangers, citronniers, lauriers roses et vignes grimpantes jusqu'au toit, a l'air d'un petit palais. L'Empereur d'Allemagne, lors de sa tournée en Orient, y a pris ses quartiers, paraît-il, mais des maisons bien moindres présentent cette bonne apparence intérieure. L'extérieur au contraire est sale, loqueteux, abominable ! affaire de mauvaise voirie, et évidemment de mauvaise administration ! Ici encore la nature est admirablement belle. Le chemin de fer entre en ville par la vallée de Barada. Sur une distance de plusieurs kilomètres, c'est une verdure continuelle. Le figuier et le murier ont dépouillé leur feuillage il est vrai, non sans des exceptions nombreuses ; mais l'arbre du pays, arbre en plein vent comme nos poiriers, l'abricotier en quantité innombrable, puis le noyer, puis le vigne, qui court d'un arbre à l'autre ; enfin les peupliers, érables, etc. sont en pleine vigueur. Vue de la hauteur d'El-Mezzé, d'où l'on jouit du



(La grosse ligne indique la route suivie)

En Orient 6

panorama sur toute la contrée, Damas, la saleté que nous avons foulée pendant trois jours, parait une ville féérique située dans un cercle de jardins verdoyants et qui, parait-il, au printemps n'est qu'une fleur d'un bout à l'autre, dont le rayon comporte un grand nombre de kilomètres. Rien d'étonnant que les poètes Arabes ne se lassent pas de chanter Damas comme l'Eden incomparable de 'Asie !

L'Etranger ne se lasse pas non plus de regretter le contraste entre la nature si admirable et la ville si affreusement maltraitée. On ne reste pas à Damas sans faire de nombreuses visites aux bazars, et d'où que l'on aille et d'où que l'on revienne, on aboutit aux bazars. Cela finit par devenir une obsession. C'est dans les bazars que se concentre toute la vie économique de Damas, c'est là que l'on vend et que l'on achète, de tout et à tout le monde. Le bazar est une rue ouverte, une galerie St-Hubert du trente-sixième dessous, non pavée bien entendu, où les artisans, les marchands, les détaillants, ont leur magasin ou leur échoppe, bondé de marchandises ou des produits de leur industrie (atelier tout à la fois et boutique) où le client vient acheter ou causer accroupi et fumant sa cigarette, où la cliente musulmane vient marchander longuement et essayer l'objet de ses préférences, soigneusement voilée et enveloppée, sur ses babouches sans talons ou ses petites échasses en temps de pluie.

Des marchands de comestibles étalent leurs grandes et rondes galettes, des verduriers leurs

légumes, des confiseurs leurs bonbons, des cochers passent en fouettant leurs chevaux. Baggarah ! Baggarah! au milieu de ce tohu-bohu inextricable : des marchands d'eau, de lait, de limonade, criant leur refrain et battant leurs petites écuelles l'une contre l'autre. Voici la caravane ! une série de six, sept, huit, dix chameaux chargés, promenant gravement leur cou recourbé, reniflant, quoi ? l'avenir ? en clapotant de leur lèvre supérieure, avec autant d'insouciance de leurs admirateurs que les Syriens ou Bédouins qui les promènent. Le Khan les attend : c'est là qu'on décharge leurs marchandises, dans ces entrepôts du bazar. Nous les suivons : aussitôt un cantinier nous offre le café et un verre d'eau contre un métallic. Ainsi le veut la coutume de l'hospitalité Orientale. La caravane vient de Homs ! D'autres caravanes arrivent d'ailleurs et le vacarme que produisent ces entrées, au milieu du brouhaha déjà inextricable, le vacarme, dis-je, est assourdissant ! Le premier jour de notre séjour à Damas était un vendredi, jour férié pour les musulmans. Beaucoup d'Arabes, Bédouins sédentaires ou nomades, étaient au bazar pour faire leurs emplettes. Au bazar des orfèvres, où nous n'avons vu de remarquable que les filigranes, beaucoup de femmes. Un bédouin avec sa bédouine était accroupi près d'un marchand d'argenteries. La bédouine tenait en main une épingle en argent : on voyait que la palabre avait déjà été longue. Les deux désiraient vivement cet objet de luxe. Le bédouin voulait sans doute que sa bédouine fut plus belle que celle de son voisin.

Nous n'avons pas attendu la fin du marchandage, qui ne s'est peut-être pas terminé ce jour. D'autres voyaient d'un œil d'envie des rondelles en argent, qui devaient orner le dos de leur turban : alors ils allaient être séduisants, enviables ! O nature humaine ! vous êtes la même partout !

Vers l'extrémité d'un des bazars on voit les restes d'un arc de triomphe, dont le temps n'a presque rien respecté.

A la sortie, nous avons obtenu sans difficulté, l'entrée de la grande mosquée, qu'on disait inaccessible aux chrétiens. Elle est oblongue, en forme de basilique, ce qu'elle fut autrefois. Au centre le tombeau de St Jean-Baptiste. Ainsi disent les Musulmans et ils couvrent la tombe de riches tapis, en signe de vénération. L'entrée est surveillée par un grand nègre très svelte, armé d'une canne. Une négresse, non moins grande, nous met les babouches. Les niches indiquant la direction de la Mecque, étaient richement et finement travaillées. Une d'elles était en réparation : c'était des chrétiens qui y travaillaient, parce que, nous fut-il dit, c'était un vendredi. Les Musulmans n'observent cependant pas le repos de ce jour ; nous avons vu travailler partout dans les bazars. A la porte, accroupi devant un écritoire, où il écrit sur de petites feuilles de papier des sentences (sans doute du Coran), ornées de dessins primitifs, se tient un arabe turbanné borgne. L'autre œil était sans doute retourné vers le passé, pour qu'ainsi il put embrasser tous les temps ; car notre drogman nous disait que cet homme prédisait l'avenir et était

fort consulté. Cela paraît original à l'étranger, mais faut-il aller à Damas pour rencontrer des personnes qui croient à ces superstitions ?

Nous visitons les tombeaux de Noureddin et de Saladin. Celui-ci est situé dans un petit bâtiment, visité par l'empereur d'Allemagne et où il a déposé une couronne. Je n'ai pu lire l'inscription qui commémore ce fait, car elle est en arabe. Mais dans la chapelle, il y a une inscription arabe disant (traduction du drogman) que celui qui visite ces lieux obtiendrait le rémission de ses péchés. Je regrette de n'avoir pu lire ni faire lire l'inscription de l'empereur d'Allemagne, ne fut-ce que pour savoir s'il n'a pas fait comme Bonaparte en Egypte. En tout cas les noms de Noureddin et de Saladin, sonnent comme un cliquetis d'armes, et éveillent le souvenir de ces mausolées où des croisés sont représentés non seulement portant la croix, mais une jambe croisée sur l'autre, pour signifier que non seulement ils ont pris la croix, mais que de fait, ils ont pris part à l'expédition, comme j'en ai vu au Temple à Londres. Les voilà ces paladins représentants de l'orient et de l'occident, de l'Islamisme et du Christianisme, les voilà, dis-je, couchés dans leurs tombes. Leurs luttes sont presqu'oubliées ; l'objet de leurs sanglantes revendications, c'était le tombeau du Christ. Il faut bien l'avouer finalement, c'est le musulman qui est resté maître de ce tombeau, d'où le Christ est ressuscité. C'est lui qui y monte la garde. Heureusement ! observe quelqu'un ; car les chrétiens, dont le premier devoir devrait être l'union, parce

qu'elle est la loi de l'amour que le Christ est venu leur prêcher, s'entretueraient encore un peu plus qu'ils ne le font aujourd'hui !

Damas est une des villes saintes de l'Islamisme. Jatine, la fille du prophète, ainsique deux de ses femmes, y reposent dans les vastes cimetières. Ici, comme dans les grandes villes musulmanes, il y a autour de la ville de vastes cimetières, l'Islamisme n'admet pas, paraît-il, qu'on reprenne un cimetière. On comprend dès lors quels immenses terrains doivent passer au service des morts: aussi les cimetières sont immenses et enserrent toute la ville, notamment à Constantinople et à Scutari, où les notables musulmans de Constantinople aiment à se faire enterrer, parce que l'Asie est la terre du prophète et, ainsi que l'instinct le leur fait deviner, leur pied-à-terre alors que le turc sera chassé de l'Europe. Au cimetière de Scutari, le tombeau le mieux soigné et le plus luxueux est celui du cheval du sultan Mahmoud. Les autres pierres tombales sont toutes pareilles, des lames étroites de pierre, ornées du nom, d'un turban et portant une inscription.

Damas est aussi le siège de grands souvenirs chrétiens : l'endroit où St Paul fut renversé de cheval et entendit la voix de Dieu : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? L'endroit, qu'on indique maintenant, est un tertre en tuf caillouteux creusé en pont par les éboulements et les eaux, et sous lequel les chrétiens de la ville passent, comme chez nous on fait le tour de certaines chapelles de pèlerinage. Il est situé à côté d'un petit cimetière chrétien, sans enclos, sans

insigne religieux, sans croix autre que celle qui est sculptée sur un petit nombre de tombes. Toutes les inscriptions sont en arabe.

On montre aussi à Damas, au dessus d'une ancienne porte encastrée dans le mur de la ville et qu'on appelle le mur de St Paul, l'endroit où se trouvait la fenêtre d'où St Paul fut descendu dans un panier. Dans le quartier chrétien, il y a la maison d'Ananie, transformée en petite chapelle et où les Franciscains célèbrent la messe tous les mercredis.

C'est de Damas que part tous les ans la grande caravane pour la Mecque. On se réunit à la mosquée de... hommes, femmes, chameaux, chevaux, mulets se mettent en route pour ce pèlerinage de 2500 kilomètres. D'après les instantanés qu'on a tiré, cet événement doit être d'une solennité peu commune !

J'étais curieux de savoir s'il n'existait aucun souvenir se rattachant à l'histoire de St Jean Damascène. A l'occasion d'une visite de courtoisie chez les Pères Jésuites, nous apprîmes que la maison qu'ils occupent est propablement la maison où est né et vécut St Jean de Damas. Elle porta toujours le nom de maison de Mansour (nom patronymique de Damascène, mais il convient d'observer que ce nom est commun à Damas ; il signifie Victor). Annuellement les Grecs y célébraient la messe. Il est à espérer que l'on réussira à établir cette identité avec plus de certitude. En tout cas il nous fut agréable de clôturer notre séjour à Damas par le souvenir de ce grand homme, qui non seulement mérite nos hommages par

la sainteté héroïque de sa vie, mais encore par l'éclat tout-à-fait exceptionnel qu'il a jeté sur la théologie catholique. Nous fûmes heureux de quitter Damas. Les souvenirs chrétiens sont ce qui m'a le plus attaché. Un belge attaché à la construction du chemin de fer de l'Hauran, auquel notre présence à Damas avait été annoncée par un collègue, et qui est venu dîner à l'Hôtel Victoria pour nous rencontrer, nous dit qu'à Damas il n'y a rien pour ceux qui ont des goûts mondains : pas de musique, pas de théâtre ! Le soir en passant, place du Séraï, la grand'place non pavée, où se trouvaient encore les installations et une masse de verres d'une illumination, qui avait eu lieu au mois d'Août, nous vîmes une maison ornée de lampions ! Dans une pièce il y avait une boutique de coiffeur (le nombre de coiffeurs en Orient est en raison inverse de la propreté), dans l'autre pièce, nous dit-on, on allait admirer les danses d'une almée.

Tous les jours j'ai pu dire la messe à l'église des RR. PP. Lazaristes, qui se sont montrés très accueillants. L'Eglise était située à une demi lieue, de notre hôtel, au fond du quartier chrétien, Juda-pacha. Le dimanche 18 novembre nous partîmes pour Baalbek à 9 h. 30 du matin. Sur la ligne de Beyrouth à Damas, il y a un embranchement. Rayak-Baalbek, qui n'est en exploitation que depuis un mois. Les voitures sont très confortables ; les naturels du pays ont déjà trouvé moyen d'arracher les appuis pour les bras. Arrivés à 2 h. 25, nous faisons sensation à notre arrivée, car la saison amène peu de voyageurs, surtout à cause des



Damas.

Prison de St Paul.

Notre Campement.

Notre voiture, route de Tyr, nos mulets.



Tyr.



St Jean d'Acre.

Caïffa.

Couvent du Mont Carmel.

quarantaines de Palestine. Les courriers de l'hôtel Victoria, de l'hôtel Palmyre et du Grand New Hôtel se livrèrent à une lutte homérique en attendant notre choix. Celui-ci tomba sur l'hôtel de Palmyre, le premier incontestablement avant le concurrent, le New Grand Hôtel. Une demi heure après, nous étions installés à l'hôtel Palmyre, chez Monsieur Périclès. Ce nom, très beau pour un hôte de village, était porté par un homme à ressources. Dès notre arrivée nous apprimes tout ce que la jalousie du métier peut dicter contre un concurrent et contre son entreprise. Lorsque le Grand New Hôtel fut installé, il eut la hardiesse de lancer un prospectus où il disait que le nouvel hôtel était le seul hôtel de Baalbek ayant des cheminées. C'était vrai. Mais Périclès ne se laissa pas démonter par cette infamie. Il fit aussitôt construire une cheminée et plaça dans la salle à manger un poêle, qui nous vint du reste à propos, car le vent était froid sur ces hauts plateaux. Le soir de notre arrivée, nous fîmes une visite de courtoisie aux religieux Maronites, qui desservent l'Eglise Maronite, et aux Sœurs (quatre Sœurs Arabes) qui tiennent l'Ecole Catholique. Elles sont rattachées à une Communauté Française, les Sœurs du Sacré-Cœur de Grenoble. Le lendemain, je suis allé célébrer la mese chez les Sœurs ; quelques enfants chantèrent un cantique en langue française, ce qui m'a beaucoup distrait: nous devons cependant des hommages à ces Sœurs, puisqu'elles organisèrent cette petite démonstration en notre honneur.

Un religieux voulut bien nous servir de guide à travers les ruines de Baalbek, temple de Jupiter, temple du Soleil, temple de Vénus. Ces ruines sont gigantesques; les trois monolithes, les plus grandes pierres de constructions que l'on connaisse, ont de tout temps excité l'étonnement des visiteurs. Ce sont les Romains qui ont élevé ici ces constructions de style grec. Quel grand peuple a dû être ce peuple Romain, pour semer ainsi ces immenses monuments, ces énormes entreprises sur la lisière du désert ? Arcs de triomphe, temples, aqueducs, voies romaines, partout où ce peuple a passé, il a laissé de nobles traces de son passage! Les ruines de Baalbek sont imposantes. Les colonnes du temple de Jupiter, six en ligne, qui sont encore debout, mais très menacées, sont de très grande hauteur et d'un beau style corinthien. Il y a nombre de substructions qui ont été déblayées en partie ; car tout le monument avait été rempli de terre, en partie par le temps, en partie par les Turcs, qui ont transformé ces ruines en forteresse. Les Autrichiens exécutent des fouilles et s'efforçent de projeter la lumière dans ce chaos ! Chaos cependant grandiose ? La vue en est impressionnante ; surtout quand il est donné de la voir telle que nous la voyions. LeLiban s'était couvert de neige pendant la nuit ; les premières hauteurs semblaient ornées de collerettes blanches à longues dentelures, comme des dames en toilette ; puis les sommets les plus élevés étaient enveloppés de neige brillant au soleil : car le soleil s'était levé et peignait en rose le pied de la montagne. C'est sur ce paysage

que se détâchait les ruines de Baalbek, les colonnades du temple de Jupiter, les propylées du temple du soleil, et devant se balançaient des peupliers dont le bruissement semblait une berceuse, qui rappelait devant ces décombres leur propre et antique légende. N'est-il pas étonnant que le voyageur soit amené de force à concentrer son attention surtout sur des tombeaux et des ruines ?

Le Mardi 18, nous rentrâmes à Beyrouth. C'est à partir de ce moment que notre voyage prit une toute autre tournure. Autant il avait été prospère et exempt de vraies difficultés, autant il devint accidenté, difficile, pénible. Et cependant le vrai but du voyage c'était la Terre Sainte. Ce n'était pas un voyage de touriste que nous avions entrepris, c'était un pèlerinage, un pèlerinage à tous les lieux Saints, mais surtout, croisés de la prière, nous désirions nous agenouiller sur le tombeau du Sauveur. Et ce pèlerinage se trouvait menacé ! Nous savions que les quarantaines existaient autour de Jérusalem et nous étions décidés à subir la quarantaine pour ne pas manquer le but Mais les Messageries Maritimes refusaient à Beyrouth les passagers pour Jaffa. Un Lloyd Autrichien allait faire l'escale, disait-on, le Vendredi suivant ; ensuite, on n'en était pas certain, car tous les tarifs et tous les horaires étaient bouleversés par les mesures prises contre le choléra ; on était bien moins certain encore que ce bateau accepterait des passagers pour Jaffa. D'autre part on soutenait que Jérusalem était fermée aussi par terre. Que faire ? Allions-nous échouer au port ? Des brigades en-

tières de touristes prirent le chemin pour Egypte. Mr Gibson avec sa fille avait entrepris le voyage dans le but d'arriver à Jérusalem « *What a disappointement !* » s'écria-t-il, mais prit prudemment le chemin de Port-Saïd, et il avait mille fois raison, à l'âge où il était. Nous résolûmes de lancer une dépêche au docteur Mauchamp, de l'hôpital St-Louis à Jérusalem, pour obtenir des informations sûres au sujet du cordon saniture, qui enserrait cette ville. La réponse fut que la quarantaine à faire à Bittir, pour ceux qui arrivaient de Jaffa était très pénible et que la ville était ouverte du côté de l'Est. Aussitôt nous prîmes la résolution de partir par l'intérieur. Nous avions la certitude d'arriver à Jérusalem; nous avions de plus la chance d'entrer sans quarantaine ; enfin, en traversant le pays du Nord au Sud, nous faisions la moitié du pèlerinage projeté. J'expose ces mobiles de notre conduite pour qu'elle soit compréhensible ; car nous nous le sommes dit plus d'une fois en route, la seule raison qui pouvait nous excuser à nos propres yeux d'avoir entrepris ce voyage et le régime de vie qu'il entraînait,c'était la nécessité de ce moyen pour exécuter notre absolue volonté d'aboutir à la cité Sainte. Nous allâmes dans la matinée du 20 Novembre, rendre visite au R. P. Dominique, Anversois, qui dirige la procure des RR. PP. Franciscains pour les missions de Syrie, ainsi qu'à une Sœur de St-Vincent de Paul, française, que nous avions rencontrée au bateau et qui était attachée à un orphelinat de Beyrouth, très bien tenu et très intéressant à visiter. L'après-midi j'allai faire une

seconde et dernière visite au révérend P.P.Celui-ci me montra les installations de l'école de médecine. Les collections et musées ne sont certes pas aussi complets qu'en Europe. Ensuite les traditions religieuses des pays musulmans, qui se refusent à livrer les cadavres à l'amphithéâtre, comme du reste dans nos pays autrefois, sont un obstacle à l'étude complète du corps humain. Dans la salle de dissection, on conservait un cadavre sur lequel on travaillait depuis un mois. J'ai été dans le local : aucune odeur ! On avait injecté le corps de ce qu'on appelait un « liquide nouveau ». Ce liquide est-il connu partout ?

J'appris là également que le R. P. L., notre compatriote, avait donné le Mercredi 19, devant un auditoire « select » de 300 personnes, une conférence sur la géographie de la Syrie. Cette conférence, donnée en Français, avait eu beaucoup de succès. Nous avons regretté de n'avoir pas été prévenus de cette solennité : il nous eut été agréable d'y assister. Le reste de la journée fut passée à discuter avec l'agence Cook les clauses d'un contract, en vertu duquel, Cook se chargerait de nous fournir tout ce que demande une vie de plusieurs jours sous sa tente, et de nous mener jusqu'à Jérusalem avec au sans quarantaine.



Au Mont Carmel

Le lendemain, 21 Novembre, nous nous mîmes en route à 9 h. 30 sous les auspices de la Ste Vierge, dont nous célébrions la présentation au Temple. J'avais dit la messe le matin, pour le succès du voyage. Nous partîmes avec 5 chevaux, douze mulets, pour porter les tentes, ustensiles, batteries de cuisine, provisions et bagages ; un cuisinier, un garçon de table, le reste des moucres ou muletiers, et quelque considérable que fut cette suite, nous ne tardâmes pas à nous appercevoir qu'elle était insuffisante : et elle dut en effet être complétée dans la suite. J'oublie de dire que nous avions de plus un palanquin, pour ceux d'entre nous qui ne supporteraient pas le cheval. Ce palanquin, porté par deux mulets, a joué dans le voyage un rôle utile toujours, comique parfois et ce rôle faillit dans une circonstance spéciale, au passage du Cap Blanc, tourner au tragique.

Avec ce train un peu encombrant, il faut l'avouer, nous descendîmes les rues de Beyrouth et suivîmes la route à travers le bois de pins, des vignes, des vergers d'orangers. Nous ne tardâmes pas à constater qu'il ne faudrait pas même vingt-cinq ans, comme nous l'avions cru, pour que l'industrie entre triomphalement au Liban : entre Beyrouth et Dammour nous rencontrâmes plusieurs filatures de soie, entourées de véritables forêts de muriers. Mes compagnons de voyage, qui avaient parcouru ce pays, il y a tantôt vingt-cinq ans, n'avaient rien vu de semblable en ce temps là. L'envahissement industriel est donc rapide. Puisse-t-il ne pas entraîner ici, comme en Europe, les abus d'un capitalisme sans conscience et sans vergogne ! Puisse-t-il comprendre qu'autant il faut applaudir aux conquêtes de l'homme sur la nature matérielle, autant il faut repousser les conquêtes de l'homme sur l'homme ! Nous avons rencontré plusieurs villages d'où l'aisance ne semblait pas bannie. Nous déjeûnâmes dans un khan, très champêtre, et puis après une nouvelle chevauchée à travers des chemins sablonneux, maintenant détrempés par la pluie, ou des dos de montagne rocailleuse, ou des ravins, transformés maintenant en rivières, que nos chevaux traversaient en y plongeant jusqu'au genou, nous aperçûmes nos tentes, sur le bord de la mer à Dammour. Nous avions essuyé, il est vrai, durant plusieurs heures des pluies plus incommodes que graves ; mais enfin cela nous parut supportable et je l'avoue même un peu poëtique.

Nous avions quatre tentes pour nous trois, deux tentes à coucher, une tente salle à manger, une tente cuisine et enfin une petite tente pour usage que chacun devine. Nous étions gais et dispos, car nous étions arrivés à Dammour par un dernier rayon de soleil. Notre dîner nous fut servi très correctement; nous nous souhaitâmes bonne nuit, excellent repos et heureuse journée pour le lendemain, puis chacun se retira sous sa tente. Nos hommes et nos chevaux avaient trouvé un abri dans le khan voisin et nous, nous pouvions nous livrer au repos sous la protection d'un gendarme. Nous pouvions être tranquilles, car on sait qu'un gendarme ne dort que d'un œil,... et tout cela au bord de l'onde amère! Cela devait être poëtique! La nuit ne fut rien moins qu'agréable. Il plût à verse. Le tonnerre gronda, et avec le tonnerre, notre voisine la mer. Des éclairs sillonnaient la nue. Nous fûmes heureux d'avoir regagné le matin. De bonne heure le camp fut levé et en route pour Sidon. On nous avait annoncé une route carrossable. Ce terme nous a souvent amusé depuis. Carrossable ici signifie une voie où une voiture peut passer en été! En hiver — et nous sommes ici en hiver, — ces voies sont totalement impraticables: les chevaux ont de la peine à y passer. Je ne sais comment donner une idée de ce qu'on ose appeler ici une voie carrossable; je ne trouve pas de point de comparaison en Belgique. Appelons cela tout simplement casse-cou pour hommes et pour chevaux, du moins en hiver. Le matin la chevauchée fut tolérable, mais

lorsqu'après le repos du déjeûner, nous nous remîmes en route, à 12 h., les nuages devinrent très menaçants et crevèrent à 12 h. 1 2 en pluie battante, qui ne cessa jusqu'à Sidon. Les nuages étaient poussés sur nous de la mer par un vent du sud-ouest et semblaient échelonnés pour nous recevoir. L'une ondée succédait à l'autre, tandis que nos chevaux, pataugeant dans toutes les boues ou se heurtant à des processions de pierres, n'avançaient qu'avec peine. Le plaisir pour les cavaliers et, je pense, aussi pour les bêtes, ne dépassait pas la résignation, et je vous l'assure, une résignation étudiée. Thiel l'Espiègle, notre héros national, engage le voyageur à monter de grand cœur la montagne, parce qu'après la montée il y a la descente. Ce fut une raison semblable qui nous consola. Nous espérions qu'après la pluie nous aurions le beau temps, nous verrons que cet espoir fut vain !

Vers cinq heures de l'après-midi nous arrivâmes à Sidon, aujourd'hui Saïda. Il y a une quinzaine de mille âmes. La ville, autrefois considérable, était avec Tyr la ville la plus importante de la Phénicie. Elle a un mauvais port : la mer très démontée, battait furieusement le quai et une vieille forteresse, qui porte le nom de St Louis, parce que le saint roi y fit faire des réparations. Cela n'empêchait pas les débardeurs de décharger un bateau en plongeant dans l'eau jusqu'aux épaules. L'histoire de Sidon ne fut jamais belle. On sait les anathêmes que lui lancent les Prophêtes. Au moyen-âge elle trahit les croisés.

Aujourd'hui elle est encore connue pour son fanatisme. Nous fîmes visite, à travers les rues infectes, aux R. R. P. P. Fransciscains et aux R. R. P. P. Jésuites, qui y ont une station. La résidence des P. Fransciscains est adhérente au consulat de France, propriété entourée de murs crénelés et qui servit à différentes reprises de refuge aux chrétiens, pour échapper aux massacres, qui semblent encore périodiques en Orient. Sidon, ville très antique est aussi le théâtre de fouilles importantes. Nous vîmes à Constantinople une série de tombes que Hambdi-Bey a trouvées au sud-est de Sidon, notamment le sarcophage qu'on dit être celui d'Alexandre-le-Grand. Ces sarcophages sont très remarquables. Le motif des décorations est toujours le combat ou la chasse : on dirait que la gloire de l'homme c'est la violence ! Les R. R. P. P. Dominicains de Jérusalem ont obtenu aussi une concession à Sidon, à l'effet d'y faire des fouilles. La population est très bigarrée. Il y a des Musulmans, c'est même la grande majorité, et parmi eux des hérétiques mahométans, les Moudoualistes, dont l'hérésie, m'a-t-on dit, consiste surtout à refuser de reconnaître le Sultan comme calife général de l'Islamisme, ils voudraient, paraît il, la séparation du spirituel et du temporel. Il y a des Juifs, des Chrétiens, Catholiques, Levantins ou Maronites, des Grecs non-unis et même quelques Protestants. Le Protestantisme Américain vise spécialement la Syrie et la côte Phénicienne. J'ai déjà dit que les Américains ont fondé un collège-université à Bas-Beyrouth. A

Sidon ils ont fondé une école professionnelle pour garçons.

Notre drogman, Gabriel Sarkis, peut-être dans notre intérêt, mais certainement aussi pour éviter le rude labeur du campement à ses hommes trop peu nombreux, nous procura un gite dans une locanda, dont la principale attraction était l'enseigne, portant en Arabe et en Français : Grand Hôtel des fleurs ! La locanda située devant un khan où logeaient nos hommes et nos chevaux, donnait du logement, mais pas la table. Ma chambre à loger contenait quatre lits, ce qui me faisait croire que nous nous trouvions dans une hôtellerie Arabe où, comme en Grèce, plusieurs voyageurs ne voient pas d'inconvénient à occuper une même chambre et même à venir trouver leur lit à des heures différentes de la nuit. J'examinai d'abord le lit et le trouvai bon. Je demandai cependant que je fusse le seul occupant de ce «drooge-logist» de première classe. On me répondit qu'on n'avait pas même songé à faire autrement. Notre cuisinier nous prépara notre dîner, comme si nous avions été sous la tente. Nous ne fûmes pas fâchés de coucher dans une maison, car toute la nuit la pluie, mais une pluie torrentielle, fouetta les carreaux et fit branler les fenêtres. Quel eut été notre sort si nous avions été campés au lieu du campement situé à l'est de la ville ? Toujours est-il que le sommeil fut réparateur et que nous nous levâmes tout frais et dispos, sans avarie de la chevauchée.

Dès le lever, nous eûmes des inquiétudes. Le ciel était chargé de menaces et le voyage de la

veille nous avait appris ce que signifiaient ces menaces. J'allai célébrer la messe à l'église des Fransciscains. Au retour nous hésitâmes sur le parti à prendre. Notre personnel lui même se montrait rétif. Etait-ce bien un temps à se mettre en route ? Singulière coïncidence : la veille, grand événement ! Une voiture était arrivée à Sidon, venant de St Jean d'Acre. Elle devait donc passer par Tyr ou Sur, comme la ville s'appelle maintenant ; et continuant notre raisonnement nous en concluions qu'il devait y avoir une route plus ou moins carrossable jusqu'à Tyr. Notre conclusion était très risquée, car nous sûmes le lendemain que la voiture n'avait pas passée par Tyr, mais avait fait un grand détour par les montagnes. — Oui, oui il était possible d'arriver à Tyr en voiture ! Ce fut une tentation pour nous, et malgré les frais supplémentaires de 60 fr. pour un jour, à nos dix-sept bêtes de somme et au palanquin, nous ajoutâmes une voiture attelée de quatre chevaux. La voiture était de construction particulière, propre aux colons Allemands de Haïfa, très haute sur des roues incroyablement flexibles.

Tout notre cortège se mit en marche à 8 h. du matin : la voiture avait naturellement les devants. De Sidon vers le sud, il y a sur le parcours d'un ou deux kilomètres une route où une voiture peut tenir. Nous dûmes cependant descendre pour passer un pont dont la moitié s'était effrondrée et ne laissait pas un passage suffisant pour passer sans danger. Puis brusquement la voiture quitte la route pour gagner la grève. On

avait compté sans le terrain marécageux qu'il fallait traverser. En un tour de roue, la boue soulevée obstruait l'essieu, la boîte de la roue ; impossible de continuer. Il fallut descendre et tandis que nous sautions d'une bruyère sur une autre, les cochers grataient la boue et d'un vigoureux coup de fouet enlevèrent chevaux et voiture hors de ce mauvais pas. De la grève nous montâmes sur des croupes de montagnes pierreuses, semées non de cailloux, mais de grosses pierres et de quartiers de roc, à travers lesquels notre voiture se frayait une route, menaçant vingt fois de verser ou de se rompre ; c'étaient des craquements sinistres ! Puis encore des marais, des torrents ayant un demi mètre d'eau, des pentes vertigineuses à descendre. Voilà la voiture qui accroche une grosse pierre d'un bornage et ne pouvait plus avancer ni reculer ! Après tous les essais que peut inspirer la témérité, on n'eut rien de mieux à faire qu'à enlever à force de bras la lourde pierre pour livrer passage à la voiture. Puis viennent les bruyères à perte de vue. Je ne puis oublier que là nous rencontrâmes deux piétons, que nous avions déjà vus à Beyrouth, c'étaient des Européens. Nous nous sommes salués ; nous n'avons plus eu l'occasion d'entrer en colloque avec eux, mais une marche comme celle-là devait les rendre illustres, si la renommée rendait justice au mérite ! Impossible de traverser ces bruyères sans qu'un homme coure devant la voiture pour constater l'état des torrents, des ravins, des gués ; car la pluie de la veille pouvait

avoir transformé la physionomie du terrain. Quand cet homme aux poumons infatiguables avait trouvé un passage, il faisait signe, et la voiture de prendre cette direction, se heurtant à la pierre, s'enfonçant dans le ravin, descendant à fond de train la hauteur, traversant le torrent, sautant des bords pierreux d'un mètre, enlevant l'autre bord au galop des chevaux et ce jeu se continue sur des kilomètres et encore des kilomètres. Puis recommencent les montagnes, les champs de pierres et encore de pierres. Non loin de Tyr il faut traverser sur deux ponts le Narh-el-Kasimiych, fleuve relativement peu large, qui a sa source dans le plâteau de Baalbek. Le petit pont, le premier, s'était écroulé sous l'effort des pluies de la veille. La voiture chercha et trouva un gué plus loin. L'autre pont, d'une seule arche, s'élève par des marches très-larges comme un escalier au dessus du fleuve. On trouva bon de faire descendre tout le monde. En effet il aurait fallu un des triplex circà pectus, mieux que cela, pour rester assis dans cette voiture qu'on voyait, avec des cahotements gigantesques, escalader les marches cyclopéennes de ce pont sans parapet et descendre de même. Le passage de tout notre train fut comme le passage d'une armée ! Enfin après quelques nouvelles montées et descentes, également mouvementées, nous atteignîmes de nouveau la grève et vîmes de loin la ville de Tyr. Dans cette course folle, vingt fois nous descendions de voiture, la plupart du temps au milieu de la pluie. Il paraît que nous devons à d'autres

encore qu'à nos anges gardiens de n'avoir cassé ni bras, ni jambes dans cette mémorable équipée.

Vers midi nous avions déjeûné dans un khan en vue de Sarepta. Le premier souvenir du prophète Elie dans ces parages ! Le prophète y avait multiplié les provisions d'huile de la pauvre veuve. Sarepta est un pauvre village suspendu très-haut sur la montagne. Toute la Phénicie et la Galilée sont encore pleines des souvenirs du père des prophètes et lui vouent une grande dévotion.

Voici donc Tyr la superbe ! Tyr connue autrefois pour le luxe de ses teintureries ; Tyr, qui fournissait avec les cèdres du Liban des ouvriers pour travailler au temple de Salomon ; Tyr, opulente ville Phénicienne, contre laquelle les prophètes, Joël notamment, lancent des anathèmes ! Tyr est aujourd'hui une petite ville d'une dizaine de mille âmes. Nous arrivons donc en voiture à Tyr. Remarquez bien cet accouplement de mots : en voiture à Tyr ! Tyr n'avait jamais vu de voiture. De mémoire d'homme, jamais une voiture n'était entrée à Tyr. Toute la population fut sur pied. Comme de juste, ce fut la population infantile, qui vint à notre rencontre. Puis toute la population mâle : personne n'y manquait ! Quelques femmes aussi ne résistèrent pas à la tentation de curiosité, (on sait que les femmes ne comptent guère en Orient). La police dut tenir à distance les curieux. La foule nous accompagna jusqu'à la maison des Fransciscains. Qui étions-nous ? D'où venions-nous ? Où allions-nous ? Ce furent les questions qui nous furent posées et qui

défrayèrent les conversations de Tyr ce soir là ; les révérends Pères Franciscains nous offrirent très généreusement l'hospitalité. Nous ne pouvions accepter, parce que nos tentes étaient dressées à quelques pas du couvent sur la grève. Nous acceptâmes cependant de deviser pendant une demie heure avec le R. P. Gardien, Epiphane de Chypre et le révérend Père Paul de St Aignan, un Français très vif, qui s'occupe tout spécialement de la numismatique de Tyr. Il dit avoir réuni déjà quelque chose comme 500 spécimens et je regrette de n'avoir pas demandé à jeter un coup d'œil sur sa collection. Le lendemain j'ai pu dire la messe à l'église des Pères Fransciscains, et Père Paul a bien voulu me montrer les restes peu importants, quelques pans de mur et deux colonnes, d'une église qui avait servi autrefois de cathédrale à l'évêque de Tyr. Tyr, aujourd'hui, est un siège titulaire dans l'église latine. Il est attribué, si je ne me trompe, à Monseigneur Van den Branden de Reeth. Mais il y a actuellement un évêque résident Grec-Catholique. La nuit fut peu réconfortante. Il y eut encore de la pluie, du tonnerre et des éclairs.

Le lendemain 24, nous partîmes d'assez bonne heure pour Zib, sans voiture cette fois ; car une voiture ne pourrait passer le Cap Blanc. Le Cap Blanc est l'extrémité de l'Antiliban du côté de la Mer Phénicienne. Il est ainsi appelé parce que sa blancheur s'aperçoit à de grandes distances. La roche est de marne blanc durci et éclatant comme du marbre. Un sentier taillé dans le roc s'élève

lentement d'abord, puis d'une saillie abrupte à une hauteur d'une centaine de mètres, surplombant la mer à pic. C'est une route de piétons sans parapets et donnant le vertige. Par endroits c'est par larges enjambées, comme sur un escalier cyclopéen qu'il faut gravir la montée raide et ce n'était pas à pied qu'il fallait grimper cet affreux casse-cou, mais à cheval et avec tout un train de campement, des mulets chargés de coffres ou attelés dans les brancards d'un palanquin. Nous atteignîmes le Cap Blanc vers midi ; les nuages, venant du sud-ouest s'étaient amoncelés : la pluie tomba plus drue,et bientôt l'ondée fut telle que les nuages et la mer, tout se confondait : sans doute Moïse se représentait ainsi l'univers avant que Dieu eut séparé les eaux supérieures des eaux inférieures. C'était un déluge ; et nous montions toujours. Le sentier était transformé en torrent ; le pied des chevaux glissait sur le marbre noyé dans des flots d'eau. Ici il faut laisser à chacun des voyageurs, le soin de décrire sa situation,car ce fut une débandade. Je laissais mon cheval suivre son instinct. Je ne le guidais plus, il me guidait, cherchant où placer le pied, sautant les descentes abruptes ou glissant sur le dos du rocher, à la grâce de Dieu ! Mon compagnon de voyage raconta qu'au haut du cap, un des mulets qui portaient son palanquin tomba. Ses muletiers se prirent aux cheveux exaspérés par leur détresse et l'inextricable embarras de leur situation et tout cela à cent mètres au-dessus de la mer, à un pouce de l'abîme et sous une pluie diluvienne.

Lorsque je fus arrivé en bas de ce terrible passage, en remontant du reste une autre rampe, mais moins escarpée, je regardai épouvanté du côté de mes compagnons et je vis avec bonheur notre intrépide compagne de voyage à cheval et se protégeant comme elle pouvait de son ombrelle, et plus loin dans la descente les balancements du palanquin.

Nous étions donc saufs tous les trois, grâce à Dieu ! Comment tout notre train a-t-il réussi à passer ce terrible cap, je puis à peine le comprendre et rien que le souvenir de cet inoubliable passage, me donne la chair de poule. Et après cela, pas encore d'arrêt ! Il y avait là une tour de garde, reste d'un ancien château et datant du temps des Croisés. Etait-ce là le khan si impatiemment attendu ? Ce n'était pas encore cela. Il fallut trimbaler encore pendant une demi-heure à travers les pierres, par un chemin qui n'en était pas un, avant d'arriver au refuge où nous pouvions déjeûner. Nous sautâmes de cheval et heureusement on eut l'excellente idée de nous préparer un brasero où nous pouvions nous sécher un peu. Ce fut, je l'assure, une traversée émotionnante, et je doute que nous en perdions le souvenir. Nous avons rarement goûté mieux les délices d'un repos impatiemment attendu et largement mérité !

Nous nous arrêtâmes durant environ deux heures, deux heures d'éclaircie. Puis encore une fois nous enfourchâmes nos bêtes et en route pour Zib! La pluie reprit et dura tout le reste de la journée. Nous chevauchions par monts et par vaux, trou-

vant peut-être l'épreuve un peu dure, silencieux; car la pluie calme les plus grands enthousiasmes. Dans l'histoire pittoresque du droit il y a trois causes de résiliation, *fumus*, une cheminée enfumée, *stillicidium*, des gouttes d'eau tombant constamment sur le nez et *mala uxor*, une femme acariâtre. Nous n'eûmes plus seulement le *stillicidium*, nous eûmes un bain froid de deux heures et demie ; cela dura jusqu'à cinq heures du soir ; nous avons été à cheval durant plus de sept heures. Et encore nos épreuves n'étaient elles pas au bout. Notre drogman, pour éviter le campement, avait envoyé en avant nos hommes et nos bêtes à un khan de Zib, sans nous consulter, bien entendu! A notre arrivée nous vîmes qu'on voulait nous loger dans une infime auberge de village. L'une moitié de la maison était la cuisine, demeure d'une famille arabe ; l'autre moitié, sans séparation autre qu'un battis, était une étable où il y avait des bêtes à corne et au-dessus de celle-ci une plate-forme à laquelle donnait accès un escalier, partant de la cuisine et sur laquelle on comptait nous construire des lits pour y passer la nuit. Nous refusions et reclamions nos tentes. Il fallut donc chercher un campement et attendre l'érection des tentes, puis laisser au cuisinier le temps de préparer notre dîner. Tout cela nous mena jusqu'à huit heures ; puis nous allâmes nous coucher dans nos tentes humides et hâtivement arrangées. Cette nuit nous essuyâmes encore un orage. Pour la première fois nous fûmes régalés d'un concert de chacals. Rien de plus sinistre durant la nuit, on dirait une foule

en délire, hurlant avec une prédominance de voix de femmes et d'enfants; heureusement l'animal est plus bruyant que dangereux. Le lendemain matin nous n'eûmes pas besoin de réveil-matin : nous fûmes heureux de quitter notre couchette. Nous trouvions que la Mer Phénicienne était positivement inclémente à notre égard. Nous ne soupçonnions pas ce qu'elle nous réservait pour ce jour-là!

Le 25 novembre, jour inoubliable, nous partons de Zib, pour St Jean d'Acre et le Carmel. Nous nous mettons en route à 8 h. du matin, un peu tard à cause de l'insuffisance du personnel et même des bêtes de somme, car les tentes étant trempées, le poids s'augmentait de la lourdeur de l'eau qu'elles contenaient en abondance. Il y eut encore une longue palabre avec un arabe qui avait deux chameaux et qui refusa de les donner au triple du tarif ordinaire. Nous partimes donc par la pluie à la garde de Dieu ! Comme les jours précédents, ce fut une chevauchée difficile et pénible. A peine hors de Zib nous eûmes à passer à gué un véritable étang ; puis c'était des terrains détrempés ou rocailleux à l'excès. A une heure de marche de Zib, de magnifiques vergers d'orangers: dans la route sur toute l'étendue d'une exploitation bien conduite, coupée de cours d'eau, un chemin bien maçonné en ponts et dallé. C'était le propriétaire qui s'était payé le luxe de ce bout de très belle route. Le drogman, profitant de ces courts instants de confort, sans doute pour nous remonter, raconta qu'il avait escorté les fils du prince de Galles et qu'ils avaient eu un temps

presque aussi mauvais, de Jaffa à Beyrouth. Le malheur d'autrui allège-t-il le nôtre ? Je dois dire cependant que notre courage ne faiblit pas un instant. Ce qui nous soutenait, c'était le désir ardent et d'autre part l'approche du but : au Carmel nous serions à mi-chemin !

Près de St Jean d'Acre il y un bel aqueduc qu'on dirait un ouvrage romain, mais qui est dû à un pacha. Il y a aussi des pachas éclairés. On y montre encore des ouvrages d'art militaire construits par Bonaparte, lorsqu'il tenta d'atteindre l'Inde par voie de terre.

Nous fûmes heureux d'arriver à St Jean d'Acre à midi. Nous n'avions cessé de patauger dans la boue et la pluie depuis quatre longues heures. Mais enfin, nous étions si près du Carmel. Nous déjeûnâmes autour d'un brasero, dans un abri attenant au bureau de l'octroi municipal.

St Jean d'Acre, dont l'histoire est importante au temps des croisades, est maintenant une petite ville, qui n'a d'agréable que sa magnifique situation au bord de la mer, vis-à-vis de Haïfa, située de l'autre côté d'un golf splendide. L'intérieur de St Jean est infect comme celui de toutes les villes turques.

Il nous tardait de reprendre la route du Carmel, que nous avions là devant nous, au bout d'une courbe qui semblait ne devoir être qu'une promenade de trois heures : promenade .. un peu alourdie par la pluie, qui ne cessait de tomber et par d'épais nuages, qui s'amoncelaient autour de la montagne. Phénomène curieux,

les nuages étaient comme un rideau, qui tantôt couvrait tout et tantôt s'écartait comme s'ils avaient été suspendus à des tringles laissant voir le Carmel illuminé d'un rayon de soleil ! Tous les trois, nous étions pressés de partir. Notre personnel trempé jusqu'aux os éprouvait au contraire une invincible répugnance pour le départ.

Notre drogman aussi fit des objections : il y avait, disait-il, à passer à gué une rivière, qui serait probablement gonflée par les pluies de ces derniers jours et dont le passage pouvait être dangereux. En effet, le lendemain un attelage périt là, et on eut toute la peine du monde à sauver les hommes qu'il portait. Nous trouvâmes donc un moyen terme, nos bêtes de somme et nos moucres resteraient à St Jean d'Acre jusqu'au lendemain, et puisque le palanquin nous manquait ainsi, nous louâmes une voiture où prit place notre ami P., avec les petits bagages ; les autres continuant à cheval. La rivière redoutée fut passée à gué sans difficulté ; mais ce jeu de nuages autour du Carmal paraissait si étrange. Quelle pluie il devait y avoir là ! et allions-nous en effet devoir la subir à notre tour ? Réflexions inquiétantes.... et, hélas ! trop fondées! Les nuages deviennent des nuées, se condensent et noircissent d'instant en instant. La pluie devient plus dense, puis c'est une ondée continuelle ; le vent se lève et souffle en tempête, ce sont des rafales sur rafales : quelle belle horreur ! me dit quelqu'une. Je n'avais pas le cœur à l'esthétique, mais bien à l'épouvante de notre situation. Cette fois-ci, ce n'est plus la confusion du ciel et

des flots, c'est la mer qui sort de son sein pour se jeter sur nous avec un bruit d'enclume. Les chevaux refusent d'avancer plus loin et malgré nos efforts tournent la croupe au vent et se plantent dans le sable... Je ne songeai plus à me défendre contre l'eau : j'avais assez à faire contre le vent.

Dans le clair-obscur de cette atmosphère de pluie en câbles, je vis le drogman quitter son cheval, descendre une dame de sa monture, la hisser au prix de mille efforts dans la voiture ; j'entendis une voix amie m'inviter à suivre. Mais non, stoïquement, je demeurai sur mon cheval, me recommandant à la Vierge du Carmel et pris, j'en fais la confession, d'un léger remords de conscience, au sujet des conseils que m'avait donné la faculté avant le départ.

Comment cela finirait-il ? Je demandai avec angoisse au drogman quelle distance nous séparait de Haïfa ? Une bonne heure, fut la réponse. Enfin nous pûmes éprouver une légère accalmie et tant bien que mal avancer. La nuée maintenant était déchirée par l'éclair, et le tonnerre éclatait en roulements formidables, excitant les mugissants échos de la montagne. Les éclairs, coup sur coup, semblaient naître sous les pas de nos chevaux.

Voici maintenant un torrent impétueux, la rivière Kisha, à passer à gué. Mon cheval allait à la dérive. Le danger me rendit cavalier expert. Je piquai des deux étriers et un bond me mit hors de l'eau. Nous étions aux portes de Haïfa.

Là se représentèrent, pour nos gens, les difficultés qu'en route nous avions déjà rencontrées

avec le cordon sanitaire : allées et venues du drogman, qui avait à faire contrôler les permis d'entrée. Entretemps j'attendais toujours à cheval, trempé comme un naufragé. Il restait une montée de trois quarts d'heure jusqu'au couvent... Trois mortels quarts d'heure, au milieu des éclairs et des coups de tonnerre. Encore nous nous étions égarés.

Les religieux Carmes construisent en ce moment une route carrossable pour monter au Carmel; mais elle est inachevée. Deux jeunes gens de Haïfa nous suivirent et nous indiquèrent la nouvelle route, comme étant la meilleure, mais inachevée ; elle se terminait à pic. Que faire ? Le drogman et moi, seuls débris de notre caravane, nous sautâmes de cheval. Je crus que nous aurions à rebrousser chemin. A mon grand étonnement il ne fut point question de cela. On prit les deux chevaux par la bride et là à cent mètres de hauteur, on les descendit le long du talus de la route en construction, — un talus de 10 mètres de haut, — jusqu'à un ancien chemin, large d'un mètre et demie. Je fus invité à suivre et je le fis. Qu'aurais-je pu faire autrement ? Je me glissai donc le long du même talus, sur les débris de pierre et dans la vase. Arrivé heureusement au bout de cette glissade, je refusai de remonter à cheval. J'essayai de marcher à pied. Impossible ! Il fallut donc remonter forcément et — grâces en soit rendues à Dieu ! — j'arrivai sans autre malheur à la porte du couvent. Je ne pus m'empêcher de me reporter à une parole de l'Ecriture que j'avais souvent citée comme texte de

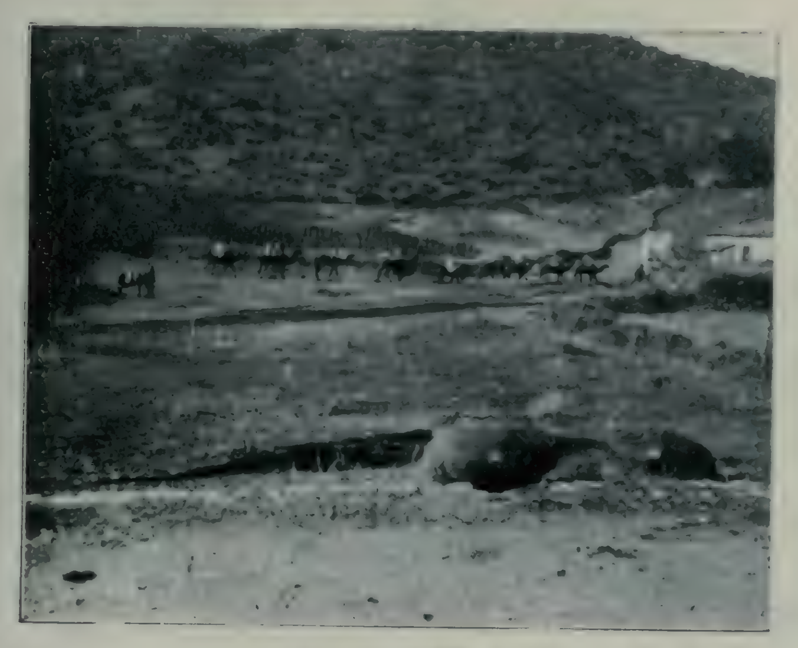


Notre Dame du Mont Carmel.



Frère Edmond.

Types de Samarie.



File de chameaux.



Types de Samarie, femmes au travail.

Types de Samarie.

sermon et qui rendait bien mes impressions du moment : *hæc domus Dei est et porta cœli.* C'était ici, après cette équipée épouvantable, la maison de Dieu et ce qui s'ouvrait devant moi ce n'était plus une vulgaire porte de couvent, c'était la porte du ciel !

On nous dit au Carmel qu'on n'avait pas essuyé pareille tempête depuis quatre ans !

Lorsque la porte du couvent s'ouvrit, la première voix que j'entendis fut celle de mon ami P., qui me dit que Madame allait bien et que leurs aventures en voiture ne le cédaient pas aux miennes. Le cocher refusait de fermer les toiles de la voiture qui était à jour, de peur que chevaux et voiture ne fussent emportés dans la tourmente. Les personnes qui s'y trouvaient étaient noyées sur place en roulant sur la grève. Arrivé à Haïfa, le cocher ne voulut plus avancer. Il fallait toutes les ressources de la diplomatie et du bagchich pour l'amener à entreprendre l'ascension du Carmel. C'était également au milieu des éclairs et du tonnerre et par un chemin qui donne le frisson, que mes amis avaient atteint la porte du couvent.

Le premier mouvement du personnel du couvent, à notre vue, fut un mouvement de stupeur. Ces gens croyaient avoir devant eux des naufragés. Je demandai du feu. Il n'y en a pas... Comment, n'y a pas de feu ? Non, il ne fait jamais froid ici ?

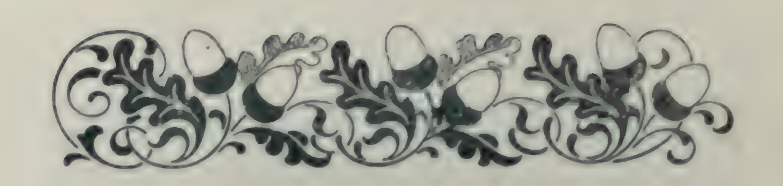
Je n'eus pas de peine à faire comprendre la distinction : s'il ne faisait jamais froid en ces lieux, il pouvait y faire humide. Mais voilà ! Au Carmel, comme dans la plupart des maisons on

est bien armé pour la routine ordinaire. L'exceptionnel et l'inattendu trouvent les gens impréparés. Après quelques moments nous obtenions un brasero et ce qui fit tout oublier, nous fûmes accueillis avec une charité telle que la connaissent et savent la pratiquer les religieux du Carmel. Bientôt on me proposa d'aller me sécher à la cuisine, ce que j'acceptai avec enthousiasme. Là je rencontrai le Frère Edmond, cuisinier du couvent depuis quatorze ans, un bon flamand d'Ardoye, qui me connaissait par mon nom, prénom et histoire. Il connaissait de même Courtrai, où il avait été en service. Ce bon frère s'est donné toutes les peines du monde pour nous être utile et agréable ; nous lui devons une reconnaissance sans restriction. Il nous a prié de transmettre ses respects à tous ses amis, de bien leur assurer qu'il est très heureux et qu'il n'aspire qu'à mourir au Carmel ! Mon cher et bon Frère, nous ne vous oublierons jamais !

Le soir, Frère Edmond avait mis toutes les ressources de son art en œuvre pour nous préparer un excellent dîner. Ce soir là, par misère, le protocole fut mis de côté. Je parus à table en manches de chemise. (Il ne faut pas oublier que mes bagages étaient restés en arrière.) J'eus un excellent lit et je voudrais pouvoir en dire autant de tous mes compagnons. Je n'avais pas un fil qui fut demeuré sec. Je le confesse, je restai au lit jusqu'à onze heures du matin, pour laisser à mes habits encore trempés, le temps d'être séchés à la cuisine ; d'autres cheminées n'étant pas inventées. Je note

ceci pourque la faculté ne puisse pas m'accuser d'imprudence obstinée. Ne me voyant pas paraître, on me crut malade, mais au contraire, j'avais bien dormi, j'étais frais et dispos et ne réclamai d'autre médecine que celle du café traditionnel. Tous les trois, nous étions indemnes et nous nous répétâmes la parole de Virgile : « *Forsan et hœc olim meminisse juvabit !* »





A travers la GALILÉE et la SAMARIE

vers Jérusalem

En voyage il faut oublier vite, sauf à se ressouvenir plus tard ! Nous restâmes deux jours au Carmel pour nous reposer corps et âme dans ce délicieux séjour. Le site est merveilleux : Rien de plus beau que ce panorama de la mer et de la baie d'Acre, puis, plus loin, le cap blanc et plus loin encore Tyr. La mer s'était faite douce comme une petite fille qui, après une fredaine, dit et veut faire croire que ce qu'on dit d'elle n'est pas !

Le couvent a une histoire. Il fut incendié par les ordres du fanatique Abdallah, pacha de St-Jean-d'Acre, en 1622. Il fut rebâti un peu comme une forteresse. L'église, construite en un temps d'intolérance, n'a pu recevoir les proportions qui eussent convenu à un monastère si ancien. La bibliothèque n'a rien de remarquable, sauf un petit codex de l'Imitation de

Jésus-Christ de la fin du quinzième siècle. L'église a un autel renaissance en matériaux très riches, où se trouve exposé la Vierge du Carmel vêtue et assise. On y monte par une double rampe, également en très beau marbre, embrassant l'entrée d'une crypte, qui est la grotte où habita Saint-Elie, le père des prophètes, comme le dit l'inscription placée au dessus de l'entrée. Il est ajouté que c'est là que le prophète reçut communication par voie de révélation, de l'immaculée conception de Marie, la mère de Dieu, « Decor Carmeli ». J'ai pu dire la messe le premier jour à l'autel de la Vierge ; le second jour à l'autel de St Elie. Aux deux autels tous peuvent dire tous les jours, sauf exception rituelle, une messe votive de première classe avec indulgence plénière. C'est incroyable comme le culte de ce Saint de l'ancien Testament est étendu ici. Ce ne sont pas seulement les chrétiens qui l'honorent ; mais encore les Musulmans et notamment les bédouins des environs et des plus lointains déserts. Le 20 Juillet et jours suivants, les Arabes affluent en grande multitude, avec ânes, chevaux, chameaux au Carmel autour de la grotte de St Elie. Il ne s'agit pas de leur refuser l'entrée ou de fermer la porte. Ils viennent camper jusqu'à la porte du couvent, empestant tout de leurs sordides vestiges, si le soleil, brûlant à cette époque de l'année, n'était là pour tout purifier. Ils envahissent l'église où ils jasent, se disputent, mangent, boivent ou prient. C'est au point que durant trois jours, le premier jour les pères chantent une grand'messe, et les deux

autres jours, ils enlèvent le St Sacrement pour éviter les irrévérences et les profanations.

St-Elie est celui qui doit donner la pluie ou le beau temps d'après leurs convenances ! En retour ils brûlent des cierges ou ce qu'ils ont et lui portent de l'encens de Perse et d'Arabie. Les Mahométans adorent ainsi le Dieu prêché par les prophètes, et leur foi peut être objectivement surnaturelle, comme dit l'Ecole. Au Carmel et dans les environs tout parle du prophète Elie. On montre les grottes dans lesquelles habitèrent, depuis les temps les plus reculés, des disciples d'Elie. On montre aussi dans les flancs de la montagne une vaste grotte, maintenant transformée en mosquée et gardée par ce qu'un père Italien appelait un « Santone » mahométan, cela veut dire un ascète musulman. Nous ne réussîmes pas à le faire sortir, malgré notre tambourinage sur la porte. N'était-il pas là ou ne voulait-il pas sortir ? Chi lo sa... ?

Cette grotte donc porte le nom d'école des prophètes et est en grand honneur encore aujourd'hui, parmi les Juifs. Ceux-ci en ont fait un lieu de pèlerinage et en ont criblé la porte et les murs d'inscriptions hébraïques. On y montre aussi ce qu'on nomme les restes du couvent de St Simon Stock, qui reçut de la Ste Vierge le scapulaire du Carmel.

Le Carmel, la belle montagne, toujours verte, fut de tout temps un centre d'intense vie religieuse. L'ancien et le nouveau testament s'y donnent la main pour en proclamer les gloires. Notre temps s'y passa doucement dans un calme

réparateur ; nous y jouissions de ce que les dieux antiques demandaient aux mortels d'après Ovide : « *hospitium et requiem* » et le Carmel menaçait de devenir notre Capoue, si Jérusalem n'eut pas été à l'horizon de nos désirs ! Il fut donc résolu que le vendredi 28 nous reprendrions notre voyage, cette fois-ci en Terre-Sainte, car le Carmel est situé en Galilée. Nous montâmes en selle à 8 h. du matin. J'avais oublié de dire qu'il y a un phare sur le Carmel devant le couvent : nous en avions déjà aperçu la lumière balançante à Tyr. Un petit phare à côté d'un autre phare, l'Etoile de la mer, qui illumine des océans autrement tempêtueux que ceux de la mer Phénicienne. Dans la cour des étrangers s'élève une colonne, don de la République du Chili, qui met sous la protection de la Vierge du Carmel ses troupes de terre et de mer. Au moment de partir, notre drogman avait oublié quelque chose. Il courut en toute hâte à l'église pour adresser une dernière prière, une recommandation à St Elie ! Les jours suivants nous eûmes du beau temps et le drogman nous assura que c'était St Elie qui faisait cela ! Nous descendîmes donc la montagne, dont nous avions pris congé, probablement pour toujours ! et traversâmes Haïfa.

La ville est située au pied du Carmel, bien encadrée de beaux palmiers. Elle n'a pas de rade : les bâteaux doivent rester au large. Le port cependant semble avoir de l'avenir. Entre le Carmel et la ville de Haïfa, proprement dite, et qui s'échelonne sur les premiers contreforts de la

montagne, s'étend la colonie allemande. Ce sont des Wurtenbergeois, émigrés ici, des membres d'une association dite du Temple, qui n'ont pas cru faire grand sacrifice en échangeant si tout allait mal, la misère allemande contre la misère Palestinienne, tout en ayant la chance de tenter fortune et de réussir. Leurs maisons sont très propres et respirent l'ordre et une honnête médiocreté. Elles contrastent très heureusement avec la malpropreté, l'incurie et l'indolence asiatique. Ces colons sont très ancrés dans leur Luthéranisme. Au passage, plusieurs de ces Allemands se trouvaient dans leur petit jardin, qui précède leur maison. Je les saluai en Allemand et proposai un « Hoch ! Au Kaiser ! » Je n'eus pas besoin de faire davantage pour passer pour Allemand authentique et fervent patriote. Allemand authentique, dis-je, car pendant tout le voyage, j'ai été pris pour un Allemand par tous ceux qui m'ont approché.

C'était peut-être le souvenir deTacite qui était là-dessous: *truces et cærulei oculi, rutilæ comæ !* Un groupe me répondit qu'ils étaient venus de Wurtenberg et qu'ils se trouvaient bien. Ce n'est pas la colonisation d'exploitation, mais celle de population. Il y a de ces colonies à Jaffa et à Jérusalem. Les unes sont dues à l'initiative de l'association du temple, les autres à des Juifs opulents, Rothschild, Mirafiore de Londres et peut-être d'autres encore. Ces tentatives n'ont pas échoué, elles devraient cependant être considérées comme ayant un succès insuffisant si le projet avait visé

le changement de colons pauvres en richards juifs ou autres. Le travail a procuré à la plupart une honnête médiocrité et l'antiquité qui donnait à cette médiocrité le nom de dorée en fait la mesure de la fortune enviable.

De Haïfa à Nazareth il y a une route carrossable... Il y a même dans ces environs un tronçon de chemin de fer, dont le rail est posé sur plusieurs kilomètres et dont le tracé est fait et des ponts et autres ouvrages construits sur une étendue de plusieurs autres kilomètres. Le chemin de fer, qui ne sera probablement jamais achevé, est une ruine. Une société anglaise avait entrepris d'atteindre le Hauran de ce côté. Elle a été étouffée par une société française concurrente, qui a tenté d'atteindre le même but en prolongeant le chemin de fer de Beyrouth à Damas. L'entreprise française n'est pas au bout de ses travaux : elle a atteint à ce moment Meyreitib. Mais quand atteindra-t-elle Bostra et puis La Mecque, car elle vise à draîner la route des caravanes religieuses.

Après deux heures de marche, nous quittâmes la route de Nazareth pour celle de la Samarie. Ce fut une privation amère de ne pouvoir aboutir à Nazareth et du même coup à tous les Lieux Saints de la Galilée. Ne pas voir la maison de l'Annonciation, ni le mont des Béatitudes, ni Cana, lieu du premier miracle, ni le lac de Tibériade, ni le Thabor, ni tant d'autres lieux sanctifiés par la présence et la vie du Seigneur, ce fut en effet un poignard dans le cœur. Il n'y avait rien à objecter. Il fallait en faire le sacrifice si nous voulions parvenir à Jérusalem

et ceci... nous le voulions. Tibériade, renommé pour sa répugnante et incurable saleté, avait importé le choléra dans la Galilée. Celui-ci sévissait à l'état aigu dans cette malheureuse bourgade. Il y a même eu un cas ou un semblant de cas à Nazareth. Aussitôt toute la Galilée déclara la quarantaine contre cette région, et qui y entrait n'en sortait plus sans se soumettre aux rigueurs de la quarantaine, et ces rigueurs sont très pénibles.

Nous avons donc pris le certain pour l'incertain ; nous avons quitté la voie de Nazareth pour prendre la route de Djénine, Naplouse, Jérusalem. On ne soupçonnerait pas, avant de l'avoir expérimenté, combien il est difficile de se procurer des renseignements certains sur les mesures prises par l'autorité en pareille circonstance. L'un disait blanc,l'autre noir,un troisième renversait les deux précédents. Nous étions littéralement voués à tout risquer pour arriver au but, et pour le reste à marcher à l'aveuglette jusqu'à ce que nous nous heurtions à l'obstacle. Pourrions-nous entrer à Djénine ? Pourrions-nous ensuite entrer à Naplouse ? Pourrions-nous enfin entrer à Jérusalem, aucune de ces questions n'était résolue. Mais tels que nous étions informés à ce moment, nous étions sûrs de nous faire arrêter dans notre marche, si nous entrions à Nazareth. La mort dans l'âme, nous renonçons à toute la Galilée. Que de fois nous nous sommes retournés vers ces montagnes derrière lesquelles se trouve le lieu béni qui entendit cette salutation qui eut son écho à travers le monde entier et à travers tous les siècles : *Ave,*

gratia plena ! Tous les trois, je pense, nous suppléâmes à cette lacune par le souvenir de Lorette, et pour ma part, je récitai bien vingt fois l'Angelus...

Le lieu le plus proche de Nazareth que nous ayons pu apercevoir était situé encore à trois quarts d'heure de cheval de là.

C'étaient maintenant les souvenirs bibliques qui allaient se presser en foule autour de notre marche. Nous débouchâmes, après quelques mauvais pas, dans la plaine de Mégiddo, arrosée par le Kishon, dont nous cotoyâmes longtemps la rive gauche. Nous passâmes à côté de la montagne du sacrifice d'Elie. La grande figure de ce père des prophètes domine tout ce pays. Le feu du ciel dévorant les faux prophètes, voilà le fait qui s'est passé ici, dans les environs silencieux du Mokrata, lieux peu peuplés et route des caravanes.

Ce jour là, je comptai 128 chameaux, allant de l'intérieur dans la direction de Haïfa. Nous déjeûnâmes à l'ombre d'un vieux chêne, au milieu d'un terrain rocheux, dans un paysage dont rien ne venait troubler le silence que le piaffement de nos chevaux et les colloques bruyants de nos hommes. Nous entrâmes ensuite dans la plaine d'Esdrélon, connu de tout temps pour sa fertilité. L'humus a-t-il été entraîné du sommet des montagnes qu'il occupait autrefois, par les pluies, le vent, le mouvement du sol ? On ne le sait, mais j'ai entendu affirmer que dans la vallée d'Esdrélon l'humus avait une épaisseur de plusieurs mètres. Et autour de cette fertilité se rangent des mon-

tagnes, d'une nudité telle, qu'elles ne produisent pas de quoi engraisser un mouton.

Nous campions au bas d'un village, que je ne trouve pas sur nos cartes, mais que le drogman m'a dit s'appeler El-Mimgi, un village misérable de huttes en claie, et ayant tout autour un peu dans toutes les directions, des campements de bédouins.

Ces bédouins ne sont pas à redouter ; c'est tout ce qu'il y a de plus pauvre ; et ici dans ces régions ou tout est propriété privée, la vie nomade ne consiste plus qu'à se tranporter là ou l'on trouve les meilleures conditions de travail agricole. Le besoin les rendrait peut-être voleurs ; mais enfin, dans ce pays-ci, par le temps qui court, la sécurité est entière.

Il y a des gens qui ne signifient rien sans parapluie; les bédouins ne signifient rien sans un fusil, qu'ils portent sur le dos, mais qui est à briquet, héritage des ancêtres ; c'est une arme qui expose surtout, non celui qui est visé ; mais celui qui vise. Un ou deux de ces bédouins rois-pasteurs, rois de théâtre, qui traînaient leurs loques, furent chargés de la garde du camp. Le coucher du soleil fut splendide. Le soleil, avant de se cacher derrière les montages que nous avons à dos, répandait ses rayons roses sur tout le paysage que nous avions devant nous ; et quel paysage !

Le petit Hermon, avec sa cîme ronde, Hermon, mons modicus, pour le distinguer du grand Hermon, situé à peu près vis-à-vis St-Jean d'Acre

et souvent couronné de neiges, le petit Hermon, dis-je, se trouvait à notre gauche ; à côté de l'Hermon se dresse isolé le Thabor, témoin de la transfiguration du Sauveur ; à notre droite les monts Gelboë dont les échos nous semblaient répéter aujourd'hui les lamentations de David sur la perte de son ami Jonathas ; comme fond du tableau, les montagnes de Moab, d'un bleu d'azur, et au pied desquelles coule le Jourdain, le fleuve des grands baptêmes. Nous eussions voulu que tous ces lieux eussent une langue pour raconter les événements mondiaux dont ils furent témoins, au lieu d'être simplement nobles figurants dans un tableau morne et délicieux, dont les horizons étaient pleins de souvenirs. Nous allâmes nous coucher tout pénétrés de pensées bibliques. Le concert des chacals vint seul troubler notre sommeil, pas assez cependant pour l'empêcher de nous réparer de nos sept à huit heures de chevauchée.

Le lendemain, 29 Novembre, nous avions déjà décampé à 7 h. 40 du matin. Le plus souvent les cavaliers devançaient le reste du train. Puis à midi, pendant notre déjeûner et le repos, nos tentes nous devançaient, afin que le camp fût dressé le soir pour notre arrivée. Le temps était très beau et la route facile : c'était presque le terrain plat d'une plaine, sauf quelques rampes peu élevées et quelques endroits marécageux. Nous conservâmes en vue les montagnes que j'ai nommées plus haut jusqu'à Djénine; même le Grand Hermon avec son front vénérable couronné de neige dominait l'horizon. Malgré l'insistance du drogman nous réso-

lûmes de pousser jusqu'à Djénine avant le déjeûner et de continuer encore quelques heures après. Djénine est un village situé sur la hauteur, entouré de jardins, de palmiers, et résidence d'une importante famille Musulmane, les Abd-el-Ghasis, qui avaient été Seigneurs de Naplouse jusqu'à l'occupation Musulmane. Nous n'entrâmes pas en ville, mais campâmes à côté, dans la vallée, dans un verger d'oliviers. Nous avions devant nous la demeure de ces Abd-el-Ghazis, entourée de grands cactus, de figuiers et de hauts palmiers. Le site était délicieux et non moins délicieux le repos que nous y goutâmes. C'est à Djénine, dit-on, que le Sauveur guérit les dix lépreux dont un seul se montra reconnaissant et encore c'était un Samaritain ! Nous allions incessamment entrer en Samarie.

Nous nous félicitions d'avoir dépassé ce jour là le programme de notre drogman, car immédiatement après Djénine, le chemin est un parfait casse-cou : comment l'eussions nous franchi s'il avait plu ? La montée est raide, un véritable escalier, mais dont les marches abruptes, branlantes posées au gré des vents, des pluies, des tempêtes, du passage des troupeaux et autres causes étaient un chef-d'œuvre d'instrument pour exercer à l'équilibre les hommes et les bêtes. Je le répète, s'il avait plu, comment eussions nous réussi à nous hisser au haut de cette montagne et, ce qui n'est pas moins difficile, comment l'eussions-nous descendue ? Nous campâmes à un village qu'on m'a dit être Albazia. Toutes ces localités ici, ou du

moins la plupart, ont un lieu de campement, comme chez nous beaucoup d'endroits ont leur terrain réservé aux forains qui passent d'aventure.

A notre arrivée à Albazia, nos tentes étaient dressées. Grand émoi au village ! La population vint s'accroupir en foule sur la lisière haute de notre campement. On devine facilement la curiosité qu'excitait tout notre attirail : il était cependant peu agréable d'en être l'objet. A l'entrée du village campait un bedouin ; deux campements si dissemblables ! La question sociale était posée : La solution heureusement ne nous fut ni imposée, ni demandée. Ici la question semble résolue à la satisfaction commune, si tous ont le pain quotidien ; même il n'en faut pas beaucoup et on le goûte le plus volontiers sous forme de galette. C'est ainsi que la résolurent les patriarches et c'est encore ainsi qu'on la résout en ce pays.

Nous apprîmes plus tard qu'Albazia renferme une seule famille catholique. Si nous l'avions su, nous aurions pu l'inviter à la messe ; car le lendemain, 30 Novembre était un Dimanche et je dis la messe *de Beata,* sous la tente, en présence de mes compagnons de voyage, de notre drogman et de notre cuisinier, pour mon cher troupeau de Courtrai. L'esprit fait de ces gigantesques trajectoires, jusqu'au pays, auprès des amis, et la prière par moments est le colloque de l'âme avec d'autres âmes, par l'intermédiaire de Dieu !

La nuit, même deux fois, le soir tard, et puis vers le matin, nous eûmes notre sérénade de chacals : nous y étions habitués. De plus nous

nous ne fûmes pas volés ; si l'on avait vu cette population accroupie autour du camp, on aurait pu s'étonner de ce désintéressement; mais, on le voit, l'un bédouin protège bien contre l'autre.

Le 30 Novembre nous avançâmes jusqu'à Naplouse. Nous traversâmes Albazia à cheval. Des masures, de vrais trous, chacun ayant à côté de son taudis sa provision de bois sec. Pas de fenêtres, dans quelques-unes de ces retraites de fauves, des soupiraux ; les rues, si l'on peut appeler cela des rues, grimpant la hauteur, sans ordre comme sans commodité ; puis, nous traversons le cimetière musulman et nous nous engageons dans des montagnes, présentant, çà et là, des vergers d'oliviers. Nous étions même escortés d'une escouade de femmes, qui allaient plus loin faire la cueillette de l'olive.

L'olivier comme arbre ne peut pas prétendre à la beauté ; il a une autre qualité que n'ont pas les autres arbres. D'après Pline, l'olivier est immortel. En effet, quand il se fait vieux, une nouvelle pousse sort de sa racine et cette pousse remplacera le vieux tronc que l'on coupe. Voilà le même arbre, mais rajeuni !

C'est ainsi peut-être que les oliviers du jardin de Gethsémani peuvent remonter au temps de Notre Seigneur. L'olive, fruit de l'olivier, peut être cueilli avant la maturité et on en fait de l'huile vierge; elle peut être cueillie quand elle est mûre; alors elle est d'un bleu noir et sert à une foule d'usages : on en fait de l'huile et elle peut devenir aussi un condiment ou même un plat. Un homme

prend place dans la couronne de l'arbre, un autre en bas ; avec des perches ils secouent et battent les branches. Les femmes ramassent les fruits. Partout on faisait la cueillette de l'olive ; nous avons même vu de ces individus qui, perchés dans la couronne de l'olivier, nous criaient : bagschich !

Nous avons rencontré très peu de terrains cultivés; mais des montagnes, sans cesse des montagnes; on n'avait pas achevé l'ascension de l'une, qu'on voyait déjà poindre l'autre, qui coupait l'horizon et qu'il fallait gravir. Les descentes sont souvent bien plus rudes que les montées ; c'est parfois effrayant ! C'est un pays de rois pasteurs !

Nous sommes dans le voisinage de Dothan, que nous laissons à notre droite, Dothan où Joseph fut vendu par ses frères aux marchands madianites. C'est aux environs de Sichem, qu'ils erraient avec leurs troupeaux, ces fils de Jacob, qui ne souffraient pas la supériorité de leur frère et sacrifièrent à leur jalousie les cheveux blancs du patriarche.

Nous rencontrâmes un nombreux troupeau, conduit par trois bergers. Je saluai aussitôt l'un d'eux, à cheval; il me rendit le salut et s'approcha pour me serrer la main. Je pensai à ces temps lointains où les patriarches, précurseurs des bédouins, menaient ainsi paître leurs troupeaux dans ces saines pâtures de Chanaan. O charme des souvenirs bibliques !

Le lendemain nous rencontrâmes le même troupeau au-delà de Naplouse ! Enfin, quittant ce

pays de pierres, nous descendîmes une pente vertigineuse, puis nous trouvâmes une très belle route, celle de Jaffa à Naplouse, et après une demi heure encore, nous arrivâmes à cette dernière ville. Nous trouvâmes nos tentes dressées sous les oliviers, à côté d'un cimetière musulman. Un employé de la police faisait mine de chercher quelque querelle allemande : un medjidié, discrètement glissé dans sa main, le convertit comme par enchantement. O vertu miraculeuse du bagschich ! Et il ne faut pas trop en vouloir à ces pauvres diables ; il y a huit mois qu'ils ne touchent pas de solde et on leur a dit que celle-ci serait rognée de 40 %.

Ce soir là nous eûmes une averse. Cela ne pouvait nous empêcher d'aller jeter un coup d'œil sur la ville. L'ancienne ville est abominable d'incurie et de saleté, comme partout en Asie ; mais, petit-à-petit il se bâtit une ville nouvelle, dont les constructions sont élégantes et semblent très confortables. Les tuiles de Marseille ont fait invasion ici, ce qui semble un indice de croissante aisance. Car la terrasse d'autrefois avait sa raison d'être dans l'absence de bois de charpente. En effet, il n'y en a pas dans le pays. Il faut donc qu'on importe cet article, et pour importer il faut payer. La Palisse n'eut guère mieux raisonné.

La population de Naplouse (Nea-polis, l'ancienne Sichem) s'élève à 25.000 âmes environ ; je dis environ, car ici dans aucune ville on ne connaît la population exacte. Il n'y a pas de recensement. Tous sont musulmans, sauf deux cents samaritains

et une centaine de catholiques, plus un certain nombre de grecs et de protestants. Nous avons rendu visite au délégué du Patriarchat latin, qui occupe une maison très convenable à l'extrémité de la ville. Il y a aussi une chapelle, où, en ce dimanche bien maigre d'exercices religieux, nous allâmes faire un moment d'adoration au Saint-Sacrement. Le curé nous reçut très amicalement et nous dit que nous aurions trouvé du logement chez lui, mais nous avions nos tentes et remerciâmes.

Comme tous ceux qui visitent Naplouse, nous sommes allés voir le Pentateuque Samaritain, que le grand prêtre de cette secte (un bel homme du type Juif, ayant des allures très solennelles) nous présente moyennant un franc par personne. On montre un manuscrit enroulé, en vieux caractères samaritains, mais pas ce qu'on promet, c'est-à-dire un manuscrit dont l'origine se perdrait dans la nuit des temps. C'est égal, tout le monde doit avoir vu le vieux Pentateuque de Naplouse, et nous le vîmes comme les autres !

Nous pûmes voir quelque chose de plus curieux. C'était la veille du Ramadan, le grand jeûne musulman, qui commençait cette année-ci le 1er Décembre. On sait la rigueur de ce jeûne. Le Musulman ne peut ni manger ni boire depuis le matin jusqu'au coucher du soleil à cinq heures. Pendant notre séjour à Jérusalem, tous les jours, à deux heures de la nuit, du haut de la tour de David, située devant notre hôtel, retentit un coup de canon, pour réveiller les dormeurs et leur

dire qu'ils peuvent manger ; à 4 heures du matin, nouveau coup de canon, pour dire que le jeûne commence ; troisième coup de canon, à 5 heures du soir, pour annoncer le coucher du soleil et la fin du jeûne. Ce temps de Ramadan était à sa veille, lorsque nous arrivions à Naplouse. Les femmes en grand nombre et quelques hommes se rendaient au cimetière sur la tombe de leurs proches ; elles y allaient pleurer et prier. Nous avons vu la même chose à Jérusalem.

A Naplouse, au haut du cimetière, il y avait une espèce de mosquée où les pleureuses se réunissaient, et où accroupies elle répétaient une complainte, qui semblait toujours la même, quelque chose comme la récitation de litanies, puis elles coupaient ce refrain par des cris lamentables, peut-être très sincères, mais à coup sûr très laids et très sinistres. Je me suis demandé si nous n'avions pas là sous les yeux des lamentations comme celles de Rachel pleurant ses enfants et ne pouvant se consoler parce qu'ils ne sont plus ! Puis comme nous les avions vu monter, ces femmes, une en tête portant une cruche d'eau, les autres soigneusement voilées et enveloppées dans leurs mantes, ainsi nous les vîmes descendre dans la ville en répétant leur refrain, coupé par des cris déchirants ! Et cela avait duré des heures.

Ce soir nous apprîmes une bonne nouvelle, à savoir que Jérusalem n'était point fermé du côté de Naplouse et que nous pourrions entrer sans quarantaine. Ce fut la joie dans le cœur que nous nous retirâmes dans nos tentes.

Le lendemain, 1[r] Décembre, nous partons de bonne heure. Déjà les femmes revenaient au cimetière : c'était le premier jour du Ramadan. On ne badine pas pendant ce saint temps. Aussi décampâmes-nous le plus tôt possible. Laissant à notre gauche le mont Ebal, nous contournâmes le Garizim par une route détrempée et très mauvaise. Bientôt nous arrivâmes au puits de Jacob. Ce puits appartient maintenant aux Grecs orthodoxes et est gardé par un ermite. La propriété est actuellement enclose ; mais on laisse entrer sans difficulté. Le puits, au-dessus duquel s'élèvent encore les restes d'une ancienne basilique, qui a conservé quelques-unes de ses mosaïques, était à sec en ce moment. Il se remplit d'eau pendant la saison des pluies. Pour arriver au puits on descend quelques marches.

Nous lûmes là, sur place, l'émouvant récit du colloque qu'eut le Divin Maître avec la femme Samaritaine. Notre imagination n'avait pas de peine à reproduire et à voir sur la margelle de la source le Divin Sauveur, fatigué de la route, et la femme Samaritaine, faisant des objections à Lui donner un verre d'eau. Là, sous nos yeux, s'élevait le mont Garizim, une montagne élevée, inculte, inhospitalière, dont le culte, comme du reste le culte de Sion, ferait place à un culte selon l'esprit et la vérité ! O charmant récit ! et féérique visite de ces lieux, qui entendirent ces hauts et saints enseignements : il me semblait que la montagne elle-même répétait cet écho ; *Si scires donum Dei* ; si vous saviez le don de Dieu !

La voie est une route de vallée sur plusieurs kilomètres. Cette route me parut sacrée : c'est sur elle que le Divin Sauveur avait marché jusqu'à la fatigue, c'était elle que son ombre avait caressée, elle dont les brises avaient porté les paroles du Maître échangées avec ses Apôtres avant l'arrivée à la fontaine de Jacob ! Pourquoi les montagnes chauves, qui se rangent de part et d'autre, ne peuvent-elles pas nous répéter tout cela ? Les montagnes que nous allons gravir tout à l'heure, le Seigneur les a sans doute gravies également. Ces montées pénibles pour le cavalier devaient l'être bien plus pour le divin piéton ! Le sentier monte en courant sans zigzag sur le pourtour de montagnes juxtaposées comme les colonnettes d'un gigantesque pilier gothique ; puis il monte droit devant nous, jusqu'au sommet, et enfin suit une affreuse descente : heureusement que nos montures ont le pied sûr.

Nous déjeûnâmes au fond de la vallée. Là nous étions un peu à l'abri du vent, entourés de crocus blancs ou pourpres, de narcisses, de marguerites et d'anémones : tout ce qu'il y a chez nous de plus printanier. Nous étions joyeux, car nous faisions l'avant-dernière étape. Notre équipage avait télégraphié au bureau Cook de Jérusalem d'envoyer des chevaux, des mulets pour le palanquin, un drogman, des moucres, enfin tout ce qu'il nous fallait pour nous conduire à la Ville Sainte. Eux allaient tourner brides et retourner à Beyrouth ; car à Loubhan se trouvait le cordon sanitaire, Naplouse ayant pris quaran-

taine contre Jérusalem. Si les hommes de Beyrouth avaient franchi le cordon, ils allaient devoir faire un arrêt de dix jours avant de repartir. L'après-midi notre chevauchée ne fut que de deux heures. Après avoir contourné une montagne, nous vîmes nos tentes blanches, tranchant sur le sombre fond auquel elles étaient adossées. Tout notre nouveau train pour Jérusalem était déjà arrivé. Nous échangeâmes nos salutations à distance, le cordon sanitaire se trouvant entre les deux.

Le pays était désert : Loubhan, le Lubna de la tribu de Benjamin, un village aussi misérable que ceux que nous avions déjà vus, Loubhan, que nous avions à notre gauche, rappelait seul que ce coin perdu de la terre appartenait au monde habité.

La soirée fut froide, et nous nous demandions si nous allions terminer notre voyage par la pluie. Le soleil descendant derrière les montagnes auxquelles nous étions adossés, décorait, il est vrai, de ses derniers rayons, mais de rayons un peu inquiétants, les sommets des montagnes que nous avions devant nous. Nous étions encaissés entre des montagnes. Nous n'avions peut-être pas encore été aussi radicalement séparés du reste du monde que ce soir. Nous prîmes possession de nos tentes et ne fûmes troublés que par la sérénade habituelle des chacals, sérénade particulièrement violente en ces solitudes dans toutes les directions autour de notre camp, mais aussi particulièrement courtes.

Le lendemain tout était nouveau, hommes et montures. C'est dommage ! Nous étions déjà habitués à notre train ; hommes et animaux se comprenaient déjà. Les adieux entre nous et notre premier personnel ne furent pas sans émotion : les catholiques vinrent me baiser la main à la manière orientale, et nous nous donnâmes rendez-vous.... au jugement dernier.

De nouveaux hommes ! de nouveaux chevaux et mulets ! La perspective était peu régalante : il nous sembla que le nouveau personnel avait moins d'entrain que le premier, que les chevaux étaient moins bons, les mulets plus rétifs, et dès le premier pas, au sortir de Loubhna, nous étions devant une des montées les plus difficiles que nous eussions rencontrées. Avec ma nouvelle monture je n'avais pas du tout l'assurance que me donnait l'ancienne : on dut venir à mon secours ; mais une fois seulement. Notre courageuse compagne de voyage, voyant mon embarras de loin, envoya le drogman à mon aide ; celui-ci prétendit qu'il était là pour le service de Madame et ne voulait pas venir à mon secours ; sur ce, elle descendit de cheval et ne voulut plus y remonter, disant qu'elle se passerait de drogman et irait à pied à Jérusalem ! On croit rêver en le racontant ; elle marcha ainsi à pied pendant quatre longues heures, escaladant une haute montagne, contournant un groupe de croupes pierreuses, descendant une pente abrupte, enfilant des sentiers pierreux, sur lesquels on ne marchait pas, mais il fallait sauter de pierre en pierre, comme la biche dans



Naplouse.



Djémne.

Tombeau de Benjamin.

Ruines de l'église d'El-Biré.



Panorama de Jérusalem *a)*

Panorama de Jérusalem *b)*

Jérusalem — Fontaine et notre hôtel.

Tour de David.

les rochers. Notre intrépide voyageuse soutint cette marche durant quatre heures et plus. Nous appelâmes cet exploit une imprudence et en ce moment-ci même, je suis tenté de persévérer dans ce jugement ; mais enfin, imprudence ou non, ce fut un joli tour de force et mon rapport serait incomplet si j'en omettais la mention. Enfin les pierres (car cette journée peut s'appeler la journée des pierres, tant il y en avait partout, en haut, en bas, à droite, à gauche), les pierres eurent raison de la plus raide volonté et il fallut remonter à cheval.

Nous atteignîmes cette montagne du haut de laquelle les croisés aperçurent la première fois Jérusalem. L'histoire dit qu'un cri s'échappa de leurs poitrines : Jérusalem ! Jérusalem ! La première chose que nous vîmes de la ville sainte fut le sommet du mont des Oliviers, aujourd'hui couronné par une haute tour bâtie par les Russes. C'était la première vue du but vers lequel nous avions fait des efforts si pénibles et si persévérants. Ce fut déjà une récompense.

Nous passâmes à côté de Beitin, l'ancienne Bethel, où Jacob eut la vision de la double échelle par laquelle les anges montaient et descendaient. Pauvre pays, livré à l'indigence et à l'ignorance de l'Islam, hélas !

Nous passâmes près des ruines d'une église autrefois bâtie par les Croisés. C'est à ne pas en croire ses yeux, quand on voit, partout en Terre-Sainte ce que les Croisés ont élevé de constructions dont on peut encore relever les traces. On

croirait réellement qu'ils ont fait dans cette gigantesque entreprise comme les Juifs de Néhémias, c'est-à-dire tenir d'une main la truelle pour bâtir et de l'autre l'épée pour combattre.

Nous étions à deux heures et demie de cheval de Jérusalem, près de El-Biréh, où nous atteignîmes la belle route, qui se détache de celle de Jaffa-Naplouse pour aller à Jérusalem. C'est jusqu'ici, dit-on, que les Parents de Jésus s'étaient avancés en caravane, quand ils s'aperçurent que leur fils n'était plus avec eux. Et c'est en cet endroit que les croisés avaient bâti une belle église. C'est d'ici que Joseph et Marie retournèrent à Jérusalem pour retourner au temple.

Ici, au khan de l'endroit où Mr v. d. P. et moi nous étions descendus de cheval pour prendre un café, ici dis-je, nous attendait une surprise. Cook avait envoyé à notre rencontre un messager et une voiture à deux chevaux. Ce fut une attention dont nous, les hommes bien entendu, nous profitâmes. Madame n'en voulut point et resta à cheval, trottant jusqu'à la Ville Sainte. La route est belle et ne demande qu'à être entretenue. Elle traverse un pays de pierres et de désolation.

Jérusalem est entourée de montagnes nues, stériles, sans autre ornement que çà et là de beaux vergers d'oliviers. L'olivier doit être ici la providence du pays. A peu de distance de la ville nous remontâmes à cheval, petite gloriole que nous voulions nous payer, après les fatigues d'un long voyage dont nous atteignions le terme. Nous descendîmes jusque vis-à-vis de la porte de Damas,

puis remontâmes la voie à droite jusqu'à la première ouverture des murs de la ville, et ainsi après un zigzag de ruelles, laissant à droite la porte de Jaffa, nous arrivâmes au Grand New-Hôtel. Nous y avons élu domicile jusqu'à la fin de notre séjour dans la ville sainte.

Le même jour après un moment de repos, il nous tarda d'accourir à l'Eglise du Saint Sépulcre, pour appliquer nos lèvres sur la pierre de ce tombeau, le seul qui n'ait pas besoin d'expiation, et réciter cette parole du Christ : « Je suis la résurrection et la vie ! Celui qui croit en moi, même s'il était mort, vivra ; celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais. »

Il y a au milieu du Catholicon — l'église grecque orthodoxe dans la basilique du St Sépulcre — une pierre ronde que les Grecs et tous les Orientaux viennent vénérer comme étant le centre du monde. S'ils avaient dit le centre du monde religieux ils n'eussent pas été beaucoup en dehors de la vérité. Nulle part, en effet, le développement religieux, n'a laissé de vestiges plus importants. Ici toute la succession des grands événements religieux se trouve étagée comme les strates géologiques dans les montagnes de la Judée. Sur la colline du Moriah, Abraham, dit-on, offrit son sacrifice. Sur le rocher de Moriah ou celui de Sion, les Jébusiens professèrent le polythéisme. Les Juifs y introduisirent le monothéisme. Enfin, Jésus-Christ mourut ici pour l'expiation et la rédemption du monde. Le polythéisme romain fit une tentative désespérée pour éteindre le chris-

tianisme, notamment sous Adrien. Mahomed y planta ses étendards. Tout l'Occident vint à la rescousse pour reconquérir le tombeau du Christ. Toutes les branches du christianisme se serrent autour du S[t] Sépulcre ; ce que l'on trouve par fragments épars ailleurs, on le trouve tout réuni ici. Jérusalem est, en effet, historiquement parlant, maintenant comme dans le passé, le centre du monde religieux.

Au temps où dans le monde entier, le genre humain s'agenouillait devant des dieux, professant le polythéisme sous toutes ses formes, depuis le naturisme jusqu'à l'idolâtrie, un petit peuple, perdu dans d'arides montagnes, professait le monothéisme, se prosternant devant le Dieu unique, créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils renferment. Il est vrai que dans d'autres pays, l'Egypte, la Grèce, Rome, l'Inde, la Chine, etc., quelques-uns connaissaient ou au moins soupçonnaient l'unité de Dieu : mais c'était le petit nombre, l'oligarchie intellectuelle des philosophes, tandisque la plèbe croupissait dans la superstition d'un polythéisme plus ou moins intellectuel. Ici au contraire depuis des milliers d'années, non pas une élite du genre humain, mais tout un peuple, depuis le roi jusqu'au dernier berger reconnaissait le Dieu un, « qui n'avait pas d'autres dieux à côté de lui, » et devançait ainsi au point de vue de l'idée religieuse le monde tout entier. Ce phénomène est prodigieux et à lui seul il suffirait à exciter la curiosité de l'homme qui réfléchit.

Mais il y a un autre charme, et celui-ci est propre au chrétien. C'est ici que le Sauveur du

monde a traîné sa croix depuis le prétoire de Pilate, en descendant jusqu'à la quatrième station, où Jésus rencontra sa sainte Mère, puis remontant avec Simon de Cyrène, Véronique et les femmes éplorées en dehors de la porte Judiciaire, puis jusqu'au Calvaire.

Nous suivons la voie douloureuse que ses pieds ont foulée ; nous suivons de cœur la trace sanglante de ses pas, et nous pouvons baiser l'endroit où s'est enfoncé le pied de la croix, où expira Jésus pour le salut du monde.

C'est pour moi, o Seigneur, que vous avez souffert et c'est pour l'expiation de mes péchés que vous avez versé votre sang précieux ! — Puis on va s'agenouiller devant le tombeau de Notre Seigneur, ce tombeau d'où il est ressuscité, en fondant ainsi sa doctrine sur le plus grand des miracles, et en montrant à ses disciples à quelle gloire ils sont appelés s'ils savent accepter une part, bien petite il est vrai, dans le portement de la croix.

Il est difficile d'analyser les sentiments qui s'élèvent dans le cœur, lorsque la première fois on se sent entouré de tous ces grands souvenirs. On ne sait s'il faut songer d'abord à soi-même où à ses amis, aux vivants ou aux morts, s'il faut pleurer la mort du Christ ou se réjouir de sa résurrection : toutes les voix s'élèvent à la fois dans l'âme et l'on est comme sous une impression de fatigue. C'est trop, oui vraiment, c'est trop à la fois ! Mais après quelque temps tout cela se classe un peu, le sentiment devient mieux défini et alors le charme

est pénétrant, l'émotion est à la fois très intime et imprégnée d'un sentiment de calme triomphe. Les jours qu'on passe ainsi auprès du S[t] Sépulcre sont peut-être les plus délicieux de la vie.

Il y a cependant des ombres au tableau. On en croit à peine ses yeux, lorsqu'on voit l'Islam occuper tout, autour du tombeau du Christ. A la porte même, à l'intérieur de l'église du S[t] Sépulcre, des gardes mahométans ont la police de l'entrée. Au Cénacle, où fut instituée la divine Eucharistie, il y a une mosquée; non pas à côté du Cénacle, mais dans le Cénacle lui-même. Le Cénacle est une mosquée ! A Béthanie, où Jésus ressuscita Lazare, où il prononça ces paroles divines : « Je suis la résurrection et la vie, etc., » il n'y a pas d'église chrétienne, il n'y a pas même un seul chrétien. Il faudrait répéter cette triste constatation pour cent autres lieux saints ! Quelle abomination ! Et dire que c'est la discorde des Chrétiens qui a rendu possible cette situation ! Car, si les Chrétiens s'étaient entendus, au lieu de se livrer à la discorde et à l'assouvissement de leurs ambitions, jamais l'Islam n'eut fait les ravages désastreux que nous sommes forcés de constater !

Et c'est là aujourd'hui encore, la seconde tristesse de celui qui visite les lieux-saints. A côté des Catholiques se rangent autour du St Sépulcre les Grecs Orthodoxes, les Arméniens, les Syriens, les Cophtes et en dehors du St Sépulcre, parce qu'elles sont venues trop tard pour y trouver une place, les sectes protestantes les plus diverses.

Zoël, chap. III dit : En ces temps là... « Je réunirai toutes les nations et je les conduirai dans la vallée de Josaphat, et là je discuterai avec elles sur mon peuple et mon héritage d'Israël qu'elles ont dispersé parmi les nations, tout en divisant la terre qui est mon héritage. » Que diraient toutes ces formes de christianisme si le Christ, ressuscité du tombeau, redescendait dans la vallée de Josaphat et y tenait ces solennelles assises, dont parle Zoël. « Qu'avez-vous fait de mon peuple, que vous avez dispersé ? Qu'avez-vous fait de mon héritage que vous avez divisé ? »

Lorsqu'à la dernière cène Jésus pria pour ses apôtres, afin que ses disciples soient uns, comme il est un avec son Père, il n'entendait pas seulement l'unité dans l'amour intérieur du Christ, mais cette unité qu'Il a lui-même définie « qu'il n'y ait qu'un troupeau et un pasteur. »

La date même de leur origine est pour ces églises, auxquelles tout le monde refuse le titre de catholique, une marque qu'elles portent à l'épaule, comme les criminels autrefois, pour prouver leur illégitimité. Car l'Eglise du Christ n'est elle pas née du sang du Christ et ne doit elle pas remonter jusqu'au Golgotha ? Toutes ces branches tombées de la vigne de Notre Seigneur, accusent de corruption le tronc qui les portait, et dont elles se sont détachées. S'il y avait corruption dans l'Eglise, dit St Augustin, il ne fallait pas la quitter, il fallait y rester, pour la régénérer par la perfection de vos vertus que vous prétendiez avoir conservées. Malheureusement le fait est là ! Le christianisme

n'est pas un. Les hommes ont fait ce qu'ils ont pu pour rendre vaine la prière du Christ. Et voilà pourquoi l'Islam est maître ici et inflige aux Chrétiens cette honte, qu'il garde en définitive la porte de l'entrée du tombeau du Sauveur.

Cette vue est navrante ! La pensée se reporte involontairement vers les Croisés ! Ils vinrent de l'Occident à l'appel du défenseur né de la chrétienté, le souverain Pontife, pour arracher le Saint Sépulcre des mains de Mahomet. Ils le firent au prix de mille sacrifices.

Lorsqu'on voit de ses yeux et non pas dans les livres la voie qu'à suivie la première croisade, on demeure stupéfait de l'effort surhumain que cette expédition à coûté. Le comte de Flandre campa devant Jérusalem sur la voie de Damas. Godefroid de Bouillon entra non pas par la porte, mais à l'extrémité du mur septentrional, de la tour d'attaque dans la tour de défense conquise. Il ne voulut entrer que déchaussé dans la ville, où le Seigneur avait porté une croix, et refusa de porter une couronne d'or là où le Seigneur avait eu une couronne d'épines. Sa dépouille, autant que l'a permis la fureur d'hyènes des musulmans, repose dans la basilique du St Sépulcre, sans aucun ornement, de même que celle de Baudouin Ier, de part et d'autre de la petite chapelle, dite d'Adam. Baudouin II, III, IV, V, reposent sous le banc qui longe le Catholicon, en face de la pierre de l'onction.

Beaucoup de pèlerins occidentaux passent à côté de ces tombes, aujourd'hui invisibles, sans

Entrée du St Sépulcre.



Basilique du St Sépulcre. — Pierre de l'onction.

Rue à Jérusalem.



Jérusalem — Porte dorée.

Gethsémanie.

Jardin de Gethsémanie.

Cophtes à l'endroit de la trahison de Judas.



Tombeau de la Vierge.

savoir qu'ils longent les restes de nos héros chrétiens. Ne faudrait-il pas le salut de l'épée devant la dernière demeure de ceux que nous avons le droit d'appeler nos ancêtres ? et ce salut ne saurait manquer, si nos temps étaient moins sceptiques et comprenaient encore le grandiose idéal pour lequel ces héros ont combattu.

Nous n'avons pas vu que l'empereur d'Allemagne, lors de son voyage en Orient, ait rendu hommage à leur mémoire ; mais il est allé à Damas déposer une couronne sur la tombe de Saladin !

Aujourd'hui cependant — et cela me semble marquer un réveil de la chrétienté — il se produit une autre croisade autour du St-Sépulcre. La Russie, qui protège le culte Grec-Orthodoxe, pousse une pointe audacieuse vers le St-Sépulcre : on la trouve partout : au Mont des Oliviers, qu'elle couvre de bâtiments ; au-dessus de Gethsémanie, elle a élevé en mémoire de l'impératrice, mère du czar actuel, une église à coupoles, couverte de dorures étincelantes ; au sommet du Mont des Oliviers, elle a tout un établissement, et au milieu une tour haute d'une soixantaine de mètres ; hors de la porte de Jaffa, elle a un palais d'ambassade, avec une cathédrale, un hôpital, un hospice pour ses dix mille pèlerins et au-delà, qu'elle déverse annuellement sur la Terre-Sainte. Les moines grecs sont d'ailleurs légion à Jérusalem. On a peine à ne pas voir dans ce développement les premiers pas d'une marche envahissante, dont l'avenir apprendra quelque chose. De plus, les Grecs sont audacieux ; ils tâchent de s'introduire partout,

même de nuit, et on dirait que Mac-Mahon leur a emprunté un principe de droit, lorsqu'il a dit à Malakoff : « J'y suis, j'y reste ! »

Le monde catholique, non plus sous l'impulsion de ses chefs, comme autrefois, mais de sa propre initiative, s'est mis en mouvement. Je note en passant qu'en parlant de nous, catholiques, on affecte de nous appeler les Latins. Il me semble qu'on accepte beaucoup trop facilement ce nom : le nom de catholiques nous appartient et il est bien plus glorieux que celui de latins. Dans ce mouvement catholique nous devons rendre honneur en premier lieu aux Franciscains. N'est-ce pas eux qui ont gardé les lieux saints depuis le milieu du treizième siècle ? Aujourd'hui ils se sont mis à refondre leurs institutions au service des pèlerins. Il y a 52 maisons, chapelles, hôtelleries, etc. Nous avons rencontré en plusieurs endroits de très heureuses acquisitions ou restaurations, et ils se sont mis très résolument à défendre la tradition des Lieux-Saints contre une critique, qui fait à tout instant appel à la science, mais qui pourrait bien être beaucoup trop précipitée. Les Franciscains de plus ont des martyrs dans l'histoire de la custodie de Terre Sainte. A notre avis, l'Europe catholique doit les secourir aussi efficacement que possible par ses aumônes et ses largesses.

A côté des Franciscains, nous trouvons les Dominicains, qui depuis 1882 se sont établis à Jérusalem, y fondant leur école pratique d'études Bibliques, très brillante et autorisée par le Saint-Siége à conférer les grades académiques. Ils

croient — quoique ceci ne soit pas incontesté ni incontestable — avoir retrouvé les vestiges de l'ancienne basilique élevée par l'impératrice Eudoxie, en l'honneur de St-Etienne, premier martyr. Ils ont trouvé sans aucun doute le plan terrier, et même de beaux et remarquables pavements en mosaïque, d'une ancienne église à trois nefs, qu'ils ont rebâtie aussi fidèlement que possible, plaçant au milieu de la nef centrale, à quelques mètres du maître-autel, une confession en l'honneur de St-Etienne, à l'endroit où un pèlerin ancien avait vu un « magnum vacuum » et où ils supposent que fut lapidé St-Etienne. Mais l'église qu'ils ont retrouvée, est-elle bien la basilique Eudoxienne ?

Des chroniques de pèlerins décrivent celle-ci comme ayant cinq nefs et comme étant située à droite de la route de Damas, quand on vient de Jaffa. Quoi qu'il en soit, les Dominicains ont bâti une magnifique basilique ; ils y ont ajouté un vaste et beau couvent, et ils ont fondé une remarquable école de Théologie et d'études bibliques pratiques.

Depuis quelques temps les Asssomptionnistes ont fondé une immense maison pour servir d'hôtellerie aux pèlerinages français qu'ils organisent et qui doivent renouveler et accroître en Europe l'antique vénération pour les lieux saints.

Depuis vingt ans les Pères Blancs de Mgr Lavigerie dirigent à Ste-Anne, près de la porte de St-Etienne (ainsi appelée du voisinage de l'endroit où la tradition place la lapidation de ce saint)

un séminaire pour les Grecs-Unis, une institution appelée à régénérer cette Eglise.

Les Bénédictins sont encore provisoirement au mont des Olives. Mais on croit qu'ils seront appelés à desservir l'église de la « Dormitio Virginis », qu'on est occupé à construire sur les plans de l'architecte Renard de Cologne.

D'autre part, des fouilles nombreuses ont été faites dans certaines parties de la ville et des environs de Jérusalem, par des nations diverses. Là où il y avait des cimetières Juifs ou des tombeaux de Derviches, l'autorisation de faire des fouilles a été constamment refusée. Les nations chrétiennes ne sont donc pas indifférentes à Jérusalem, et malgré les luttes, à coup sûr inconvenantes, que cette émulation finira par amener, il faut se féliciter de cet intérêt grandissant que les chrétiens portent aux Lieux-Saints.

A défaut de l'unité intellectuelle des chrétiens, il faut se contenter de l'unité d'amour pour le Christ ; et celle-ci existe. Qui oserait douter de la sincérité des signes d'affection que l'on voit de ses yeux à tous les instants au St-Sépulcre.

Il n'y a pas en ce moment de grands pèlerinages. Les menaces de choléra ont fait que la quarantaine a été déclarée contre Jaffa, fortement atteinte, puis contre le midi, à cause de Gaza, et plus tard contre le Jourdain, et pour le dire en passant, exactement le jour où l'on nous avait télégraphié de Jérusalem, que la ville était ouverte du côté de Jéricho. Nous avons eu de la chance

de nous présenter devant Jérusalem du côté Nord. Il n'y a donc pas beaucoup de pèlerins. Ce qui n'empêche pas de voir au St-Sépulcre des types très divers, des européens, des asiatiques, des nègres, des mulâtres, des métis de tout genre, des Catholiques, des grecs-orthodoxes, des arméniens, des syriens, des cophtes et même des protestants, s'agenouillant devant le tombeau du Christ et affirmant à travers des attitudes plus démonstratives les unes que les autres, un attachement affectueux à Celui, dont ils vénèrent le tombeau et une confiance entière en Celui, qui a dit qu'il était la voie, la vérité et la vie. Sans doute toutes ces personnes ne comprennent pas, ce qui du reste ne semble compris de personne en Orient, qu'il y ait des âmes totalement irréligieuses, qui ne se tournent point vers Dieu et qui se coupent ainsi tous les horizons et toutes les perspectives sur un avenir, qui cependant est éternel.

Je viens de dire avec une sincérité entière, les réflexions qui m'ont envahi dès les premiers jours de notre séjour à Jérusalem. Petit à petit on tourne un peu les yeux vers la ville, qui du reste est si mêlée à tous les événements qui excitent notre intérêt. Jérusalem, pour autant qu'on peut le savoir sans recensement, compte de 70.000 à 80.000 habitants : cinquante mille Juifs ; le reste réparti entre les Musulmans, les Grecs-Orthodoxes, les Arméniens, les Syriens, trois mille catholiques et à peu près autant de protestants. Ici aussi comme partout en Orient, les

diverses races vivent l'une à côté de l'autre sans se compénétrer ni se confondre. Il y a le quartier mahométan au nord-est, le quartier juif au sud-est-ouest, le quartier chrétien à l'ouest-nord en dedans de la porte de Jaffa et depuis quelques années débordant en dehors de la porte de Jaffa où cependant sont établies aussi de nombreuses et populeuses colonies juives. C'est le quartier européen, le Péra de Jérusalem, les ambassades, les consulats ; de nombreux établissements de charité sous toute espèce de pavillons nationaux et religieux, s'y pressent l'un contre l'autre.

Quand on regarde la ville du haut de la montagne des Oliviers, la partie avec ses toits rouges neufs paraît l'emporter sur la vieille ville. Il n'y a pas de nations, il n'y a pas de religion, qui n'ait cru devoir faire quelque chose pour la population de Jérusalem. A côté de nombreux hospices pour les pèlerins catholiques (Casa Nova) et des Assomptionnistes et hospices Autrichiens, Russes, Grecs-Orthodoxes, Arméniens, Cophtes et Abyssins, il y a des orphelinats : notamment celui des Sœurs de St Joseph, des Dames de Sion pour les jeunes filles ; — il y a dix espèces de religieuses catholiques ; — des Franciscains pour les garçons ; des hôpitaux multiples, entre autres pour les malades atteints d'ophtalmie très nombreux ici, à cause de la malpropreté, due en partie, je pense, au manque d'eau pure en été, et, paraît-il, au jus blanc des figues non mûres, dont les enfants abusent ; pour les lépreux les Allemands ont fondé un très bel

hôpital. Ces malheureux ne peuvent se marier à l'hôpital allemand ; beaucoup préfèrent l'hôpital turc, situé à l'entrée de la vallée d'Hinnon, au sud-ouest de la ville, un vrai chenil, mais où les lépreux peuvent se marier et ainsi propager indéfiniment leur affreuse maladie. Ce sont les Sœurs de St-Vincent-de-Paul qui desservent l'hôpital allemand. Elles vont aussi une fois par semaine à la léproserie ottomane. Je n'en finirais pas si je devais énumérer tous les hôpitaux qui ont été fondés ici et toutes les écoles primaires, mises à la disposition de la jeunesse. Je ne crois pas qu'il y ait à Jérusalem un enseignement moyen et moins encore un enseignement supérieur sérieusement organisés, en dehors de la Théologie. Les Catholiques, un peu gâtés par la coutume de se voir fournir tout cela gratuitement, et croyant par un jugement étroit que les instituts catholiques établis à Jérusalem n'ont à se préoccuper que des besoins des trois mille catholiques de cette ville, se plaignent très vivement de cet état de choses. Nous avons même pu assister à une réunion générale de St Vincent-de-Paul où des plaintes au sujet de l'instruction et des écoles se firent jour en présence de Mgr Piavi, patriarche de Jérusalem. Sans doute on ne pourra tarder de se préoccuper de cette situation.

La population de Jérusalem est une population à peu de ressources. Les Juifs sont pauvres en général et sont assistés très sérieusement par leurs corréligionnaires millionnaires d'Europe. Les chrétiens vivent des pèlerins : aussi quand il

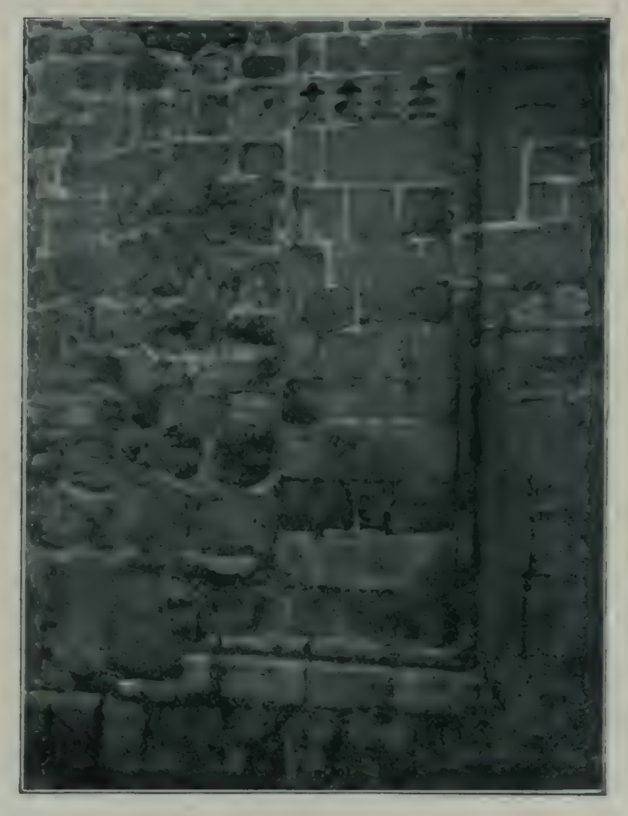
n'y a pas de pèlerinage, c'est la misère, et quand cela dure, c'est la misère noire, comme c'est le cas en ce moment : à moins que le fléau du choléra ne cesse, on craint, avec raison, la famine. Le comité international d'hygiène maintient très fermement le cordon sanitaire. Ce traitement semble dur : mais ne serait-ce pas pis encore si le choléra envahissait les quartiers infects à l'intérieur de la ville, où grouillent les Juifs et aussi les Mahométans et en partie les Chrétiens ?

Les Chrétiens secondent le comité d'hygiène et se soumettent aux mesures préventives imposées ou conseillées. Contre leur ordinaire les Juifs ne refusent pas de prendre des précautions ; les Mahométans ne font rien : si c'est la volonté d'Allah que le choléra les envahisse, rien ne l'arrêtera ! Comme spécimen des mœurs de ce pays, on peut citer ce qui suit : Il y a quelques années un vieil égoût était obstrué : on y trouva (s'il est permis de le dire) des charognes de toutes espèces et (je demande pardon d'écrire ceci des centaines de cadavres d'enfants ou de squelettes d'enfants. Il faut ajouter que les chiens ici, comme à Constantinople et à Damas, font en partie la police sanitaire. Nous avons vu des chiens nombreux se disputer la charogne d'un cheval abandonné dans la vallée d'Himnon au pied de la ville et nous avons entendu des habitants faire l'éloge de ce régime de nettoyage de la voirie.

La ville, telle qu'elle existe aujourd'hui, peut à peine donner une idée de ce qu'était la ville autrefois ; car outre qu'elle s'est portée vers le



Chemin de la Croix — 1re Station.



Chemin de la Croix — 2e Station.



Chemin de la Croix — 3e et 4e Station.

Chemin de la Croix — 5e Station.

Chemin de la Croix — 6e Station.

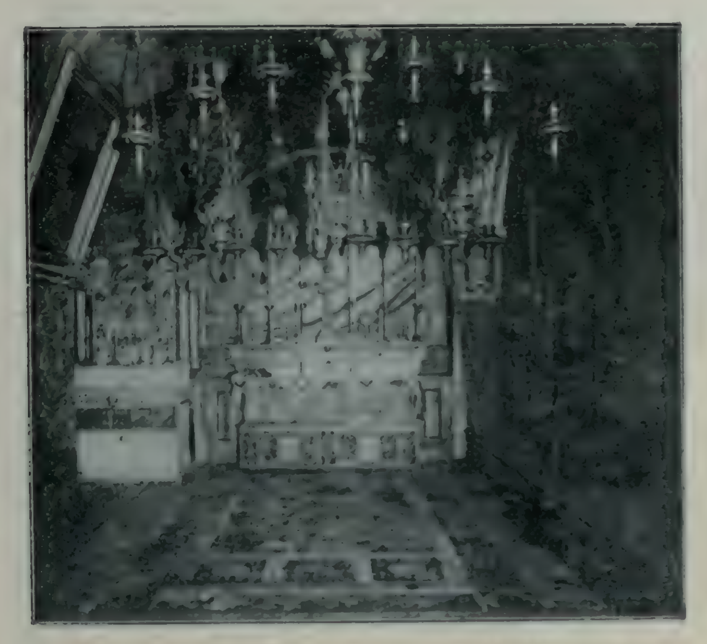


Chemin de la Croix — 7e et 8e Station.

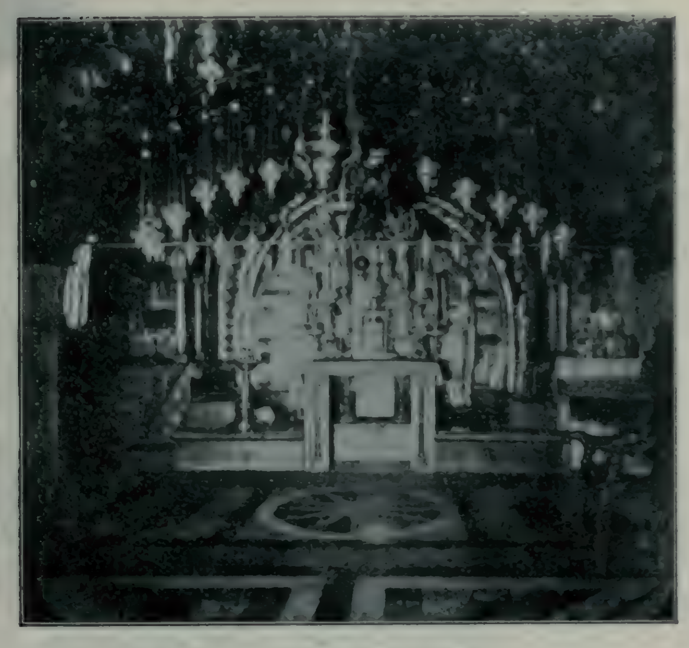
Chemin de la Croix — 9e Station.



Basilique du St Sépulcre — Chapelle des Francs.



Lieu du crucifiement — 10e et 11e Station.



Calvaire — 12e et 13e Station.

Cénacle et construction d'une église
sur le lieu de la dormition.



Entrée du St Tombeau — 14e Station.

Mosquée d'Omar.

Intérieur de la Mosquée d'Omar.



Jérusalem — Fontaine de la Vierge ou de Siloë.



Vallée d'Himnon.

Carmel du Pater — Cour du Couvent.



Porteur d'eau.



Jérusalem — Grotte de Jérémie.



Mur des pleurs des Juifs.

Jérusalem — Porte de Damas.



Route de Jéricho — Fontaine des Apôtres.

Béthanie.

Types de Béthanie.

nord et s'est accrue, comme je l'ai dit, d'un quartier nouveau en dehors de la porte de Jaffa, les rues de l'intérieur sont étroites ; beaucoup, pour ne pas dire toutes, sont en escalier, voûtées en partie et soutenues par des arcs-boutants et pour quelques quartiers dans un enchevêtrement inextricable. Deux directions sont faciles : la rue de Damas et celle de David coupent la ville en quartiers et ainsi il n'est pas difficile de se retrouver. Dans ces rues et dans leurs environs se trouvent les bazars, sans lesquels on ne s'imagine pas une ville orientale. Là on voit circuler les types les plus divers, depuis l'Européen jusqu'au nègre. Les nègres sont même nombreux.

Les costumes sont ceux que nous avons vus ailleurs pour les hommes, sauf les Juifs qui se distinguent par leur coiffure européenne et deux touffes de cheveux, parfois en tire-bouchons, pendant devant les oreilles. Le sabbat ils sont endimanchés, portent parfois des manteaux de couleur rouge, bleue, verte et des espèces de turban de valeur. Les femmes chrétiennes de la bourgeoisie s'enveloppent de mantes blanches, sans autre coiffure que cette mante ou bien un tulle ou un léger tricot : beaucoup, je pense, sont d'origine levantine et on y voit l'influence italienne.

Les femmes musulmanes sont toujours soigneusement voilées de voiles fleuris, ce qui fait un effet de carnaval. Les femmes arabes du menu peuple, les paysannes paraissent fatiguées et usées ; défaut de nourriture, trop de travail, ma-

riages trop précoces, voilà comment je l'explique; elles portent une robe en toile bleue, couverte d'un surtout rouge rayé, qui leur vient jusqu'aux jarrets ; point de bas ni de chaussures, point de coiffures, sauf un voile blanc. C'est l'image parfaite de la malpropreté et de la misère, et cependant elles n'oublient pas la coquetterie; d'aucunes portent aux bras et aux pieds des bracelets en argent; d'autres portent, attachée à une chainette d'argent autour du cou, une pièce de cinq francs; j'ai vu une pièce dorée de 100 sous de la république française ; un écu de Marie-Thérèse etc. Les plus coquettes et les plus riches sont celles qui portent des francs en guise de pendants d'oreilles. Ces bijoux balancent devant les oreilles ou à la naissance des cheveux en une espèce de diadème métallique formé par ces pièces de monnaie, l'une couvrant l'autre à demi. Ajoutons les tatouages au front, aux lèvres, sur les mains et parfois sur la poitrine. Elles doivent se croire très belles alors ! Les femmes de Bethléem sont également vêtus ainsi : mais elles portent une espèce de tarbouch sur la tête, sur lequel elles jettent leur voile blanc, ce qui leur donne l'air d'être mitrées : mais elles ont sur les femmes de Jérusalem une autre coquetterie, c'est qu'elles se lavent, du moins quelques-unes, et tout l'éclat des pièces de monnaie de Marie-Thérèse, même dorées, ne saurait égaler l'éclat et la fraîcheur que peut donner un peu d'eau !

Les rues, autrefois, quelques-unes du moins, doivent avoir été plus larges. Celle de l'Ecce

homo, allant d'une extrémité à l'autre des trois arcades, dont une a disparu dans une propriété de derviches, une autre est enclavée dans la propriété des Dames de Sion et la troisième couvre la rue, avait une largeur de dix-sept mètres. De même à la maison de Véronique, la rue a eu probablement une dizaine de mètres de large. Tout le groupe du Mont Moriah, c'est-à-dire du temple de Salomon avec ses dépendances, doit avoir été d'une splendeur inouïe. L'immense terrasse, dont le nivellement seul est une œuvre gigantesque, couvre un bon nombre d'hectares. On y voit la trace du parvis des gentils, du parvis des Israélites, de la porte « spéciosa » à laquelle St-Pierre fit le miracle du boîteux de naissance, disant qu'il n'avait ni or, ni argent, mais mieux que cela, la participation à la toute puissance de Jésus ; de la porte dorée par laquelle probablement le Sauveur fit son entrée triomphale à Jérusalem ; du « *Mare æneum* » de la mer d'airain, aujourd'hui un grand vase d'airain recevant par une canalisation moderne, peut-être fondue en Belgique, les eaux des anciens réservoirs ou vasques de Salomon. Ce spectacle est encore grandiose aujourd'hui : que devait-ce être, lorsque le temple de Salomon s'élevait sur cet espace ; lorsque vers le sud on descendait par une longue série de grandes marches, maintenant détruites ou enfouies, vers la fontaine de Siloë où, à présent, les verdurières vont laver leurs légumes dans une eau, qui est plutôt une mare qu'une source ; et lorsque vers le Nord, aujourd'hui dans

la propriété des Pères Blancs d'Alger, s'ouvrait ce vaste bain de Bethseda, dont on retrouve maintenant les restes à une dizaine de mètres de profondeur.

La forteresse Antonia, immense bloc où résidait le Gouverneur romain, couvrait de grandes espaces,dont on a retrouvé une partie occupée par les soldats, portant encore la trace de leur jeu d'échecs, dans la propriété des Dames de Sion. Cette splendeur d'autrefois n'est pas rachetée par le « temple du Dôme » vulgairement appelée la mosquée d'Omar, quoiqu'il soit le spécimen le plus réussi de l'architecture arabe, ni par la mosquée d'Elaksa, bâtie comme basilique à la gloire de la bienheureuse Vierge Marie et finissant comme temple de Mahomet. On ne peut s'empêcher de céder à la mélancolie dans ces lieux qui évoquent de si grands ou de si pénibles souvenirs. Tout cela est perdu pour nous : Un chrétien ne peut pas même fouler ce sol un jour de vendredi, au moins durant le Ramadan. Alors il se fait là un sermon musulman, auquel assistent des milliers de disciples de Mahomet. Il n'est pas bon pour un Chrétien d'essayer seulement d'en franchir le seuil.

La Jérusalem moderne n'a pas de plaisirs mondains : il n'y a pas de théâtre. J'ai vu depuis, qu'il y a un théâtre à la porte de Jaffa ; il n'y a pas de concerts, sauf un peu de musique instrumentale exécutée par un corps de musique militaire, à ce qu'on est convenu d'appeler le jardin public, en dehors de la porte de Jaffa ; et le dimanche il n'y

a pas de journaux, sauf une petite feuille rédigée en hébreu, au service des Juifs. Il y a trois ou quatre imprimeries, dont la meilleure, très bien montée,appartient aux Pères Franciscains du couvent du St-Sauveur.Ils l'ont fondée, de même qu'une série d'ateliers à leur propre usage, pour toutes les maisons de la custodie. Il n'y a pas de librairie. Il n'y a ni musée de peinture, ni musée de sculpture. Il n'y a que deux petits musées archéologiques, celui des Assomptionnistes, où l'on a réuni quelques trouvailles de la préhistoire de Jérusalem, quelques monnaies et médailles, quelques inscriptions et quelques débris archéologiques ; et celui des Pères Blancs d'Alger, où l'on trouve de très intéressants restes de monnaies, de mesures, de meubles pouvant servir à l'étude de la Bible. Il n'y a aucune bibliothèque publique. C'est dans les couvents des différentes confessions religieuses, qu'il faut chercher les instruments de l'étude. A des dates fixes, des conférences sont données au couvent de St-Etienne. Elles sont publiques et réunissent un public de trois cents personnes. J'apprends qu'au patriarchat grec on donne aussi en grec des conférences publiques, mais peu ou point scientifiques.

Il n'y a pas de gaz, ni d'électricité ; celle-ci est prohibée par le gouvernement ; si on le pouvait, on interdirait les orages pour éviter l'électricité et on inscrirait sur tous les territoires ottomans : de par le Sultan, défense à Dieu de faire de l'électricité en ces lieux. Il paraît que c'est la peur des attentats qui est cause de cette sévérité.

Mais il en est de ces défenses comme des cordons sanitaires. Elles sont rompues quelquefois ; c'est ainsi que les Assomptionnistes éclairent leur hospice à l'électricité et même ils ont, à l'occasion du dernier jubilé du Pape, fait une illumination électrique au-dessus de leur maison, ce qui a mis sur pied tout Jérusalem.

Jérusalem invite à la contemplation religieuse et à l'étude de la religion ; en dehors de ces deux objets on y chercherait, je pense, vainement un élément d'attraction. Mais cette attraction là est grande, on se sent poussé à éplucher tout ce qui regarde la passion, la mort, la résurection du Sauveur et les commencements de l'Eglise.

Il y a des pèlerins qui s'étonnent de descendre vers le Calvaire des rampes qui comportent des dizaines de mètres, alors qu'ils avaient toujours entendu parler de la montagne du Calvaire. Mais il ne remarquent pas que, venant par exemple de la Porte de Jaffa, ils partent du sommet d'une colline, dont le Calvaire était à mi-côte, formant cependant encore une saillie rocheuse sur la pente elle-même ; tandis que notre Seigneur est monté de la ville, escaladant les rues à de nombreux mètres de hauteur. Le terrain s'est exhaussé de deux, trois, quatre mètres par endroits. Enfin l'Evangile ne donne pas le nom de montagne au Calvaire, il dit : *Calvariæ locus*, l'endroit du Calvaire.

Il en est aussi, des protestants surtout, (et je vois que le Guide de Mac-Millan : Palestine and Egypt, donne cette version) qui dénient toute

vérité aux identifications de lieux que l'on adopte généralement pour le Calvaire. Le Calvaire ne serait pas même situé là ou l'on indique son emplacement dans la basilique du St-Sépulcre, mais en dehors de la porte de Damas, à l'endroit où l'on indique la grotte de Jérémie etc. En effet, disent ces novateurs, l'endroit vénéré par les Chrétiens dans le St-Sépulcre se trouvait compris dans l'enceinte d'Hérode, donc à l'intérieur de la ville, or le Calvariæ locus se trouvait à l'extérieur. Mais on a retrouvé les restes de la seconde enceinte, celle d'Hérode, à 75 mètres en deçà du Calvaire ; elle était donc bien extra urbaine. Ces restes se trouvent dans le couvent russe, derrière le St-Sépulcre ; de plus à côté du St-Sépulcre, dans la chapelle des Syriens existent, si non les tombeaux de Joseph d'Arimathie et de Nicodème, au moins des tombeaux juifs ; et l'on sait qu'il était interdit aux Juifs d'inhumer à l'intérieur de Jérusalem. On objecte encore que l'empereur Adrien a tout fait pour effacer le souvenir du Christianisme, couvrant le Calvaire de bâtisses et interdisant l'accès de ces lieux aux chrétiens. Une espèce de cordon militaire comme on voit. Seulement tout le monde sait comment les cordons militaires s'observent. Les constructions érigées par Adrien ne devaient-elles pas plutôt contribuer à garder le souvenir du Calvaire, au lieu de l'effacer ? On peut juger en passant du genre de service rendu aux pèlerins par ces guides, qui les induisent en erreur et les privent de la satisfaction de vénérer les lieux saints authentiques où s'est passé ce grand

drame de la passion et de la mort du Christ. Il paraît que les Grecs-Orthodoxes ont détaché la cime de la roche du Calvaire pour la transporter à Constantinople et qu'elle a péri en route dans un naufrage.

Au-dessus de l'endroit où fut érigé la croix du Sauveur se trouve placée une plaque en cuivre à travers laquelle, par un trou rond, on peut atteindre la roche authentique et que nul fidèle ne passe sans la baiser. Au-dessus il y a un autel appartenant aux Grecs-Orthodoxes, mais devant lequel les Catholiques, même dans leurs processions, viennent répandre leurs prières. Sur les deux côtés, un peu en arrière, sont les deux ouvertures des croix des deux larrons : sur la droite de l'autel, donc à main gauche du Christ en croix, on montre la fente qui s'est produite dans la roche, à sa mort ; à gauche de l'autel russe, qui est décoré avec la somptuosité peu esthétique que savent y mettre les Grecs, s'élève d'abord l'autel du Stabat Mater, rappelant l'endroit où Jésus descendu de la croix fut reçu sur les genoux de sa Sainte Mère, et ensuite l'autel érigé sur le lieu du crucifiement. Ces deux derniers autels appartiennent aux Catholiques. Là, comme au St-Sépulcre, à la grotte de l'agonie et en une foule d'autres endroits, il y a une messe votive avec indulgence plénière et j'ai eu le bonheur de pouvoir célébrer plusieurs fois à chacun de ces lieux bénis.

A quelques pas devant l'autel du crucifiement, il y a dans le parquet une croix, indiquant

la dixième station du chemin de la croix où Jésus fut dépouillé de ses vêtements. Nous avons donc ici à l'intérieur du St Sépulcre la dixième station, indiquée tantôt ; la 11e à l'autel du crucifiement ; la 12e à l'autel du Calvaire, entre les mains des Grecs Orthodoxes ; la 13e à l'autel du Stabat ; enfin la 14e au St-Sépulcre.

A côté de l'église du St-Sépulcre et y adhérent se trouve la petite chapelle des Francs, qui rappelle l'endroit où se trouvait la Ste Vierge et St Jean quand Notre Seigneur était suspendu à la croix. Cette chapelle, construite par les croisés, était autrefois en communication avec la basilique. Saladin a bouché cette porte, et maintenant on y a accès par un escalier de beaucoup de hautes marches. C'est même le nettoyage de cet escalier qui a provoqué la rixe entre les Grecs et les Franciscains, il y a peu de temps. On y voit encore des mosaïques datant de l'époque des croisés.

La dernière station du chemin douloureux suivi par Notre Seigneur en dehors de la basilique est donc la neuvième. Celle-ci est séparée de la huitième par un couvent de Cophtes, bâti sur le chemin qui unissait les deux stations autrefois. La suppression de ce chemin fait en sorte qu'il faut, pour atteindre la neuvième station, faire un grand détour, après être revenu sur ses pas, ce qui étonne, mais ne devrait pas étonner certains pèlerins. Ces deux stations se trouvent en dehors de l'enceinte de la ville : elles rappellent des faits arrivés en dehors de la porte Judiciaire. La sep-

tième station se trouve à l'intérieur de la ville ancienne, dans le voisinage immédiat de la porte Judiciaire. Dans une chapelle érigée par les Franciscains, on montre une colonne, sans doute contemporaine de la passion du Christ, et qui a vu la chute de l'homme-Dieu sous la croix. Cette VII[e] station est située au bazar, et lorsque le vendredi, après 3 h., passent les fidèles qui suivent la voie douloureuse sous la conduite des Franciscains, c'est une impression étrange qui vous saisit au moment où le cortège pieux bousculé par les passants, interrompu par des ânes qui font la culbute, noyé dans le flot des Juifs et des Mahométans, a de la peine à se ressaisir pour continuer sa route vers la neuvième station, par un escalier en pallier et par de sales rues jusqu'à la porte de l'établissement Cophte.

De la septième station, on descend une rue droite jusqu'à la sixième, la maison de Véronique. Ici encore il y a une chapelle. Quand on y descend (maintenant par un escalier de plusieurs mètres) on entre dans les restes d'une maison, dont l'architecture paraît romaine et qui a été sans doute la demeure de personnes fortunées. C'est en effet sous des traits pareils que la tradition nous représente Ste Véronique. En descendant la même rue, au bout et sur le coin de la rue de Damas, se trouve la cinquième station, qui rappelle Simon de Cyrène. Il venait des champs sans doute par la porte de Damas, lorsqu'on l'a forcé (salutaire violence !) à aider Jésus à porter sa croix.

A quelques pas de là se trouve, sur un terrain fortement exhaussé, puisque la différence du niveau actuel avec le niveau antique est de quatre mètres, se trouve la quatrième station. Quelle dut être cette rencontre du Sauveur avec la Sainte Vierge, quand Jésus, rassasié d'opprobres, endolori par la flagellation, déchiré par la couronne d'épines, écrasé par la croix, hué, conspué, ne put recevoir pour toute consolation qu'un long regard de sa mère ! Ici sur place, il me semble que la représentation de ces scènes est beaucoup plus vivante, beaucoup plus pénétrante.

La troisième station est devant l'hospice autrichien, la seconde à l'endroit où Jésus prit sa croix, c'est-à-dire à la naissance de la Scala Sancta, dont on peut voir l'emplacement à Jérusalem ; mais qui, comme on sait, a été transportée à Rome. Tous les pèlerins de Rome ont remonté à genoux cet escalier que Jésus a descendu après la condamnation devant le tribunal de Pilate.

La première station à proprement parler est située dans la caserne turque. On ne s'oppose pas en général, à ce que les chrétiens aillent s'agenouiller sur les dalles de la caserne en expiation de la sentence la plus inique et la plus humiliante pour l'esprit humain, qui fut jamais portée. Lorsqu'on ne peut monter à la caserne, on fait la première station à l'église de la flagellation.

A chacune de ces stations il y a au moins un chiffre, son numéro d'ordre, dirais-je, pour la

reconnaître. Que de pèlerins, à travers les âges, ont fait ce douloureux voyage! De tous les points du globe, il est venu des chrétiens hantés par le désir de mêler un peu de leur sueur ou de leurs larmes avec les gouttes de sang du Christ, dont cette terre est imprégnée ! Que de pénitences ces montées illustres ont pu voir !

Et cette noble et sublime substitution du Christ pour le monde coupable a été toujours la pierre de touche à laquelle l'humanité a reconnu un amour indiscutable, héroïque, infini, dont elle a subi inéluctablement le charme et dont, malgré des défections lamentables, le souvenir n'a pas abandonné son cœur.

Le Lithostrotos, dont parle l'Evangile, a été en partie retrouvé dans la propriété des Sœurs de Sion, sous dix mètres de décombres accumulées. Les dalles sont le plus souvent très grandes et comme je l'ai dit plus haut, il en est qui portent la trace du séjour des soldats : un petit bout de pavé, très probablement le pavé que le Christ a foulé, a été mis à nu dans les souterrains.

C'est au jardin des Olives, situé presque au pied de la montagne des Oliviers que cet horrible drame a commencé. Ce jardin était et est encore un verger d'oliviers. En ce moment il y en a huit. On indique l'endroit où les trois apôtres privilégiés s'étaient endormis. On montre également l'endroit de la trahison de Judas. Il importe peu que tous ces endroits soient identifiés à un centimètre près. L'essentiel est que les faits évangéliques se sont passés ici, et de cela personne ne

doute. La grotte de l'Agonie rappelle cette tempête d'anxiétés, d'angoisses, d'ennui, de dégoût, de mortelle tristesse qui se déchaîna sur l'âme du Sauveur. Que d'angoisses humaines sont allées chercher leur consolation là-bas et elles ne se sont pas trompées d'adresse. C'est là qu'il faut trouver, et peut-être là seul, une consolation et un réconfort qui puissent pénétrer l'âme aussi profondément que la tristesse et le dégoût peuvent la bouleverser. J'ai pu y célébrer la messe, et dans cette religieuse solitude, où tout est silence et recueillement, il m'a semblé que même à Courtrai, notre Eldorado, il y avait des gémissements et des pleurs et qu'il ne fallait pas les oublier.

De Gethsémani on suit le sentier par lequel le Sauveur a descendu la hauteur escarpée lorsqu'il quitta le Cénacle, là-bas au loin, au sud-ouest de la ville, pour se rendre à l'endroit habituel de sa prière nocturne. En un mot, l'âme ne se rassasie pas de faire renaître les émotions du grand jour de la passion et de les évoquer vivantes et fidèles à chaque pas du Sauveur. Le chemin de la croix, le calvaire et le tombeau du Christ, c'est tout Jérusalem.

A part Bethléem et Nazareth, les lieux les plus vénérables qu'il y ait sur la terre pour un chrétien, s'abritent sous le dôme de l'église du St-Sépulcre. Le calvaire avec tout ce qui l'entoure, d'après ce que nous avons vu, se trouve sur une terrasse à l'entrée de la Basilique : deux escaliers y conduisent, l'un appartenant aux Grecs, l'autre

aux Catholiques. Juste à l'entrée et décorée de lampes appartenant à des confessions diverses, Catholiques, Grecs, Arméniens, et entretenues par elles, se trouve la pierre de l'onction où le corps de Notre Seigneur fut embaumé avant la sépulture. Le Saint-Sépulcre lui-même est une caisse oblongue en marbre, couverte d'une plaque également en marbre, qu'on croirait fendue, mais qui n'est que rayée au milieu et sur les bords, pour la rendre impropre à tout usage de construction, nous a-t-on dit, et la défendre ainsi contre les tentations de vol des musulmans.

Les Grecs, les Catholiques, les Arméniens ont leurs heures où ils disposent du St-Sépulcre pour y célébrer la messe. On se figure le vacarme quand deux ou trois confessions font des services à la même heure dans la Basilique. Quand les catholiques y célèbrent, on construit un autel portatif sur le St-tombeau et c'est là-dessus qu'on offre le St-Sacrifice. Il faut une permission du Père Custode pour y être admis. Cette année, à cette époque-ci, il n'y a pas de pèlerins. Il ne me fut donc pas difficile d'obtenir cette faveur une fois par semaine. Quelle bonne fortune et quelle jouissance ! Le petit temple, qui renferme le St Sépulcre, a été bâti avec un goût douteux par les Grecs, après l'incendie au commencement de ce siècle, à la suite duquel a disparu la partie du rocher conservé jusque là et formant la voûte de la grotte du St-Tombeau. Le décor extérieur de ce temple appartient aux Grecs Orthodoxes. C'est un luxe de lampes de couleurs diverses, qui est décoratif

Enfin la Basilique, la grande construction qui abrite et le catholicon des Grecs et le St Sépulcre et le Calvaire et tous les autels appartenant aux Catholiques, aux Cophtes, aux Arméniens, est un monument à coupole, qui a été restauré, je crois, par la France et la Russie et aurait déjà besoin d'une restauration nouvelle ou du moins de réparations d'entretien, car les couleurs se détachent des voûtes ce qui donne un air de négligence et d'abandon.

Chose que je crois digne de remarque, ici toutes les églises construites dans les temps anciens ou au temps des croisés, sont orientées, même celles qui se trouvent au-delà du méridien de Jérusalem. C'est donc l'idée de l'Orient qui guide ici, non la situation du berceau ou du tombeau du Seigneur. On dit que dans la grotte de l'agonie le Sauveur avait eu la face tournée vers l'orient, mais sur la croix il regardait l'occident et c'est l'occident aussi qui a le mieux compris ce regard angoissé ! La question n'est pas si tous ces grands événements se sont passés à l'endroit où s'élèvent tous ces autels ; mais nous sommes bien sûrs de ne pas être loin de là.

J'ajoute un mot sur les Juifs ; ici comme partout ils préfèrent le négoce. Il n'y a pas beaucoup de grands richards parmi eux. Ils aiment à accaparer la monnaie divisionnaire pour gagner ainsi au change de la monnaie d'or. Toujours le maniement de l'argent. On se rappelle que Judas fut le seul Juif du collège apostolique et qu'il se perdit

au maniement de l'argent. Ils ont ici une dizaine de synagogues ; les plus belles sont celles des Juifs espagnols et celle des Juifs polonais. Nous avons visité ces deux derniers un jour de Sabbat. L'atmosphère y parait chargé de fanatisme. Leur entrée est une curiosité qu'il ne faut s'accorder qu'avec beaucoup de modération. Une fois, et c'est assez !

Un spectacle curieux, ce sont les lamentations et les pleurs des Juifs et des Juives, le vendredi, au mur de fondation de l'ancien temple de Salomon. Du temple de Salomon proprement dit, même du second temple, il ne reste pas pierre sur pierre. Ainsi l'avait prédit l'Evangile, et ainsi le vérifia l'événement. Mais il existe quelques substructions authentiques de l'enceinte extérieure du temple, et c'est devant ces pierres que les Juifs viennent le vendredi, à la veille du Sabbat, et parfois le Sabbat lui-même, prier, pleurer en se balançant et y appliquer leurs baisers. Certes la conviction de tous ces enfants d'Israël n'est pas la même, mais au demeurant, je n'oserais dire que cette douleur soit simulée ; pris dans son ensemble, le spectacle est saisissant. Il m'a toujours paru que dans la lecture des prophètes, lecture parfois difficile, un des points les plus clairs, c'est la prédiction des destinées d'Israël, de sa chute profonde et irrémédiable, de sa dispersion par le monde. Ne voyons-nous pas de nos yeux l'accomplissement de cette prédiction ? Et cependant ils ont l'argent, et l'argent, dit-on, peut tout ; Salomon, un Juif de marque, disait déjà : tout obéit à l'argent. Pour-

quoi ne réussissent-ils pas à reconstituer leur nationalité, à rebâtir leur temple et à réoccuper la Palestine, qu'ils croient être leur terre promise. Ces pleurs des Juifs me semblent significatifs : ils restent les nomades d'autrefois. D'ici ils sont passés en grand nombre en Crimée, en Roumanie et ailleurs en Orient. De là ils s'élèvent vers la Pologne ; puis ils vont à Berlin, de Berlin à Francfort ; et les plus riches partent alors pour Bruxelles, Paris ou Londres.

Tel est le cycle de leur vie errante. Beaucoup perdent la foi juive à ces émigrations, considèrent que le Messie c'est le progrès,et se livrent au culte de l'argent. Mais ici, à Jérusalem, leur foi parait entière, et l'expression de cette foi, je la crois sincère, à cette singulière solennité des pleurs qui se répète toutes les semaines depuis tant de siècles.

Au pied des murs de Jérusalem s'étend la vallée du Cédron ou de Josaphat, qui occupe l'est et le sud, la vallée d'Hinmon, qui occupe le sud-ouest et l'ouest. Dans ces vallées s'accumulent toutes espèces de souvenirs, dont plusieurs sont enguirlandés de légendes. D'autres se rattachent à l'histoire juive, tels que les jardins du roi, où aujourd'hui croissent paisiblement des choux-fleurs et des artichauts ; la fontaine de Néhémie près de la léproserie turque, etc. Mais l'intérêt de notre voyage doit maintenant se concentrer sur les environs de la ville.

Ce qui se rattache de plus près à la vie et à la passion du Sauveur, c'est le jardin de Gethsémani. Il est situé sur la pente inférieure du Mont des

Oliviers et est séparé de la ville par la vallée du Cédron, où celle-ci a sa moindre largeur. A cet endroit passe le torrent du Cédron, au-dessus duquel il y a aujourd'hui un pont en pierre. Il y avait sans doute aussi un pont du temps de Jésus. Le chemin conduisant au haut du Mont des Oliviers, un chemin de piétons, longe le jardin des Oliviers, clôturé maintenant par les Pères Franciscains et le sépare de la grotte de l'agonie, située de l'autre côté. A Gethsémani il y a encore des oliviers, dit-on, datant du temps de notre Seigneur. Que ces oliviers soient authentiques ou qu'ils soient les descendants de ceux qui ont vu l'agonie du Christ, ils sont éminemment vénérables et sont sans aucun doute très vieux. Il y en a encore huit. Entre les arbres on a fait des parterres où les Pères cultivent des fleurs. A l'intérieur du mur de clôture, on a placé un chemin de la croix.

Voici au haut du jardin la roche où les trois disciples privilégiés auraient été trouvés endormis ! En dehors du mur, dans un coin, l'endroit du baiser de Judas ! Gethsémani est l'endroit où l'on vient apprendre l'humilité. C'est ici que s'est passé ce que nous pourrions appeler la passion psychologique du Sauveur, pour la distinguer des mauvais traitements du chemin de la croix. C'est l'âme qui souffre et qui est triste jusqu'à la mort ! Le Fils de Dieu qui se soumet à cette première mort, en attendant l'autre sur la croix ! Et nous, c'est-à-dire les hommes, dès l'origine de notre histoire religieuse nous débutons par un fratricide,

un frère qui tue son frère parce que par sa faute son sacrifice est moins bon, moins désintéressé ; et notre esprit dont nous sommes si ficrs, dont la règle, prétendons-nous, et la nourriture c'est le progrès ; progrès, en effet, puisque c'est la dernière phase de l'histoire religieuse : nous l'inaugurons non plus par une trahison d'un frère par son frère, mais par la trahison de Dieu par un disciple aimé, et cette trahison se dissimule sous un baiser. Nous avons donc bien le droit d'être humbles et où pouvons nous mieux apprendre à l'être qu'au jardin de Gethsémani ?

Plus haut que Gethsémani on n'a plus de voie carrossable ; il y a un chemin de piétons que les chevaux ne monteraient pas et surtout ne descendraient pas sans difficultés, à cause de la roche nue et glissante que l'on rencontre presque immédiatement au-dessus du Jardin des Olives.

Voulant atteindre le sommet autrement qu'à pied, nous dûmes faire un long détour par la porte de Damas, devant St Etienne et l'établissement des Mormons (car les Mormons aussi ont leur établissement ici !) Contournant ainsi la vallée du Cédron, puis remontant la montagne des oliviers, arrivés presqu'au point culminant, on a d'un côté, sur la droite, une vue incomparable sur Jérusalem, le panorama est superbe ! de l'autre côté, une vue également belle, mais incomparablement plus sévère sur le désert du Jourdain ; des montagnes grises profondément ravinées, et dirait-on de loin, sans un brin de végétation; puis la Mer Morte, que l'on voit sur une partie de sa largeur et sur une

longueur de plusieurs kilomètres. On ne voit pas mieux la Mer Morte du haut de la tour russe, qui mesure cependant plus de 60 mètres, divisés en 223 marches. On dirait la Mer Morte distante de quelques kilomètres seulement, tant la vue va à vol d'oiseau et elle est à cinq heures de cheval de Jérusalem.

Au sommet du Mont des Oliviers, les Russes ont construit un établissement, où ils ont trouvé quelques belles mosaïques romaines : C'est là que se trouve la tour dont j'ai déjà parlé et qui est le premier point de Jérusalem que l'on aperçoive de tous côtés, notamment du côté nord, le plus opposé, celui par lequel nous sommes arrivés. Puis descendant, on rencontre dans un petit village mahométan, accollé à une résidence de derviches et leur appartenant, une petite cour où s'élève une chapelle convenablement entretenue maintenant, et où les Catholiques, les Grecs, les Arméniens viennent, chacun à son tour et à date fixe, célébrer la messe, parce que la tradition désigne cet endroit comme l'endroit de l'Ascension. On y montre l'empreinte du pied du Christ, dans la roche. J'ai accepté de confiance que c'est l'empreinte d'un pied. Et puis pourquoi les Chrétiens n'auraient-ils pas conservé par une empreinte artificielle comme à « *Domine quo vadis* » à Rome, le souvenir de ce très grand événement de l'histoire chrétienne ? On sait que d'autres, suivant également des traditions, placent l'endroit de l'Ascension ailleurs, notamment au couvent de la Croix, occupé par les Grecs, à l'ouest de Jérusalem.

Puis on descend encore à l'église du Pater, ainsi appelée parce que le Divin Sauveur y aurait enseigné l'Oraison Dominicale aux Apôtres. Il est certain que Notre Seigneur a enseigné son oraison en Galilée. L'évangile de St-Mathieu le dit, mais il y a deux évangiles, celui de St-Mathieu et celui de St-Luc, qui rapportent l'Oraison Dominicale, et les formules ne sont pas identiques. Pourquoi ne pourrait-on pas placer l'une en Galilée et l'autre sur le Mont des Oliviers ? Les premiers Chrétiens ne connaissaient-ils pas l'Évangile aussi bien que nous ?

Plus bas encore on indique l'endroit d'où Jesus, avant l'entrée triomphale à Jérusalem, a pleuré sur la ville. Il avait pris l'ânesse avec son ânon à Bethphægé, que l'on indique de l'autre côté de la montagne, entre celle-ci et Béthanie. Le Sauveur a donc fait l'ascension du mont des Oliviers et puis fait une descente difficile vers la ville ; et tout juste avant l'endroit le plus scabreux il se sera arrêté. Jérusalem était là en panorama devant lui : c'est l'un des points d'où l'on voit le mieux le deploiement de la cité. Cette roche a donc recueilli les pleurs de Jésus. Les PP. Franciscains ont érigé là une chapelle, gardée par un serviteur chrétien. Dans le jardinet, ayant à ses pieds Gethsémani, le marquis de Bute, le grand propriétaire Ecossais, à voulu avoir sa sépulture. Sa dame a placé de sa main quelques menus débris de pierre de la montagne sur le tombeau de son époux, et au milieu la croix. La poussière durcie qui se trouve au-dessus doit sans doute

figurer la poussière de ses ossements, qui se trouve au dedans, et la croix qui domine cet agreste mausolée, au bord de la vallée de Josaphat, rappeler la résurrection du dernier jour.

Un peu au-delà de Gethsémani, il y a des cimetières juifs, qui couvrent la montagne des Oliviers jusqu'à la cime. Il a même fallu acheter le champ d'oliviers situé à côté de Gethsémani pour empêcher les Juifs d'étendre leurs cimetières à un terrain qui, au temps du Christ, appartenait peut-être à la propriété qu'on a appelée le Jardin des Oliviers.

On ne quitte jamais le mont des Oliviers sans un retour sur soi-même ! On voit dans le lointain, sur la gauche, Haceldama, et non loin de là la montagne du mauvais conseil où dans une maison de campagne de Caïphe aurait été tramée la mort du Christ. Si la tradition a inventé ces identifications, elle n'a pas inventé les faits, et elle a singulièrement respecté les vraisemblances. Si elle s'est trompée de quelques mètres, nous sommes certains d'être dans la région très approximative où ces faits se sont passés ; et, à mon avis, cela doit suffire pour nous ouvrir l'âme aux impressions que ces faits doivent faire naître.

Nous avons été trois fois à Bethléem, le 6, le 20 et le 25 Décembre. La route est vraiment carrossable ; elle est facile et agréable ; passant à côté de citernes, qu'on a décorées du nom de fontaine des Mages, parce que là les Mages auraient vu reparaître l'étoile, puis le couvent de Mar (saint) Elias, un des grands saints du pays. Sur l'autre

côté de la route se trouve Tantour, où il y a de grandes carrières de pierres rougeâtres, qui ont servi entre autres à l'église Dominicaine de St-Etienne à Jérusalem. De la route de Bethléem, on a constamment en perspective l'horizon le plus lointain, les montagnes de Moab, et entre deux montagnes, de ce côté-ci du Jourdain, un tout petit coin de la Mer Morte. Puis on rencontre le Tombeau de Rachel. Les journaux des pèlerins les plus anciens mentionnent déjà ce petit monument juif. On est certain que le mère de Benjamin est morte en couche en route, et qu'Abraham lui a fait une sépulture à Ephrata (Bethléem).

Plus loin, près de l'entrée de la ville, encore de vastes carrières. Bethléem se deploie sur la hauteur comme une grande ville, quoiqu'elle n'ait que 10.000 âmes. Cette impression de ville considérable vous vient également quand du seuil du Couvent des Franciscains, vous promenez sur la ville, qui s'étage depuis le fond de la vallée jusqu'à une hauteur respectable, un regard circulaire et que vous embrassez ensuite d'un coup d'œil le minaret de la mosquée, la tour en flèche conique, toute en pierre blanche d'une église protestante, l'orphelinat de Don Belloni, les couvents des Pères du Sacré-Cœur, des Sœurs de St Vincent-de-Paul, et j'en omets. Toutes les maisons sont grises et ont une terrasse. La plupart des habitants sont chrétiens, catholiques ou schismatiques. Les Musulmans, chassés de la ville vers 1835 je crois, sont revenus et ont gagné en importance au point d'avoir une mosquée. Les Bethléemites, hommes

et femmes, à première vue sont sympathiques. Le type semble même plus beau qu'ailleurs. J'ai déjà parlé du costume des femmes Celles-ci se marient très jeunes, à 14 ans ; et, comme partout en pays arabe, le mari achète sa femme en payant une rançon à son beau-père. Il paraît que le ciel répand une fécondité plus qu'ordinaire sur les ménages Bethléemites, et comme ceux-ci vivent en grande partie des étrangers, les années comme celle-ci, où les étrangers ne viennent pas, la progéniture nombreuse devient une crise d'abondance, telle que l'entendait feu monsieur Eudore Pirmez !

La grande attraction, faut-il le dire ? c'est tout ce qui se rattache à la naissance du Sauveur. A Bethléem, comme en tant d'autres endroits, Ste-Hélène a construit une basilique. Quelle bâtisseuse que cette première impératrice chrétienne ! Dans l'histoire, sans excepter l'histoire des saints, à côté d'un grand homme on trouve souvent une grande femme, dont-on pourrait dire, si ce langage était permis, qu'en bien des grandes circonstances elles ont tenu les ficelles. C'est le cas pour Constantin et Hélène, sa mère, comme c'est le cas pour ce rude cœur de St-Jérôme, si tendre pour tout ce qui regarde Bethléem, et Ste-Paule, sa disciple. On montre près de la grotte de la crêche la grotte où St-Jérôme vécut dans les plus grandes austérités et traduisit l'Ecriture en langue vulgaire du temps, c'est-à-dire en latin. Ce travail était immense dans les conditions d'alors, et lorsque St-Jérôme se laissait entraîner parfois par la lassi-

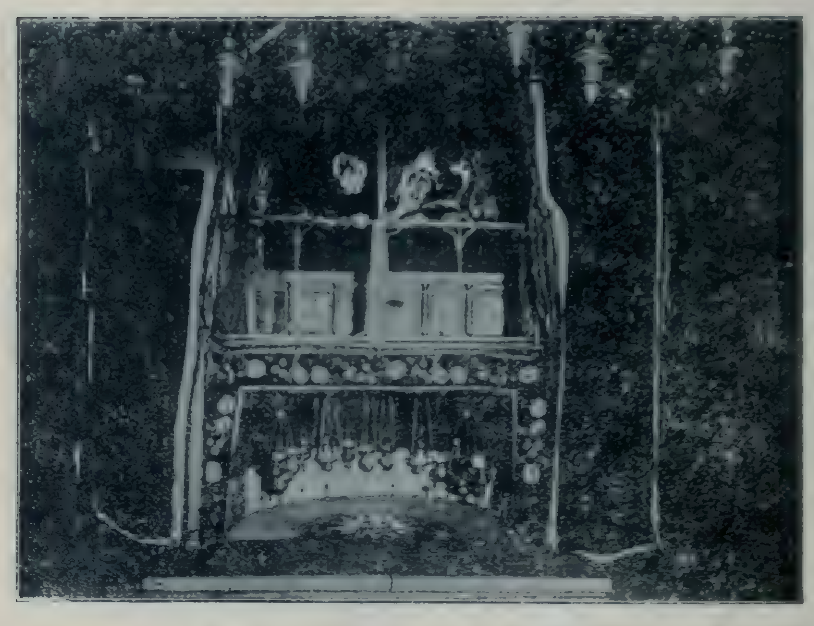


Route de Bethleëm — Tombeau de Rachel.



Bethleëm — Place et entrée de la grotte.

Bethleëm — Eglise Ste Hélène.



Grotte — Lieu de la Nativité.

Bethleëm — Entrée du Patriarche Latin veille de Noël.



Type de Berger de Bethleëm.

Marché de Bethleëm.

Types de Bethleëm.

Vasques de Salomon.

Vasques de Salomon.

Couvent à l'Hortus Coclusus.



Route d'Hébron — Chêne d'Hébron ou de Mambré.

Hébron — Tombeaux d'Abraham et de Sara.



Hébron — Tombeaux d'Abraham et de Sara.

Hébron — Types.



St Jean.

tude, Paule l'encourageait, l'excitait, ne le laissait pas tranquille, jusqu'à ce qu'il continuât. C'est en partie à cette grande femme que nous devons les travaux de St-Jérôme.

A côté de cette grotte se trouvent les tombeaux de St-Jérôme, de Ste-Paule et de Ste-Eustochium ou Julie, fille de Ste-Paule, et encore plus grande sainte que sa mère. Comme ils furent unis dans la vie, ainsi la mort les conserva réunies presque dans le même autel et dans le voisinage de la crêche.

La grotte de la crêche est assez vaste, telle qu'elle est maintenant. L'endroit que la tradition indique comme celui où est né le Sauveur, appartient aux Grecs-Orthodoxes. C'est l'Eglise Latine Catholique qui a conservé cette tradition, car au-dessus de cet endroit se trouve placé une étoile en argent, portant cette inscription latine *Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est,* avec le millésime de 1717. Cette inscription gêne beaucoup les Grecs, qui y trouvent un rappel permanent de leurs violences. A plusieurs reprises ils ont tenté de faire disparaître la plaque et l'inscription, pour remplacer celle-ci par une inscription grecque. En effet, quand nous eûmes vénéré cet endroit sacré, le soldat musulman qui était de faction dans la grotte, vint voir de très près, comptant une à une les vis qui retiennent la plaque, pour voir si elles y étaient encore. Les catholiques latins possèdent la grotte la plus profonde : un autel se trouve érigé là, à l'endroit présumé où les mages auraient fait leur adoration. J'ai pu y célébrer la messe trois

fois. On montre à côté, l'endroit où fut placée la crèche. Je pense qu'il serait difficile de garantir ces identifications à un millimètre près : mais de l'identité de la grotte, nul ne doute, ni n'a jamais douté.

Tout près de là, on a élevé encore un autel en souvenir des enfants tués sur l'ordre d'Hérode. A Bethléem, la fête des Innocents est jour de fête obligatoire. On sait que lorsque l'ordre d'Hérode fut lancé, un ange vint avertir Joseph de prendre la fuite avec la mère et l'enfant : c'est l'Evangile qui le rapporte.

A peu de distance de l'aggloméré des maisons de Bethléem on montre ce qu'on appelle la grotte du lait, où St Joseph et la Ste Vierge auraient habité, cachés pendant quelque temps avant la fuite en Egypte. Ici encore les Franciscains ont une chapelle ou plutôt, depuis quelques années une vraie église, tant le concours est grand. Au-dessus s'élevait autrefois le monastère de Ste Paule, dont on voit encore une mosaïque. Tous les souvenirs de Ste Paule, quelque petits qu'ils soient, plaisent à quiconque sait combien grand fut le rôle joué par cette femme, non seulement d'éminente sainteté, mais de haute intelligence. Le souvenir de Jésus enfant l'avait attendrie, comme il avait attendri St Jérôme. Elle quitta Rome, où elle appartenait à une des premières familles, si non la toute première, la *Gens Julia*, pour suivre son maître St Jérôme, et aller professer la pauvreté et la perfection évangéliques auprès du berceau où le Fils de Dieu vint au monde dans la pauvreté, et

où il donna le premier l'exemple de la perfection évangélique.

Plus bas dans la vallée et maintenant enclos entre des murs, se trouve le champs, le pâturage présumé où les bergers entendirent le chant des anges : *Gloria in Excelsis Deo et pax hominibus bonæ volontatis*, le chant que tous aiment et qui est comme la formule des vœux qui sont au fond du cœur de tous. Il n'est pas arrivé souvent dans le cours de l'histoire, que l'on ait trouvé des formules qui plaisent à tous. Les anges y ont réussi et on aime à voir cette guirlande d'unanimes sympathies entourer la crèche de l'enfant Jésus.

Cette même vallée rappelle la charmante histoire de Booz et de Ruth, l'habile et très attrayante glaneuse.

Mais enfin, ce qui attire avant tout c'est la crèche. Dans la Basilique Constantinienne, on n'utilise que le transept et l'abside. Celle-ci est même séparée des trois nefs par un mur grossier construit en 1843 (? par les Grecs. Depuis lors, ceux-ci ont suspendu leurs lampes entre les colonnes des trois nefs, commencement de prise de possession. Dans ces nefs il y a encore des mosaïques dont quelques-unes datent des Croisés et d'autres paraissent romaines : sur une ou deux colonnes également il y a des inscriptions, qui paraissent romaines. Dans le bras nord du transept, les Arméniens ont un autel. Le chœur et l'abside appartiennent aux Grecs Orthodoxes. Du côté du chœur des Grecs, sur un piédestal de quelques centimètres d'élévation, se tient un

factionnaire turc ; ces factionnaires n'y sont malheureusement pas inutiles. En 1873, si j'ai bon souvenir, éclata une rixe suivie de mort d'homme. Un religieux franciscain fut tué par un kavass dalmate. Réclamé par la justice autrichienne, celui-ci fut appréhendé par les turcs ; mais sous l'œil bienveillant de ses gardiens, il parvint à s'échapper et obtint en Russie un emploi rémunérateur.

Le grand jour de Bethléem, comme de juste, c'est le 25 décembre, le jour de Noël. Le patriarche, ce jour-là, fait son entrée : c'est l'Ingresso. Autrefois, quand il n'y avait pas encore de route carrossable, il entrait monté sur un cheval blanc. Sa Béatitude Mgr Piavi, plus homme de progrès que cavalier probablement, a remplacé le cheval blanc par une voiture aussi confortable que possible. A la descente de voiture, le patriarche, vêtu d'une cappa magna grise, est reçu à la grand'place par le clergé catholique en surplis. Il reçoit d'abord une aubade de la musique de Don Belloni. Tout Bethléem est sur pied : la place, pour me servir d'une expression consacrée, est noire de monde. Mais ce n'est là qu'un terme consacré, car la bigarrure des costumes orientaux donne en réalité à la place une couleur tout autre. Les curieux sont juchés sur toutes les terrasses, sur les tours et jusque sur le chemin de ronde du minaret; ce sont des grappes humaines. Les cloches sonnent à toute volée. Le patriarche chante les vêpres en toute solennité. A dix heures du soir commencent les matines qui durent jusqu'à minuit. A minuit

commence la grand'messe, tout cela se fait dans l'église de Ste Catherine, une grande église que les Franciscains ont bâtie au transept nord de la basilique. En même temps commence une messe basse à l'autel des Mages, dans la grotte.

Le consul général de France, à Jérusalem, assiste officiellement à ces fêtes religieuses. Je dis officiellement, car Monsieur Boppe, le consul actuel, est un catholique croyant et pratiquant. Mais ce n'est pas Monsieur Boppe seulement qui assiste aux fêtes avec toute la dévotion que lui dictent ses convictions religieuses, c'est le consul général qui assiste en cérémonie à ces fêtes, avec tout le personnel du consulat et en costume, précédé de ses kavass, de ceux du patriarche et de ceux des Franciscains, battant solidement de leur masse les dalles des corridors et de l'église. Il fait d'abord son entrée l'après-midi. Il assiste à la messe de minuit et à la procession du bambino qui la suit. J'avais déjà vu le même consul assister à la procession franciscaine au St Sépulcre avec son personnel, et derrière lui son kavass en costume, armé du knout. Le knout ici est l'emblème de la puissance. Décidément, l'anticléricalisme n'est pas pour la France un article d'exportation !

Monsieur le consul Boppe n'est pas seulement un bon catholique ; il est aussi un parfait gentleman. Il nous fit l'honneur de nous inviter à la collation traditionnelle qui lui est offerte par les RR. PP. Franciscains, dont il reçoit également l'hospitalité.

Le couvent, la veille de Noël, est un vrai caravansérail. Hommes, femmes, enfants circulent, courent, crient dans les corridors. Un nombre considérable d'étrangers y sont reçus à table et au logement. La police aussi, des hommes musulmans, y sont par tradition, je pense, un peu pour la forme, en tous cas pas pour l'édification. Ce soir là, il m'a paru qu'ils avaient oublié plus ou moins le Ramadan. Dans tous les coins, dans les corridors et à l'église, il y a des dormeurs, des gens qui ne veulent pas manquer la messe de minuit.

Le spectacle est plus étrange qu'édifiant : un peu plus de discipline ne déparerait pas le tableau. A la messe de minuit je me sauvai à la grotte de la crêche. Il y a trente ans, lors de mon séjour à Rome, je ne pus jamais me réconcilier avec la musique religieuse, telle qu'elle était exécutée généralement alors dans les églises de Rome. Les goûts des Pères Franciscains de Bethléem sont Italiens, et mes goûts sont restés les mêmes. Mais l'assistance à la messe basse à la grotte de la crêche est délicieuse. A minuit, dans cet endroit, dans un silence complet et un recueillement parfait, un monde de pensées vous assaille. Cette parole « *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ volontatis* » dite à voix basse par le prêtre officiant, semble trouver un écho, qui la chante dans ces plaines solitaires, comme autrefois les anges devant les bergers, pour appeler autour de la crêche les pauvres en premier lieu, et puis revient s'infiltrer dans les

profondeurs de notre cœur, comme si elle nous demandait si nous sommes bien des hommes de bonne volonté. On prie bien à Bethléem devant la crèche à minuit. A la différence de certains autres lieux de pèlerinage, les Bethléemites estiment leur sanctuaire autrement encore qu'à l'argent qu'il rapporte. Ils sont bien religieux. Il y avait un grand nombre de communions à la messe de minuit.

Les Pères Franciscains, dont l'hospitalité est aussi cordiale que possible, nous avaient donné d'excellentes chambres. Après la messe de minuit je suis allé cueillir un petit somme réparateur en attendant que je puisse célébrer à mon tour à 9 h. J'étais le 10me sur 21. Les années où il y a beaucoup de monde, on célèbre parfois la messe jusqu'à 3 et 4 heures de l'après-midi. Cette fête de Bethléem est touchante et ne laisse personne insensible !

Le patriarche Grec non-uni, à son tour, fait son entrée à Bethléem 13 jours plus tard, avec toute la pompe que savent y mettre les Orientaux. On dit que la cérémonie est très belle, mais à cette date, nous mangerons, j'espère, les oignons d'Egypte.

Après le berceau du Christ, je me tourne vers le mémorial de sa Passion, la Ste-Eucharistie, J'ai déjà dit que le Cénacle est transformé en mosquée. C'est dire que les turcs ne sont pas disposés à s'en dessaisir. Lorsqu'un endroit paraît sacré aux chrétiens, tel que la fontaine de Siloë, par exemple, les musulmans se hâtent d'y con-

struire ou d'y approprier une mosquée. Dès lors l'endroit est en dehors du commerce et les chrétiens ne doivent plus songer à l'acquérir. Le Cénacle est donc une mosquée et cette abomination n'est pas près de finir. Nous tournâmes donc notre attention vers Emmaüs, qu'on indentifie avec El-Obeibe, à trois heures de cheval de Jérusalem. Les savants discutent si l'ancien Emmaüs doit être cherché à El-Obeibe ou à Amwas, à 170 stades de Jérusalem. Je sais qu'il y a des arguments pour l'une et l'autre opinion. Je n'ai pas approfondi la question. Mais il est certain, d'après l'Evangile, que les disciples d'Emmaüs sont revenus à Jérusalem le soir du jour où ils firent la rencontre du Sauveur. Une de mes impressions est que les personnages bibliques, tant ceux du nouveau testament que ceux de l'ancien, devaient avoir de fameux jarrets. Lorsqu'on voit les chemins parcourus et les distances franchies, on demeure stupéfait de leurs pérégrinations et on se demande si l'humanité, au moins l'humanité occidentale, au lieu de tenir la tête du progrès, n'est pas en dégénérescence. Mais malgré ces aptitudes toutes spéciales, on se demande comment les disciples d'Emmaüs auraient pu, en une après-midi et une nuit faire le voyage de Jérusalem à Amwas et retour, c'est à dire 63 kilomètres et demi, en prenant le stade à 187 mètres, d'après la mesure d'Epidaure. Je tiens donc pour El-Obeibe et j'adopte la tradition que défendent les Franciscains. Nous nous mîmes en route le 18 Décembre, à cheval. Nous suivîmes durant deux heures la

route de Jaffa, du haut de laquelle nous vîmes dans les profondeurs de la vallée une petite halte, chapelle ou bâtiment, où Jésus aurait rencontré les deux disciples. Après deux heures nous quittâmes la route de Jaffa, pour prendre au nord-est la route d'El-Obeibe : qu'on ne s'y trompe pas. Quand nous disions la route d'El-Obeibe, n'allez pas croire qu'il s'agisse d'une voie carrossable ou même d'un chemin. Ces mots n'indiquent qu'une direction par laquelle on est sûr de pouvoir parvenir à l'endroit indiqué sans se casser le cou. On escalade une montagne, c'est à peu près égal de quel côté, disons par où l'on peut ; arrivés au sommet, on suit encore une direction, cherchant un chemin, et ainsi de suite.

A notre gauche, nous vîmes dans le lointain Cariathiârim, le premier séjour de l'arche d'alliance, dans l'ancien testament. Ce village, suspendu au flanc d'un rocher, s'appelle maintenant Abou-Gosch ; il a conservé ce nom d'un chef, qui y habitait il y a une soixantaine d'années et qui, chef de brigands, y rançonnait le pays. Un jour, il avait réussi à capturer deux Franciscains et fit savoir à Jérusalem que, si pour telle date on ne lui faisait pas parvenir telle rançon déterminée, il les ferait cuire au four à pain. Mais Hibrahim Pacha répondit en envoyant des gendarmes à la poursuite de ce mauvais drôle, pour en purifier le pays : ce qui fut fait. Après avoir monté, descendu, côtoyé bien des montagnes, on traverse un village de bédouins où jusqu'ici il est à peine de mode de se vêtir, puis on descend par une pente très

escarpée dans une vallée pour reprendre ensuite une nouvelle montée. On atteint un bout d'ancienne voie romaine, qu'aurait suivi le Sauveur, et enfin aux abords d'El-Obeibe s'ouvre une belle voie jusqu'au couvent des R. P. Franciscains. Le couvent, dépendant de la Custodie de Terre-Sainte, est rebâti il n'y a pas longtemps, et offre aux pèlerins une hospitalité très convenable et surtout très cordiale. Sur l'emplacement d'une ancienne église on a rebâti une église nouvelle, qui présente une spécialité. Elle est bâtie de façon à abriter les vestiges d'une maison juive, qui serait celle du disciple Cléophas, celle où Jésus se fit connaître par la fraction du pain. La même particularité se présente au Cénacle. Là aussi, l'antiquité avait construit une église abritant ce saint lieu. Cette analogie de procédé dès l'antiquité chrétienne à l'égard du Cénacle et à l'égard de la maison juive d'El-Obeibe, est un argument qui appuie l'opinion, qu'ici on a à faire à un sanctuaire rappelant la Ste Eucharistie.

La distance aussi — distance de 60 stades de Jérusalem — concorde. Les RR. PP. Franciscains ont fait daller richement en marbre italien et par des ouvriers italiens, l'emplacement de la maison de Cléophas, dont, comme j'ai dit, les vestiges ont été conservés et ils ont fait placer, comme autrefois, un petit autel au chevet de la maison.

On ne peut s'empêcher de se remémorer toutes les circonstances du récit, un des plus charmants qu'on rencontre dans l'Evangile. On semble revoir les étonnements des deux disciples,

leur court bonheur de la présence du Christ et leur naïve constatation ! «Ne vous semble-t-il pas que notre cœur brûlait à sa parole ?» Mais quelque joie que l'on éprouve à visiter ces lieux, on ne peut cependant y rester. Nous partîmes à 2 heures de l'après-midi et choisîmes pour rentrer à Jérusalem le chemin de Nébi-Samuel, la montagne où, dit-on, Samuel a son tombeau et où, en tout cas, s'élève non une église, mais une mosquée pour couvrir cette auguste sépulture. Le temps était pluvieux. Il ne s'en tint pas à la menace. La pluie tomba dru, puis une éclaircie à mesure que nous approchions de la vallée de Gabaon, où Josué arrêta le soleil. La vallée est magnifique, très fertile et cultivée toute entière : au fond s'élève le village de Gabaon, maintenant Gibéon, auquel le soleil semblait vouloir conserver ses faveurs, car entre deux nuages pluvieux il envoyait quelques rayons sur les masures grises, et ceux-ci jetaient sur Gabaon, un éclat d'illumination à l'emporte-pièce. C'était une vue superbe.

C'est sur le bord de cette vallée que s'élève la montagne sur laquelle se trouve, dans une mosquée, je le répète, la dépouille mortelle du grand prophète qui fut l'initiateur du royaume d'Israël. Les croisés l'appelaient le Mont-joie, parce que c'était de là ordinairement que les pèlerins jouissaient de la première vue de la ville sainte.

Le mont Nébi-Samuel est comme une immense étagère de gigantesques rondelles superposées en retrait et finissant par une pointe assez effilée

sur laquelle s'élève la mosquée. Ce sont des marches géologiques, de même roche de marne très durcie à la surface : on dirait un amphithéâtre cyclopéen, tant les strates sont régulièrement superposés.

Nous contournâmes la montagne, puis nous passâmes de grands amoncellements de pierre et un haut plateau formé par plusieurs groupes de montagnes. Ensuite, nous eûmes à passer une des pentes les plus raides que nous ayons rencontrées,... et il pleuvait à verse ! mais les chevaux de ces pays ci sont admirables ! Il n'y a qu'à les laisser aller.

Nous descendîmes, descendîmes toujours jusqu'au fond d'une vallée, qui est la vallée des Térébinthes. C'est dans cette vallée qu'eut lieu le duel mémorable entre David et Goliath. Le petit pâtre de Bethléem prit ses pierres à fronde ici même dans ce torrent que nous parcourons ; car le torrent est le Thalwey d'une vallée profonde, dont le conformation ne peut changer : de part et d'autre de hauts rochers nus couverts de pierres éboulées. Finalement nous remontons une montagne, qui nous met au niveau de Jérusalem. On signalait ce chemin comme bon : je voudrais que le plus hardi cavalier l'eût sous les yeux pour le qualifier. En tout cas je fus heureux de revoir la ville. Nous entrâmes par l'extrémité nord de la vallée du Cédron, et longeâmes le consulat Russe : nous avions trotté six bonnes heures.

Le 9 décembre nous visitâmes St Jean-Baptiste et tout ce qui se rapporte à lui *in montana*. Nous

partîmes en voiture à 10 h. du matin : la voie est carrossable en effet, jusqu'à l'église de la Nativité de St Jean-Baptiste. A côté de l'église il y a un couvent de Franciscains, qui est une maison d'études, pour les jeunes recrues de leur ordre. Cette maison est en même temps un hospice pour les pèlerins, et on y pratique l'hospitalité avec beaucoup de rondeur et de cordialité. J'ai des raisons de croire que l'établissement est sous la protection spéciale de l'Espagne. L'église est bâtie sur l'emplacement — une grotte encore une fois — de la maison où est né St Jean-Baptiste. Dans cette grotte il y a cinq ou six panneaux en marbre où sont représentés en bas-reliefs les faits de la vie du St Précurseur. Je les crois d'un travail espagnol. Espagnol aussi un St François d'Assise, qui rappelle un peu celui d'Alonso Cano et une Ste Claire, qui me paraît très belle. Ces deux statues se trouvent de part et d'autre de la petite abside. Dans le village, qui gît au pied du couvent et qui est très pauvre, il n'y a que 250 chrétiens, tout le reste est musulman !

A partir de là, la voie n'est plus carrossable. C'est un sentier à travers la montagne pierreuse. Le sentier monte d'abord une pente assez rude jusqu'à l'église de la Visitation et du Magnificat. L'église n'est pas grande, comme de juste. Il n'y a pas de catholiques. Mais la Russie, — la voici encore une fois — a bâti sur le flanc de la même montagne une église Grecque-Orthodoxe et elle a placé à côté une espèce de colonie de dames russes, désirant vivre dans le recueillement et la

prière. Celles-ci ont construit leurs maisons et l'on m'a dit que c'est avec la clause d'en abandonner la propriété pour perpétuer l'institution — donc une espèce de béguinage ! Les Franciscains disent journellement la messe dans leur sanctuaire, afin qu'au moins la prière s'élève vers Dieu de ces lieux, qui doivent lui être agréables ! Il y a des pans de murs, qui remontent aux Croisés. Comme ils ont travaillés en Terre Sainte ces soldats bâtisseurs ! Il en est des autres lieux saints comme de celui-ci : je crois avoir oublié de dire que Baudouin I^r^, comte de Flandre, avait beaucoup fait pour Bethléem, de même que Philippe-le-Bon. Quand il est mort on sait que sa veuve déposa, comme on dit, la clef sur le cercueil, ce qui est un langage emblématique pour signifier qu'elle renonçait à la succession privée. S'il n'avait jamais fait que des dépenses comme celle-ci, on pourrait plaindre ses créanciers, mais non maudire sa mémoire.

Mais dit-on, le lieu de la nativité de St Jean-Baptiste et le lieu de la visitation sont différents, séparés même par une vallée ! Ste Elisabeth ou son époux St Zacharie avaient-ils donc deux maisons? Maison de ville et maison de campagne? On sait que Zacharie était au service du temple. N'étant de service que la semaine à tour de rôle avec les autres, rien ne l'empêchait de demeurer en dehors de Jérusalem. Il est très probable aussi qu'il aura eu à proximité du village une vigne ou un champ d'oliviers, où il pouvait facilement y avoir un abri propre à être habité. Elisabeth comp-

tant déjà un grand nombre de printemps avant la naissance de St Jean-Baptiste aura préféré séjourner à la campagne plutôt qu'au village ; et c'est là que vint la saluer et la servir la future Mère de Dieu, pleine de grâce et bénie pardessus toutes les femmes.

La Ste Vierge arriva *per montana*. Le texte sacré dit *festinavit*, elle se hâta. Ce terme signifie sans doute que son cœur charitable avait hâte de se dévouer à sa parente. Mon esprit se refuse à croire qu'elle, la fille de quinze ans, eut assez de résistance pour marcher hâtivement par ces chemins impraticables, que nous connaissons, et à la distance respectable, qui sépare Nazareth de St Jean. C'est ici que retentit ce cantique, qui prédit les gloires de la Mère de Dieu, cantique que nous écoutons ou chantons debout, avec un enthousiasme toujours nouveau, quoi qu'il soit l'enthousiasme de tous les siècles et de tous les pays, en bon chevaliers chrétiens, parce qu'il est le chant de Celle que nous pouvons appeler dans un sens autrement profond que la chevalerie antique, la Dame de nos pensées.

Nous avons offert à la Ste Vierge en ce sanctuaire qui est le sien, ce bouquet que lui offre l'Eglise depuis le 12me siècle, cette prière de tous les fidèles, cette prière qu'oublient en tout dernier lieu ceux qui oublient le christianisme, un *Ave Maria*, mieux compris et bien senti.

Après cela nous eûmes hâte de continuer la route qui mène aux *Montana* ; c'est-à-dire un enchainement de montées et de descentes, qui rend

la route très pittoresque, mais à moins d'être infatigable comme certaines personnes de ma connaissance peuvent s'en vanter, difficile et pénible. La route est en elle-même un désert et comme toujours en Palestine un désert de pierres. Mais dans les vallées les terrains sont cultivés. Nous avons même arrêté un laboureur, qui revenait des champs avec ses bœufs sous le joug, auquel on attache une petite charrue ; nous désirions examiner à loisir et même photographier cet engin léger, au moyen duquel on gratte la terre à quelques centimètres de profondeur sans la retourner. Un peu plus loin des campagnards lavaient leurs ramolas rouges dans la fontaine, une jeune fille portait au cou un fragmentde ratelier dentaire : cela devait la préserver du mal de dents ; comme du reste les chevaux portent au cou ou à la queue des amulettes qui doivent les préserver des accidents. Tout le groupe avait peur de l'appareil photographique, qui semblait avoir des analogies avec le canon d'un revolver.

Enfin nous franchissons le dernier sommet, après une heure et demie de marche et nous voilà à St Jean-au-désert. St Jean-au-désert est un terme moins bien choisi, car en bas dans la vallée, il y a partout de la culture, au moins aujourd'hui : vis-à-vis, là bien profondément, se trouve même un village où il y a des jardins, portant des légumes d'un vert foncé, car là on possède de l'eau, et l'eau sous le soleil de Palestine, l'eau est créatrice. Là où l'eau existe, il y a une luxuriante fécondité, mais la solitude, oui, elle y règne en maîtresse.



Emmaüs — L'Eglise.



Emmaus — Anciennes ruines.

Gare de Ramleh route de Jérusalem à Jaffa.



Jaffa

Dans le flanc supérieur d'une montagne à pic s'ouvre une grotte : c'est là qu'aurait mené sa vie d'anachorète le Précurseur du Christ ; presqu'à côté il y a une source qui coule du rocher en petit filet et alimente abondamment un bassin qui fait une petite nappe d'eau à quelques pieds plus bas. Cet endroit est pratiquement isolé du monde. Il y a dans la grotte la disposition et les meubles d'une chapelle et on peut y gagner une indulgence. Les Franciscains y célèbrent la messe de temps en temps. Ils ont placé là un de leurs serviteurs, qui y vit avec son fils, gardant ce lieu sacré, y faisant sur un lopin de terre suspendue au flanc de la montagne un peu de culture, quelque chose comme du jardinage autour de quelques superbes citronniers.

Immédiatement nous fûmes invités à accepter un verre d'eau de la source et un citron. C'est le fils qui nous reçut. Tout familièrement nous nous informâmes un peu de son genre de vie. Il s'estimait très heureux ; il ne comprenait même pas comment on aurait pu être plus heureux. Il est vrai que dans le pays il y avait des chacals, des hyènes, des loups ; que les bédouins étaient venus voler le peu d'argent que son père lui avait épargné, le bas de laine en un mot ; il est vrai aussi que l'église de la Visitation était située à 1 1/2 heure de marche et que son père et lui ne pouvaient aller à la messe le dimanche qu'alternativement ; mais c'étaient là des détails, on avait de l'eau claire en abondance. Il y avait aussi des gazelles auxquelles on pouvait faire la chasse ; on avait de bonnes armes, on ne

faisait pas une marche de quelques kilomètres sans revolver ; et la figure des mots qui parle du grand air, de la liberté, se vérifiait ici à merveille. Il me semblait entendre le berger et Virgile dire : *Sunt nobis mitia poma, castaneæ molles et pressi copia lactis.* Rien de plus pittoresque, mais aussi rien de plus solitaire ! La nativité de St Jean-Baptiste et la visitation sont beaucoup moins solitaires.

Lorsque quelques jours plus tard nous fîmes la route d'Emmaüs, au moins trois quatre fois et pendant longtemps nous vîmes au fond de l'horizon ce groupe de bâtiments si riches de souvenirs. Plus tard nous trouvâmes un autre souvenir de St-Jean-au-Jourdain, savoir le baptême du Christ par St Jean. St Jean, qui avait pratiqué la pénitence dans la solitude de Montana, s'en était allé au Jourdain, pour inviter le monde à la pratiquer à son tour, rendre droites les voies, qui étaient courbes et se préparer à l'avènement de Celui dont il ne s'estimait pas digne de dénouer les cordons des sandales.

Pour bien saisir les aboutissants de ces souvenirs sacrés, il fallait visiter le Jourdain. Ce fut un de nos plus grands désirs, mais comment faire ? Des cas de choléra s'étaient produits à Jéricho et au-delà du Jourdain dans le Hauran. Jérusalem prit quarantaine contre Jéricho vers la mi-Novembre et du coup on ferma la voie vers le Jourdain et la Mer Morte. Nous avons craint constamment, et jusqu'aux derniers jours, que nous devrions sacrifier le Jourdain et la Mer Morte, comme nous avions dû sacrifier Nazareth et la Galilée. Mais voilà que

le 27 on lève la quarantaine. Le Dimanche, 28, à huit heures du matin, nous étions déjà en route pour Jéricho, en voiture et suivis de chevaux sellés pour le cas et pour les endroits où la voiture n'aurait pu nous servir. Il avait plu depuis deux jours à Jérusalem, et la route de Jéricho, construite à l'occasion de la visite de l'Empereur d'Allemagne, pouvait avoir souffert des pluies de la saison : car la Mer Morte est située à environ 380 mètres au dessous du niveau de la Méditerranée et se trouve être ainsi l'endroit habité le plus bas de la terre. Le chemin, on le comprend, ne fait que descendre, depuis Jérusalem jusqu'à la Mer Morte. Ces descentes sont quelquefois très-précipitées. On court à travers un enchevêtrement de montagnes nues, par des issues insoupçonnés, longeant des abîmes de centaines de mètres de profondeur. Et lorsque je dis : *on court*, je n'use pas d'une métaphore. Les chevaux vont au trot durant quatre heures, sauf un court arrêt à l'hôtellerie ou khan du Bon Samaritain.

Un homme se rendait de Jéricho à Jérusalem et tomba entre les mains des voleurs etc. Tout le monde connaît la parabole évangélique. Cette parabole narrait-elle un fait arrivé ou bien n'était-elle qu'un exemple imaginé par le Divin Prédicateur, on ne le sait. Toujours est-il que la tradition a localisé ces faits. Autrefois une chapelle ou église exista ici. Dans la cour de l'hôtellerie il y avait encore des traces de mosaïques. Nous ne les avons pas vues; car l'hôte, un homme très loquace, connaissant quelque chose à l'allemand, l'anglais

et le français, nous dit qu'il les avait couvertes. Ce qui rappelait mieux que le *baas* du khan le recit évangelique, c'est un moine grec, qui vidait son verre de liqueur et racontait que, à quelques centaines de pas, il aurait été appréhendé et dépouillé par deux bédouins. Le Frère Luc, qui nous accompagnait, nous dit de n'en rien croire et en effet la suite du voyage nous a montré qu'il n'y avait aucun danger. Notre cocher s'était cependant armé de son revolver. Il y a une trentaine d'années, les bédouins règnaient en maîtres dans ces régions et rançonnaient impitoyablement les voyageurs. Il ne suffisait pas de se donner une escorte, il y avait parfois des batailles rangées. Aujourd'hui les territoires de Jéricho n'appartiennent plus aux nomades ; il sont devenus la propriété du Sultan. Celui-ci les a acquis non pas à beaux écus sonnants, mais contre une réduction de l'impot de 20 % à 5 %. La police y est organisée et la sécurité est presque complète.

La conformation du pays prête au brigandage. Lorsque des hauteurs de Béthanie, la patrie de Lazare, de Marie et de Marthe, on regarde dans la direction de Jéricho, on ne voit que montagnes inhabitées et en effet inhabitables, des croupes profondément ravinées ; et après les pluies des jours précédents, la route courait à travers des ruisseaux, des torrents et des cascades.

C'est sur cette route qu'à une heure de Jérusalem, derrière le mont des Oliviers, on rencontre Béthanie. On sait que le Divin Sauveur affectionnait Béthanie, et qu'il se plaisait à rendre visite à la famille de Lazare. Une des plus belles

pages de l'Evangile relate des faits qui se sont passés ici. Lazare était au tombeau : sa sœur vole à la rencontre du Sauveur : « O Maître, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » On connait le colloque grandiose entre Jésus et Marthe. Lazare fut ressuscité. Un frisson d'émotion passait par les membres du Sauveur au moment où il approcha du tombeau et au moment encore où il prononça cette parole de sa toute-puissance : « Lazare, sors d'ici. » Voyez, dirent les juifs, voyez comme il l'aimait !

On montre ce tombeau de Lazare. On y descend par un escalier à palier. C'est du haut du palier que Jésus aurait donné au mort cet ordre de vie. Les Franciscains viennent y dire la messe de temps en temps. Il faut leur savoir gré de venir sanctifier ces lieux par la célébration des Saints Mystères : car, ainsi que je l'ai dit plus haut, il n'y a au village pas un seul chrétien. Béthanie est l'endroit des grands enseignements « Une seule chose est nécessaire », « Marie a choisi la meilleure part !» « Je suis la Résurrection et la Vie : celui qui croit en Moi, alors même qu'il serait mort, vivra ; et celui qui vit et croit en Moi, ne mourra plus. » Béthanie a entendu tous ces enseignements d'une beauté surhumaine.

On montre quelques vestiges de la maison de Marthe et de Marie-Madeleine, ainsi que de Simon le Lépreux, où Madeleine oignit les pieds du Sauveur. Il plane au-dessus de ces grands souvenirs un je ne sais quoi de non moins grand : je dirais volontiers une atmosphère d'amour réciproque

entre le Seigneur Jésus et ce ménage si privilégié. Jésus y paraît non seulement comme Dieu par sa toute-puissance, il y paraît aussi comme homme, sanctifiant les sentiments les plus nobles du cœur humain et donnant à sa divinité un piédestal de tout ce que l'humanité peut avoir de beauté, de profondeur et de tendresse. Le cadre aussi était très beau : tout l'horizon est clos par des montagnes, tout est silencieux et recueilli. Rien ne trouble les ascensions de l'âme dans cette lumière toute divine, que répand ici l'Evangile. Et pas un chrétien ! Les Croisés avaient élevé encore ici de solides constructions, dont il reste peu de ruines.

Un peu plus loin, entre Béthanie et le mont des Oliviers, se trouve l'emplacement présumé de Betphage, sauvé de l'oubli par feu le Frère Liévin, le célèbre guide des pèlerins en Terre-Sainte. Nous profitons de cette occasion pour saluer sa mémoire, doublement chère à mes compagnons de voyage.

Nous avions déjà visité Béthanie en détail le 7 décembre. Nous fûmes heureux, Mme v. d. P., le Frère Luc et moi, — M^r^ v. d. P. était resté à Jérusalem, — d'y passer encore une fois le 28, pour aller à Jéricho. Après le khan du Bon-Samaritain, on rencontre le ravin où coule le Nohr-el-Kelt, qui passe par Jéricho et se jette dans le Jourdain.

Mais ici, du haut d'une montagne, nous voyons, suspendu au flanc de la roche, le couvent de St Georges-de-Corsiba, un couvent de moines Grecs-Orthodoxes. Devant, dans la vallée, il y a

un potager et les restes d'un moulin. Il y a des cyprès, morts sur pied, de sécheresse. La rivière roule ses eaux, grossies par les pluies, avec un bruit de torrent. Dans cette même vallée à la même hauteur dans des grottes, habitent des solitaires. Il doit y avoir trois grottes adjacentes, car je vois trois portes : c'est un coin de béguinage suspendu à des centaines de mètres au-dessus de l'abîme. Il y a là des ermites. Comment sortent-ils de là, ou se sont-ils voués à y mourir comme le ver à soie dans son cocon. Il y en a un qui a une corde attachée au chemin d'en haut et il monte, se cramponnant à cette corde, ou bien d'après les circonstances, on se sert de la corde pour descendre jusqu'à lui les maigres provisions dont il a besoin.

Enfin s'ouvre devant nous la plaine de Jéricho ourlée au sud par un bord de la Mer Morte. La plaine est baignée de lumière ; et cette lumière fait ressortir encore davantage le vert foncé d'une végétation encore vigoureuse. Il doit n'avoir pas plu beaucoup ici, les chemins ne sont pas détrempés et le Nahr-el-Kelt n'est pas tumultueux. Il fait chaud, nous voyons les orangers couverts de fruits, de même que les bananiers ; le laurier rose est en fleurs (on dit qu'il l'est toute l'année) ; des papilionacées, une espèce de lentille, sont en pleine floraison pourpre ; voici des petits pois et des fèves en fleurs, beaucoup de pâquerettes et de marguerites. Il ne m'étonne pas que les habitants de Jérusalem, qui veulent se payer le luxe d'une résidence d'hiver ou simplement d'une villégiature,

aient des préférences pour Jéricho. C'est ainsi sans doute qu'il faut expliquer la présence de quatre ou cinq hôtels. Car Jéricho est un « bourg-pourri » de trois cents âmes et encore des âmes bédouines. La Jéricho nouvelle n'occupe pas l'emplacement de la Jéricho ancienne. Il n'y a que la maison de Zachée que l'on dit avoir été située dans ce qui est la Jéricho d'aujourd'hui. Ces trois cents habitants sont peut-être pour moitié sédentaires et ont des maisons, ou plutôt des masures, quelques-unes de claie, toutes à terrasse et presque toujours la terrasse est faite de quelques arbrisseaux couverts de branches et de terre. Nous avons vu quatre, cinq chèvres essayant de brouter des feuilles sur un toit. L'autre moitié habite sous la tente : nous avons rencontré un camp assez considérable au pied du mont de la quarantaine. Ces gens ont souffert cruellement dans ces derniers temps. Ils vivent de jardinage, dont les produits sont écoulés à Jérusalem. Comme quelques cas de choléra s'étaient présentés parmi eux, Jérusalem ferma ses frontières à tout ce qui venait de Jéricho et cela a duré plus d'un mois. C'était la famine. Plusieurs sont morts d'inanition : ils en étaient réduits à manger des herbes sauvages qu'ils trouvaient aux environs. Le Sultan a envoyé deux mille francs, ce qui a sauvé la population, nous dit-on.

S'il y avait ici une culture un peu plus raisonnable, le pays serait riche ; aujourd'hui il est pauvre et miséreux. L'Arabe n'est pas déjà diligent par nature. Mais il est de plus découragé par

Lépreux.

Porte St Etienne.



Jérusalem — Fontaine Probatique.



Chapelle de la flagellation.



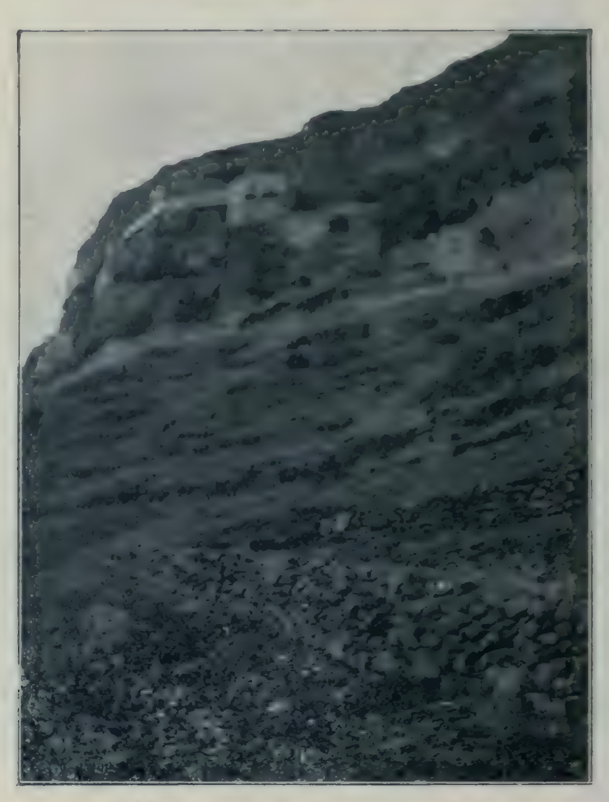
Jéricho.



Jourdain.



Mer Morte.



Montagne de la quarantaine.

le fisc. Ce que son travail produit on le lui vole sous forme d'impôt et de bagschich. Nous avions compté ne pas nous avancer jusqu'au Jourdain et la Mer Morte avant le lendemain. Mais comme une légère pluie tomba vers midi, nous craignîmes que les rivières ne fussent trop gonflées le lendemain, par l'apport de l'eau des pluies tombées dans les montagnes depuis plusieurs jours. Nous résolûmes donc de pousser de l'avant en voiture, mais suivis de nos chevaux ; nous trouvâmes la route meilleure que nous ne l'avions attendu.

De Jéricho au Jourdain s'étend une vaste plaine, en partie cultivée, la partie septentrionale au-dessus de Gilgal. C'est l'endroit où Josué traversa le Jourdain. On avait promis aux Israëlites dans le désert un pays « où coulait le lait et le miel. » On sait comment Josué et Caleb envoyés en reconnaissance aux environs d'Hébron, l'antique séjour d'Abraham, en rapportèrent des grappes de raisin immenses. Lorsque Josué eut passé le Jourdain, les Israëlites, venant du désert, durent être émerveillés de voir la plaine de Jourdain, du moins à partir de Gilgal vers le Nord. C'était donc de bonne politique d'entrer par-là dans le pays de Chanaan. En dehors de celle-ci il y a encore quelques belles plaines, telle celle d'Esdrelon, celle du saron etc. Le reste ce sont des pierres maintenant : est-ce-qu'autrefois une partie de l'humus, aujourd'hui dans la vallée, n'occupait pas le sommet des montagnes aujourd'hui dénudées ? Pour quelques montagnes, cela semble indéniable, notamment pour celles qui dans l'antiquité furent boisées.

Quoi qu'il en suit, la plaine du Jourdain est très vaste. Dans la partie que nous avons parcourue, on rencontre des collines, de configuration très singulière. C'est de la terre glaise, qui prend des formes de bâtiments ; à première vue, on dirait des dunes. Elles ne portent pas un brin d'herbe. Ce sont des collines, si ravinées, si nues, que l'on voit du haut du mont des Oliviers et qui donnent au paysage un aspect si étrange et si sauvage. Dans la partie plate on rencontre des forêts de buissons d'une espèce de bruyère arborescente, dans lesquels se cachent, dit-on, des sangliers et des gazelles.

Le sol n'était pas encore trop détrempé, sauf par endroits. Nul n'habite ces lieux : c'est la solitude. Lorsque nous fûmes arrivés au Jourdain, nous aperçûmes une hutte et nous nous dirigâmes vers elle. Elle était habitée par deux aventuriers allemands. L'un d'eux me dit qu'il était de Saxe-Thuringen, qu'il avait été en Amérique, que l'année dernière il avait eu la fièvre à peu près pendant quatre mois et qu'il ne comptait point rester là. Il n'avait encore trouvé le tout puissant dollar ni en Amérique ni au Jourdain.

Le fleuve, au moment où nous l'avons vu, n'avait pas dans sa marche la majesté des événements qui se sont passés sur ses bords. Il roulait ses flots avec précipitation, la crue étant considérable à cause des pluies. Le Jourdain, un des fleuves les plus historiques du monde, le fleuve sacré, était là devant nous : l'allemand trouvait qu'il n'était pas poissonneux à cet endroit. Sur

les deux rives la végétation était luxuriante, des arbres, des roseaux très élevés, une verdure touffue : les flots étaient jaunes et bourbeux. Le baptême de pénitence de Jean-Baptiste auquel a pris part pour l'exemple Celui qui n'avait rien à expier, était évidemment le grand souvenir. Les bords étaient malheureusement boueux et un peu marécageux, et l'heure avancée. Nous avions du reste appris par notre expérience, ce même jour, qu'il n'est pas bon de s'attarder dans ces parages. Les routes ne sont que des directions qu'il est difficile de suivre dans l'obscurité. Nous ne pûmes donc nous arrêter que peu de temps au Jourdain. Nous récitâmes les prières requises pour gagner l'indulgence plénière.

Ces bords foulés par le fils de Dieu, étaient sacrés : nous eussions voulu suivre un peu les détours du courant, mais ce fut impossible. Il fallut partir pour la Mer Morte. La plaine ondulée est trompeuse. Par un terrain marécageux dont la marche des caravanes et des voitures a durci un ruban, nous pûmes arriver à la Mer Morte en une heure et demie.

La Mer Morte, malgré son nom macabre, est un superbe lac de 15 à 16 lieues de long, sur à peu près deux de large. Elle était un peu agitée et battait de lourdes vagues la grève, en pente assez douce et couverte de galets. On se serait cru sur les bords de la Méditerranée. A notre gauche nous avions les montagnes de Moab, dominées par le mont Nébo, où mourut Moïse, en vue de la terre promise. A notre droite s'élevaient

très hautes les montagnes, qui constituent à proprement parler le désert de Juda. C'est dans ce désert qu'est situé le couvent grec-orthodoxe de Mar-Sabba, une maison pénitentiaire pour les moines grecs. Il y a dans la plaine que nous venions de traverser, au milieu de cette vaste solitude, le monastère de St-Erasme, qui est aussi une maison pénitentiaire pour moines grecs-orthodoxes. Ces deux monastères sont des maisons de relégation, « des succursales d'un repaire de brigands » nous dit un grec-orthodoxe.

Sur les flots de la Mer Morte se trouvait une barque, non affectée à la pêche, car il n'y a pas de poissons, mais au transport des marchandises et au besoin des passagers, d'une rive à l'autre. Un rideau de brouillard coupait l'horizon devant nous. Les eaux sont incroyablement amères. Les nautonniers avaient dressé une tente sur le rivage et s'y chauffaient autour d'un feu de bois. Car c'était l'hiver pour eux : pour nous c'était une chaleur printannière.

L'heure était avancée. Il y avait moyen d'abréger en prenant un autre chemin. Les hommes furent invités à se mettre à cheval, pour alléger la voiture, cependant attelée de trois chevaux. C'était donc encore une fois des voltiges qu'on nous préparait. Et en effet nous eûmes l'occasion d'apprendre à nouveau ce que c'est que les chemins en ce pays. Les trois chevaux attelés traînaient la voiture à travers des passes impossibles. A cheval, je gagnais la chair de poule en voyant les sauts périlleux exécutés par l'attelage. La

vigueur indomptable des chevaux pouvait seule le traîner à travers ces routes aux trois quarts effondrées ; la solidité de la voiture était l'unique garantie contre les accidents mortels. Les cavaliers n'étaient guère mieux lotis. Il fallait suivre les mêmes casse-cou. Par dessus le marché, mon cheval s'emporta. Je crois que notre Ange Gardien a eu à faire ce soir-là. En effet, la nuit était tombée bien avant que nous eussions atteint la limite de cette interminable plaine. Pour comble de malheur, nous manquâmes notre route. Notre cocher descendit de son siège, le moukre, qui conduisait nos chevaux, cherchait sa voie ; le dévoué Frère Luc s'était mis à pied également. La vue pouvait à peine être de quelque utilité : on voyait seulement, ce qui servait de phare, la lumière du couvent du mont de la quarantaine. Mais nous entendions le Nahr-el-Kelt, que nous avions passé à sec à deux heures de l'après-midi, et qui maintenant précipitait ses eaux sur un lit de cailloux et contre ses bords. Et il fallait le traverser pour entrer à Jéricho ! Le bruit des eaux nous indiqua le chemin. Arrivés sur le bord de la rivière, nous fîmes d'abord entrer les chevaux libres pour explorer la profondeur de l'eau, et l'existence de fondrières, s'il y en avait ; puis, d'un effort vigoureux, nous traversâmes en voiture le lit du courant. Sur le bord opposé il fallut quitter la voiture. Les chevaux emportèrent celle-ci à travers les ronces, broussailles et pierres sur un talus de plusieurs mètres. Nous n'eûmes qu'à suivre à pied. Nous fûmes ainsi sur la route qu'on appelle

carrossable et pûmes sans encombre arriver à l'hôtel de Belle-Vue. On avait eu des craintes à notre sujet ; on nous croyait embourbés.

Le lendemain fut un jour sans nuages. Le temps était un temps de rêve. Rien de plus beau que ce ciel d'une pureté idéale, bleu comme peut l'être l'azur, que rien ne ternit. Une gaze de léger brouillard devant les montagnes bleues de Moab : au dessus, un soleil radieux. L'excursion de ce jour ne fut qu'une promenade. Dès sept heures du matin nous fûmes en route pour la fontaine d'Elisée. La route est belle et vraiment carrossable : c'est la plaine. La voiture conduit jusqu'à la fontaine même. Celle-ci est un réservoir d'eau alimentaire, très abondamment fournie par une source, qui sort d'en bas et dont on voit monter les bouillons. L'onde est belle, cristalline et pas froide. L'excédent s'échappe par un aqueduc qui lui-même encore a besoin d'un écoulement de décharge vers la rivière du Sultan, affluent du Jourdain. C'est sur les bords de la fontaine que s'élève la colline, qui portait Jéricho l'ancienne. On connaît l'histoire de Josué, faisant le siège de la ville, et se servant de tout autres armes que les canons Krupp pour en renverser les murs, sans doutes bâtis en briques durcies au soleil. En tout cas, cette victoire ouvrit aux enfants d'Israël les portes de la Terre Promise.

Les Anglais ont fait des fouilles sur l'emplacement de l'ancienne Jéricho : les trouvailles ont été peu importantes.

C'est à une vingtaine de minutes de là que se dresse, au milieu d'autres montagnes, celle de la quarantaine, où, d'après la tradition notre Seigneur se serait retiré pendant les quarante jours de retraite avant sa vie publique. C'est donc encore ici qu'aurait eu lieu la tentation.

La grotte sanctifiée par la présence du Christ se trouve à mi-hauteur de la montagne. Les Grecs-Orthodoxes y ont construit un couvent, qui abrite quelques moines. Le couvent a deux coupoles dont une sur la grotte : dans cette grotte on voit une pointe du rocher naturel ; la construction est littéralement suspendue au flanc de la montagne. On voit que pour trouver la solitude, Notre Seigneur avait les mêmes goûts, les mêmes procédés que St Jean-Baptiste et les ermites d'aujourd'hui, en Orient. Après avoir franchi les vingt minutes à cheval, on rencontre maintenant un sentier qui monte péniblement en zigzag, et jusqu'au couvent. Mais au temps du Christ, comment y montait-on ? C'est donc ici qu'aurait été proposée cette doctrine si simple et si riche : « que l'homme ne vit pas de pain seul ! » ce que semblent ne pas comprendre ceux qui dans nos pays, font de la question sociale une question d'estomac. La montée donne le vertige, tant l'abîme est profond. Encore les moines grecs ont-ils considérablement amélioré le chemin d'accès, de même que le gouvernement a amélioré toute la route, à l'occasion de la visite de l'empereur d'Allemagne ; mais dans l'empire ottoman, on semble croire qu'une route, une fois construite, s'entretient d'elle-même.

Près de la montagne de la quarantaine, le chemin est tellement éboulé, qu'après un nouvel hiver, un peu pluvieux, il n'en restera rien.

Nous pûmes être assez tôt à Jéricho pour déjeûner à 11 h. et nous mettre en voiture pour Jérusalem à midi. Nous arrivâmes à 6 h. du soir.

Une autre excursion intéressante est celle de Hébron, le berceau, peut-on dire, du peuple d'Israël. C'est en effet ici que se trouve le tombeau d'Abraham et de Sarah, d'Isaac et de Rebecca, de Jacob et de Lia : en tous cas Hébron était le tombeau de famille des patriarches. Ces tombeaux, s'ils sont authentiques,et c'est à peine s'il y a un doute,ces tombeaux, dis-je,les plus vénérables de l'ancien testament, sont abrités sous une mosquée. Nul chrétien n'y pénètre sans un iradé du Sultan en personne. A peine nous étions-nous présentés à l'escalier qui y conduit, que voilà un Yman, pour nous arrêter et intimer l'ordre de ne pas continuer. Naturellement, il lui fallait un bagschich pour avoir rendu cet important service. Il est bien entendu que le bagschich ne lui parut pas suffisant. Pour l'observer en passant, nulle part la main-d'œuvre ne coûte plus cher que là ou elle ne vaut rien. Un homme vient s'asseoir à côté de notre cocher, ou, sans y être invité, écarte les importuns ; impossible de payer à suffisance ces services. C'est en effet le rastaquouérat de la fainéantise. Nous ne pûmes donc pénétrer dans la mosquée ; car nous n'avions pas d'iradé. Du reste, il paraît qu'un iradé d'entrée, à la rigueur, ne suffit pas. Un homme, occupant une position



Maison de St Simon.



Rue à Jaffa.



Jaffa.

Jaffa — Mendiant.

importante, obtint un iradé d'entrée. Lorsqu'il l'exhiba, on lui répondit qu'on devait le faire entrer, mais qu'il n'était pas ordonné de le laisser sortir ; on dit que l'interressé n'entra pas ; au point de vue de la prudence, il n'avait peut-être pas tort. Nous fîmes donc le tour de la mosquée ; et nous considérâmes que c'était peut-être suffisant pour honorer la mémoire des grands patriarches, puisqu'il n'était pas possible de faire davantage. Abraham, après tout, est notre ancêtre. Lorsqu'il eut montré que sa foi en la parole de Dieu allait jusqu'à immoler son fils unique — et le désir de la progéniture est le premier désir de l'oriental : Un enfant, auquel en badinant nous proposions de nous accompagner, nous demanda comme première demande si dans notre pays il pourrait avoir des enfants. — Abraham reçut de Dieu la promesse que sa postérité dépasserait en nombre les sables de la mer et ne s'éteindrait pas.

Abraham le comprit peut-être comme une promesse de progéniture temporelle. Il s'agissait au contraire d'une descendance spirituelle. Tous ceux qui professent le monothéisme descendent de lui, les Chrétiens par le Christ, Jacob et Isaac ; les Mahométans par Ismaël. La promesse divine se vérifie sous nos yeux. La tombe ou les tombes des patriarches, est ou sont sans doute comme toutes les autres tombes que vénèrent les musulmans, une espèce de tertre en dos d'âne, sur lequel ils étendent parfois de riches tapis. Nous dûmes donc nous contenter d'invoquer ces amis de Dieu et d'évoquer leurs inoubliables souvenirs.

Ce fut le 22 décembre que nous entreprîmes ce voyage. Nous partîmes vers 6 h. du matin. La route quitte la voie de Bethléem, un peu au-delà du tombeau de Rachel, cette femme préférée de Jacob, inhumée sur le territoire d'Ephrata, aujourd'hui Bethléem. Nous avions déjà poussé une pointe de ce côté le 6 décembre. Mais il n'avait pas été possible d'aller plus loin que les vasques de Salomon. La quarantaine existait contre Hébron. Ces pauvres gens ont été empêchés d'entrer en communication avec Jérusalem depuis des semaines et des semaines, parce qu'un seul cas de choléra s'était produit chez eux et un autre dans un village des environs. Cette fois là, nous dûmes nous contenter de visiter les réservoirs d'eau que Salomon a construits et auxquels il a légué son nom. Ce sont trois bassins, situés en gradation, de manière que le trop plein du supérieur se déverse dans l'inférieur. Quand nous les vîmes, un seul, le premier, était plein : les autres étaient presque vides : l'eau était limoneuse. Autrefois elle alimentait la ville : aujourd'hui encore elle fournit l'eau par des tuyaux en fer au *mare magnum* du temple. Le travail pouvait être beau et considérable pour le temps de Salomon.

Non loin de là on peut voir encore le *fons signatus* et l'*hortus conclusus* de l'Ecriture. Ces deux choses, insignifiantes ou à peu près aujourd'hui, méritent notre attention non seulement parce qu'elles appartiennent à l'archéologie biblique, mais parce que l'Eglise s'en sert comme

d'emblèmes pour signifier la virginité et la merveilleuse fécondité de la Ste Vierge. Le *fons signatus* était une source scellée et réservée comme elle est encore réservée aujourd'hui. La source a 8ᵐ de profondeur et l'eau est excellente. L'*hortus conclusus* est une partie de la vallée sous Uretas dont le nom, prétend-on, n'est qu'une corruption du mot Hortus. Ce jardin appartient maintenant en partie à une congrégation religieuse. Il est merveilleusement fécond — situé très profondément, il est à l'abri des vents du nord, il a de l'eau en abondance et s'ouvre sur le sud-ouest. C'est donc une situation unique, unique aussi est sa fécondité. Légumes, arbres fruitiers, tout y produit les meilleurs fruits et l'hortus conclusus est le fournisseur des primeurs pour Jérusalem.

Le 22 Juin nous pûmes nous avancer plus loin : la quarantaine avait été levée la veille ou l'avant-veille. Nous visitâmes d'abord la vallée de Mambrée. Il faut reconnaître que toute la vallée d'Hébron est très belle, une des plus belles parties de la Palestine. Elle est couverte de vignes, — c'est même de là que Josué et Caleb rapportèrent aux Hébreux la fameuse grappe de raisins, qui devait servir de preuve de la fécondité du pays. Le Frère Luc, qui nous accompagnait, nous assure que lui-même avait cueilli là une grappe d'un demi-mètre, et que cette grappe était venue sans soins spéciaux, sans forçage et en plein air. A côté des vignes viennent les oliviers, les figuiers, les noyers, les abricotiers. Le pays est merveilleuse-

ment fertile et le père des croyants, en le choisissant pour y établir sa demeure, montrait qu'il était encore autre chose que le père des croyants, — un homme d'intelligence éminemment pratique.

Dans la vallée de Mambrée, il y a encore des restes d'une basilique romaine. Dans la ville nouvelle (car l'ancienne ville occupait une colline vers le nord-ouest de la ville actuelle) il y a le réservoir d'Abraham, une nappe d'eau alimentaire. Tout parle ici d'Abraham, comme tout parle d'Elie aux environs du Carmel. A une bonne 1/2 heure de marche d'Hébron se trouve le chêne d'Abraham. Cet arbre n'est pas à coup sûr celui qui vit Abraham; mais il peut en être un descendant. Celui que nous vîmes ne durera plus longtemps ; il a encore deux branches, une, si j'ai bien retenu, dans la direction du nord ; une seconde dans la direction de l'ouest : c'est un chêne vert. On l'a entouré d'un mur surmonté d'un grillage. C'est peut-être la cause de son dépérissement, car vieux chêne ne veut pas qu'on gêne ses pieds, et d'ailleurs l'eau ne lui arrive peut-être plus aussi facilement qu'autrefois. Le tronc est immense. J'ai déjà vu à côté de jeunes chênes, produits des glands de l'ancien et sans doute destinés à remplacer celui-ci ; nous avons aussi rapporté des glands, trois chênes qui poussent dans nos jardins, en sont le souvenir. Il y a assez bien de Juifs à Hébron : nous avons même dételé et pris notre déjeûner chez la veuve d'un Juif appelé Epstein. C'est la grande ville pour les bédouins des environs. Les bédouins des environs sont brigands. On ne peut s'engager à deux

heures au delà d'Hébron sans être sûr d'être dévalisé. La population est très fanatique. Enfin, lorsqu'un groupe d'Européens passe à travers les bazars, il est accueilli par des regards curieux et un peu moqueurs. Tous ces rois de carnaval semblent dire : Comme ces Européens sont drôlement vêtus ? ou mieux, sont-ils vêtus ? En effet notre costume Européen comparé au leur, à l'air d'un justaucorps comparé à une chaude et ample toilette. Au retour nous nous arrêtâmes un instant à une fontaine située en face du village de Bethsur-el, qu'on désigne comme celui où l'apôtre Philippe baptisa l'Enuque de la reine de Candace. Le matin nous avions rencontré au même endroit le R. Père Coubé, le prédicateur connu de la compagnie de Jésus. Nous rencontrâmes également au retour un pèlerinage russe, se rendant à pied à Hébron, 38 kilomètres. Les Russes ont une grande vénération pour le chêne d'Abraham : leur gouvernement à établi sur la hauteur un hospice pour les accueillir : car tous ces pèlerins, qui viennent de loin, n'ont qu'une modique somme à dépenser et quelques-uns portent leurs ustensiles à thé, bouilloir etc.. et font à pied ces longs et fatigants trajets. Le consul général russe à Jérusalem nous dit que l'année dernière il était arrivé 8 pèlerins qui avaient fait à pied le voyage de Sibérie à Odessa. Ces pèlerins se comptent par milliers par an. Ils se recrutent parmi les ouvriers et la bourgeoisie. A Jérusalem ils paient deux roubles par mois pour leur logement au grand hospice du consu-

lat. C'est le rêve de leur vie. A certains temps de l'année ces pèlerinages vont se baigner dans le Jourdain.

Les femmes restent d'ordinaire plusieurs mois : les hommes un mois. On compte dans le monde négociant de Jérusalem que chacun des pèlerins Russes laisse 200 fr. en emplettes d'objets de piété et 20 fr. aux pauvres : car si les Russes donnent peu à la fois — un metallic — ils donnent tous les jours. Le bon Dieu, sans doute, leur tiendra compte de ces sacrifices, inspirés par leur foi au Christ et leur charité chrétienne !

Après les fêtes de Noël, notre séjour à Jérusalem pouvait se terminer. Nous y avons passé un mois sans fatigue ni ennui. Impossible de dire combien nous y avons éprouvé de satisfaction religieuse et spirituelle. Mais il y a une fin à tout, même aux meilleures choses. Le départ n'était pas aisé. Un seul bateau touche à Jaffa et accepte des passagers : c'est le Lloyd Autrichien. Or, il ne passe que de quinze en quinze jours. On l'annonce pour le 1 Janvier. Il s'agit de ne pas le manquer, sous peine d'être condamnés à un nouveau séjour de quinze jours ; ce qui serait un malheur dans le bonheur. Nous expérimentons encore une fois, comme à Beyrouth, combien il est difficile de bien se renseigner. Savoir le jour et l'heure du départ paraît chose impossible. L'un disait blanc, l'autre noir. Enfin nous apprîmes que le paquebot autrichien toucherait à Jaffa le Vendredi 2 Janvier. Quand partirait-il ? On hésitait entre le Vendredi soir et le Lundi 5 Janvier. Il fut décidé que nous nous rendrions à Jaffa le

Vendredi, par le seul train de voyageurs, qui quitte Jérusalem vers 1 heure de l'après-midi. Heureusement ; car quand nous arrivâmes à Jaffa le bateau du Lloyd, le Vorwaerts était déjà en rade, et nous allâmes directement de la gare à l'embarcadère.

Nous profitâmes des derniers jours pour aller voir encore certaines choses qui nous avaient échappé. Avant tout il ne faut pas oublier le Beïram. Le grand jeûne musulman dure toute la lune. Nous en avions vu le commencement à Naplouse, nous en vîmes la fin à Jérusalem. Le Ramadan cessait le 29 Décembre. Alors viennent trois jours de réjouissances durant jour et nuit. La tour de David est transformée en tour de bombardement : le matin de bonne heure, au milieu du jour, le soir on fait danser tout le New-hôtel, situé de l'autre côté de la rue et nous avec lui. Les rues sont pleines de gens endimanchés : c'est l'époque où l'on renouvelle sa garde robe, comme les chrétiens le font à Pâques. Les enfants circulent soit en habits neufs, soit en costumes fantaisistes, de grandes dames, de petits militaires etc. ainsi de suite. On se souhaite la bonne fête. Le pacha-gouverneur va en gala, tout chamarré, accompagné des dignitaires ecclésiastiques et autres, en voiture porter ses vœux chez le commandant de place. Alors le pacha reçoit toutes les autorités, les dignitaires chrétiens comme les autres ; c'est un échange de salamalecs. La cérémonie ne ressemble en rien à la sélamik-parade que nous vîmes à Constantinople.

Nous eûmes ainsi le temps d'aller voir la prison où St-Pierre fut délivré par l'ange,ainsi que la maison où il se rendit après cette miraculeuse délivrance. Sur ces deux endroits furent bâties, depuis les premiers siècles, des églises commémoratives; celle qui occupait le second emplacement appartient maintenant aux Syriens schismatiques Ces endroits sont situés dans le quartier le plus voisin de la tour de David. — On montre également la demeure de St-Jacques-le-Majeur, dans le voisinage. L'ancienne chapelle élevée là par les croisés est devenue un magasin au service d'un négociant mahométan. On indique l'endroit de son martyre dans l'église du grand couvent Arménien schismatique de St-Jacques.

Nous vîmes aussi ce que l'on appelle communément le tombeau des Rois. Déjà St-Jérôme savait que ce n'était pas le tombeau des rois de Juda, mais d'Hélène, reine d'Adiabène, prosélyte juive et qui avait tenu à avoir son tombeau près de Jérusalem. Celui-ci est taillé dans le rocher et on y descend par de grandes marches. A l'intérieur encore taillés dans le roc vif, se trouvent 37 loculi, distribués en plusieurs chambres funéraires. Sept seulement ont été occupés. On fait donc des mécomptes sur la paix, même quand il s'agit de la paix du tombeau ! Les juifs mettaient vraiment du luxe dans leurs tombeaux. Ce que l'on appelle le tombeau d'Absalon et de Zacharie, ne sont peut-être pas ce que leur nom indique, mais à coup sûr ils sont dignes d'attention. Hormis l'entonnoir qui surmonte celui

d'Absalon, ces tombeaux sont d'une pièce, taillés dans le roc ; on voit d'ici au prix de quels frais et de quels efforts. Partout aux environs de Jérusalem on voit des excavations funéraires. De même sur la route d'Hébron ; et une montagne rocheuse, située près de la colonie allemande de Rothschildt est creusée presque en entier. Le même jour, le 31 Décembre, nous allâmes voir la grotte de Jérémie, où, dit-on, le prophète aurait composé les lamentations. La grotte est très belle : on a du reste fait sa toilette à l'occasion de la visite de l'empereur d'Allemagne : on a coupé des anfractuosités intérieures ; c'est à dire qu'on a gâté ce lieu historique. Les musulmans y ont construit une petite mosquée, dans laquelle ils montrent la sépulture d'un saint... Saladin et Haram, ou quelque chose comme cela ; et une demeure pour derviches.

Le 30 Décembre nous étions allés voir le monastère de Ste-Croix, appartenant aux grecs-orthodoxes. Il est situé à une 1/2 heure de marche de Jérusalem, près du chemin qui, avant la construction de la route carrossable, était le chemin des piétons, pour St-Jean-du-Désert. A côté de plusieurs endroits ou objets auxquels se rattachent des traditions ou des légendes, notamment l'arbre dont on aurait découpé le bois pour la croix de Notre Seigneur, il y a beaucoup de peintures murales, style grec, et très originales. Je n'ai jamais vu d'église chrétienne où l'on vénérait autant de saints de l'ancien testament. Il y avait là autrefois une basilique Constantinienne,

dont on voit encore des fragments de pavement. On y distingue encore très bien deux coqs et le poisson. Nous profitâmes de ces quelques jours pour multiplier nos dévotions au St-Sépulcre, pour parcourir plusieurs fois la voie douloureuse aboutissant au Calvaire et enfin, voyage toujours suave, pour visiter une dernière fois la crèche de Bethléem le 1 Janvier. Nous pûmes ainsi, — d'autant plus qu'il me fut donné de célébrer la messe au St-Sépulcre le 1 Janvier, — recommander encore tous ceux qui nous étaient chers, avant de quitter peut-être pour toujours ces lieux, où nous avions goûté tant de consolations et tant de jouissances spirituelles. Comment un chrétien peut-il ne pas désirer de visiter au moins une fois les Saints Lieux !

Enfin il fallut partir ! Nous nous rendîmes à la gare de Jérusalem dès 11 1/2 h. pour ne pas manquer le train : on n'est pas sûr du départ à une 1/2 heure près ! La ligne de chemin de fer ne fait que descendre jusqu'à la côte. C'est à regret que nous descendons ces marches montagneuses, qui nous éloignent du tombeau du Sauveur. Il y a une exception cependant. A une heure de chemin de fer de la ville Sainte se trouve Bittir. Il y a là de pittoresques montagnes et de beaux vergers d'oliviers. Là est la quarantaine. On y vit sous la tente ou dans des baraquements. Nous savions à quel prix nous avions échappé à la quarantaine de Bittir. Quand nous vîmes les malheureux, qui y purgeaint leurs 48 heures, nous ne regrettâmes nullement de n'avoir pas joui de leur

vie sous la tente, non durant quarante-huit heures comme maintenant, mais durant dix jours comme alors. Après une marche sinueuse, suivant la vallée, le chemin de fer s'engage dans la plaine de Saron. Quelle belle contrée !

A perte de vue s'étendent des terres dont la fertilité est évidente. De vastes champs, que l'on est occupé à labourer avec le chameau, ou plutôt à gratter un peu, doivent avoir une puissance considérable d'humus. Puis de grands et beaux oliviers et partout des fleurs printanières, les pâquerettes, les anémones rouges-écarlates, une fleur jaune que je n'ai pu classer. Le ciel était incomparablement pur et le temps chaud. Quel riche pays ce doit-être. Comment se fait-il qu'on rencontre ici les types les plus misérables de villages que nous ayons vu ? Des masures en terre, couvertes en terre également, au point que l'herbe éveillée par les pluies récentes les couvre d'un tapis de verdure. Devant les portes, des puits couverts sans doute de branchage en cône et revêtus de terre, sur lesquels on mettait à sécher les excréments de cheval en forme de galette. Ceci rappelle leur travail de boulangerie. C'est la ménagère qui cuit le pain souvent à une heure plus que matinale, dès deux, trois heures du matin; elle se lève pour moudre le grain au moyen d'une grosse pierre dans une auge en pierre, puis elle pétrit la pâte : au foyer il y a une pierre sur laquelle elle brûle les galettes de fientes sèches et lorsque cette pierre est suffisamment chaude, on y place la pâte qui se cuit et devient galette man-

geable. On conçoit combien cela doit être appétissant ! C'est la forme sous laquelle les Arabes de toute la Palestine mangent leur pain ; et la Palestine étant le pays des traditions et de l'immobilité, on peut dire, sans crainte de se tromper, que c'est sous cette même forme qu'ont mangé le leur Abraham, Isaac et Jacob.

Nous passons Ramleh et Lydda. Lydda a beaucoup souffert du choléra. A Gaza, plus vers le midi, 5000 habitants sur 25,000 sont tombés victimes du fléau. On nous a cité au patriarchat latin à Jérusalem, deux villages qui ont été dépeuplés par le choléra ; ceux qui restaient, enfermés partout par des cordons sanitaires et militaires, mouraient d'inanition : hommes et bestiaux périrent par centaines. A Jaffa aussi la terrible maladie exerça ses ravages : à Jérusalem il n'y eut pas un cas certain. Tout n'est pas fini. C'est pourquoi ceux qui voyagent de Jaffa à Jérusalem ont à purger une quarantaine à Bittir et ceux qui vont de Jaffa en Egypte doivent à leur tour purger une quarantaine avant de mettre pied à terre.

Aux environs de Jaffa commencent les superbes vergers d'orangers, qui ceignent cette ville d'une ceinture de verdure et de fruits jaunes. Quelle magnifique entrée ! Les arbres sont maintenus à médiocre hauteur; en beaucoup d'endroits il y a autant de fruits que de feuilles. Tous frais compris, les oranges, rendus en Autriche, coûtent moins d'un centime pièce. Sur notre bateau on avait en cargaison cinq caisses d'oranges pour l'empereur d'Allemagne, et quatre caisses à l'a-

dresse de l'empereur d'Autriche, envoyées par le custode de Terre Sainte. Les oranges ne sont pas seulement très belles, elles sont encore très appétissantes.

Nous regrettâmes de ne pouvoir faire la promenade dans ces magnifiques bosquets ! Mais il n'y avait rien à faire : le Vorwärts était arrivé sans s'annoncer aussi régulièrement que de coutume. Il fallut aller directement de la gare au bateau. On sait que devant Jaffa, à fleur d'eau, émergeant un peu, s'étend une barre naturelle qui rend la navigation très difficile et parfois impossible. Les bateaux restent au large. Lorsque le temps est gros, l'embarquement est très dangereux et parfois matériellement impossible. En ces cas les Européens n'osent pas même s'aventurer pour porter la poste. Alors on parvient le plus souvent à engager des Arabes, qui risquent leur vie pour une somme qui peut atteindre trois cents francs. La soif de l'or dira-t-on ! Oui ! Mais il faut avouer que lorsqu'ils affrontent pareil danger, ils satisfont une autre soif avant de satisfaire celle-là.

Adieu, Palestine, terre inhospitalière à tout autre égard qu'au point de vue religieux. Le confortable y est mince, sinon nul. C'est comme si Dieu voulait l'austérité avant la suavité des émotions religieuses, comme si le Seigneur avait laissé tomber sur le pays la lèpre dont il avait débarrassé les dix lépreux. St Jérôme, un des fervents de Terre Sainte, a résumé les péripéties des études scripturaires par un mot que nous pouvons appliquer au voyage de Jérusalem : *Si vis manducare nucleum,*

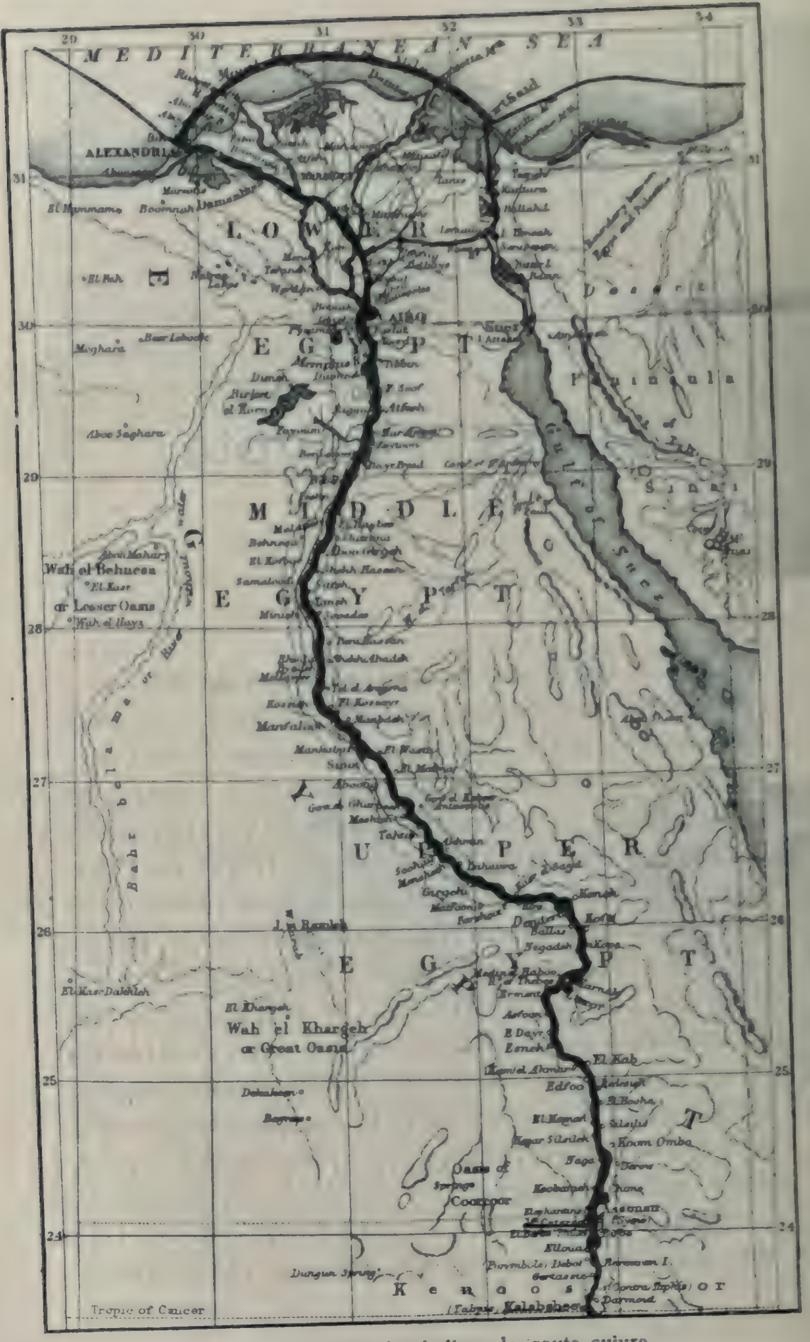
frange nucem. Si vous voulez manger le noyau, il faut casser la noix. Ainsi qu'on a pu le voir dans les pages qui précèdent ; cette noix ne se casse pas sans sacrifice ; mais le noyau est d'une douceur inexprimable, et nous espérons jouir encore de l'arrière goût au moment où notre vie se terminera à l'ombre de la croix, dont nous avons visité l'emplacement et dans l'espérance de la résurrection, que nous sommes allés puiser au Tombeau de Celui, qui n'y a été déposé que pour ressusciter.





Vers l'Egypte

LE « Vorwärts » quitta le port de Jaffa vers 10 h. du soir pour Port-Saïd, où nous arrivâmes à 9 1 2 h. du matin, après une nuit très calme. Il y avait un peu de brouillard. Le matin de bonne heure le commandant n'avait pu apercevoir les rayons tournants du phare électrique de Port-Saïd. Un bateau ne peut entrer sans pilote de la compagnie de Suez. Nous mouillâmes en pleine rade, car bien sains de corps, nous sommes cependant des pestiférés officiels. On ne peut donc pas descendre à terre. Nous sommes ici à l'entrée du canal de Suez : nous voyons passer toute espèce de bâtiments: en deux jours la compagnie du canal a perçu 803 mille francs, à quelques centimes près, dont je demande grâce. Port-Saïd est né de la construction du canal: elle est aujourd'hui une ville de 40000 âmes. On sait que le canal fut commen-



La grosse ligne noire indique la route suivre



Entrée de Port-Saïd — Statue de Lesseps.



Une rue à Port-Saïd.



Gare entre Port-Saïd et le Caire.



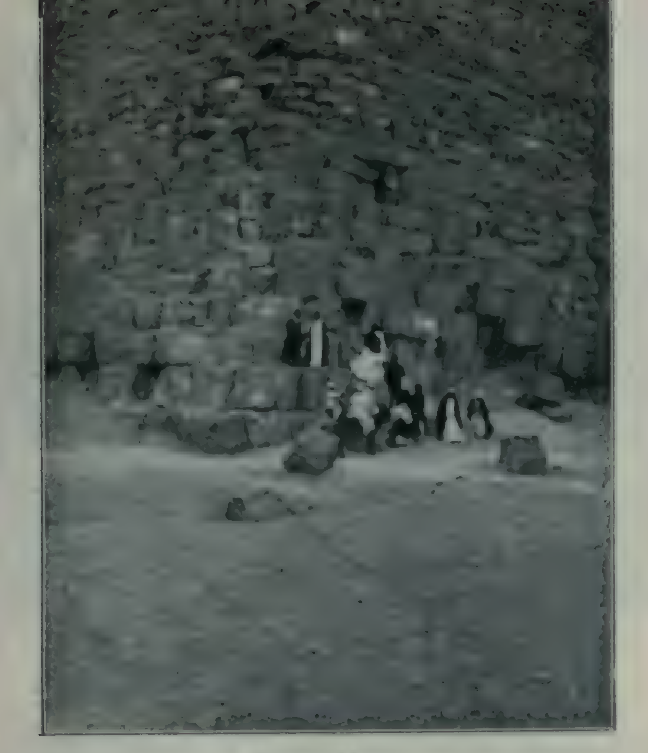
Le Caire — Une rue.



Le Caire — Fontaine de la Citadelle.



Le Caire — Intérieur de la grande Mosquée.



Pyramides.

Longsor — Le Nil.

Marché à Longsor.

Longsor Ruines du temple.

cé en 1859 et achevé en 1869. Les fêtes coûtèrent plus de 25.000,000 de francs. N'ai-je pas retenu que l'Impératrice Eugénie y fut déléguée par Napoléon III, qui alors était Empereur des Français ? Depuis lors, le canal de Suez aurait certes suffi à porter les larmes de ses yeux ! Mais eût-il suffi à porter celles de son cœur, lorsqu'elle eut perdu le trône, son mari et plus tard son fils unique ? Port-Saïd est plutôt une station de charbons. Nous voyons en effet de grands steamers faire du charbon et employer à cet effet des cinquantaines de Fellahs, qui montent et descendent, en chantant, deux planches, et portant sur la tête deux corbeilles remplies de combustible. On les avait pris d'abord pour des femmes, trompés que nous étions par le costume oriental. Mais il est déjà suffisant que les hommes soient voués à cette vie d'enfer, et cela pour un salaire effectif d'un franc par tête et par jour. De part et d'autre de la rade il y a des môles, qui sont aussi des brise-lames. A mi-chemin du môle occidental se dresse la statue de Ferdinand de Lesseps. Il étend la main droite vers le canal. C'est en effet une belle et grande œuvre que, sans être ingénieur, il sut mener à bonne fin, et qui suffisait à sa gloire. Mais la gloire est comme l'argent, plus on en a plus on veut en avoir. Le poète le savait déjà : *Crescit amor nummi dum ipsa pecunia crescit.* Nous restons à Port-Saïd jusqu'au dimanche soir 4 Janvier. A quoi bon se presser ? Nous avons à faire notre quarantaine, c'est-à-dire cinq jours, avant d'être admis à fouler le territoire de l'Egypte, qui a importé la

maladie en Palestine et, qui, elle-même, n'est pas encore « propre ». C'est le terme dont on se sert pour dire qu'il y a encore des cas de choléra.

Nous sommes quatre prêtres européens et un Grec uni. Nous avons dit la messe, le R. P. Coubé, jésuite, et moi. Qui donc a dit qu'il ne pleut jamais en Egypte ? Le dimanche nous essuyâmes une pluie torrentielle : heureusement nous ne nous trouvions pas sur la côte Phénicienne, ni (je m'en félicitai...) à dos de cheval ; nous nous retirâmes doucement dans nos cabines, à une heure plus convenable, laissant les marsouins continuer sans témoins leurs évolutions qui nous avaient amusées pendant le courant de la journée. Bonsoir ! Bonne nuit !

Lundi 5 Janvier 1903.

Oui, bonne nuit ! on pouvait bien se la souhaiter hier au soir. Le bateau est parti à 7 h. du soir ; nous étions encore à table. A partir de minuit, le « Vorwärts » s'est mis à danser. La cause, parait-il, n'est pas le mauvais temps, ce sont les courants sous-marins contraires à la mer. Le mal de mer commence dans la tête entre les paupières, puis il gagne la gorge ou plutôt l'œsophage et enfin l'estomac. Tous les passagers de seconde furent malades : j'en connais de première qui n'échappèrent pas à un commencement de maladie, et pour être sincère, je dois me compter de ce nombre. Car ce jour-là je ne parus pas au café, et il m'eut été impossible de me tenir indemne dans la position verticale. Nous préférâmes, en grand nombre,

la position horizontale, jusqu'à 11 h. du matin, heure à laquelle nous arrivâmes à Alexandrie. On nous annonce que la quarantaine ne finira que Jeudi matin.

Mardi 6 Janvier.

Fête de l'Épiphanie ! Les quatre prêtres européens ont pu dire la messe. Hier, il a plu presque toute la journée. Ah ! Il ne pleut pas en Egypte ! ! ! Maintenant on fait la distinction. Il pleut à Alexandrie, il pleut même au Caire : mais il ne pleut plus au-delà de Syout ! Explorons un peu notre prison. Nous en revenons aux mœurs de nos ancêtres. Ceux-ci habitaient des cités lacustres. Avons-nous mieux que celà ? Nous sommes mouillés au milieu de la rade Occidentale, arborant le drapeau jaune de quarantaine. Le rêve d'un capitaine de navire anglais, dit-on, c'est d'avoir une petite maison avec un lopin de terre, grand comme le pont d'un navire. Là il pourra continuer ses ennuis, car, nous dit le commandant du « Vorwärts », la vie d'un capitaine est tissue d'ennuis, bien entendu, au sens littéral, c'est-à-dire en baillements et en crève-cœurs au sujet du temps à tuer. En effet, la navigation est ennuyeuse, que ce soit sur une rivière, sur un lac ou sur mer. J'ignore si on fait passer aux aspirants-marins un examen sur l'habileté à ouvrir les mâchoires, exercice auquel ils devront se livrer souvent !

Nous sommes peu nombreux en première : notre nombre rappelle le nombre d'êtres humains sauvés par l'arche de Noë ; nous sommes huit :

Nous trois, le consul général de Russie à Jérusalem, un jeune homme attaché au corps consulaire français, M. de Courdial, un père Dominicain français méridional du nom de Caffarino, et deux ministres protestants anglais ou américains. Un premier avantage, c'est que quiconque le désire a sa cabine seul. C'est un avantage inappréciable. La société n'est pas désagréable. Les Français, on sait cela, sont des gens d'esprit. Ils sont pleins de finesse et aiment, par caractère national, les jeux d'esprit. Nous avons été richement servis de cette denrée, et je vous l'assure, on n'en était pas fâché. Quiconque a navigué sait que les voyageurs de seconde ont table et logements spéciaux, mais sont admis au pont de première. Nous reçûmes donc quotidiennement la visite de nos compagnons de voyage de seconde. Parmi eux, il y avait une dame avec ses deux filles. Elles étaient musiciennes. Le docteur du bord, un jeune Juif, raclait bien du violon. Les musiciens nous ont régalés d'un petit concert plusieurs soirs. Il m'a semblé même que les *trémolos* et les *allegros* de ces jeunesses ne s'arrêtaient pas à l'archet du violon et aux touches du piano, mais leur montaient jusqu'au cœur. Il y avait treize Juifs à bord. Parmi eux un sioniste.
— Que dit-on du sionisme en Belgique ? Est-on pour le sionisme ancien ou le sionisme moderne ? Je ne sais ce qui fut répondu à ces questions. L'interrogateur, un juif convaincu, était socialiste; il prétendait avoir eu du succès en faisant des conférences à Glasgow. Il se rendait maintenant à Paris pour faire la propagande pour ses idées.

Une quarantaine contre des gens comme cela serait bien plus de saison que contre des pestiférés comme nous! Il y a aussi à bord un autre juif intéressant : il se prétend le Messie et fait de la propagande. Il y a quelques laïcs catholiques qui viennent assister à notre messe, entre autres notre excellent capitaine M. Lameve, rue de l'Aqueduc, à Trieste. En troisième, il y a de tout : des Indiens, des Abyssins, des Egyptiens, des Européens, avec armes et bagages, installés sur le pont de troisième ; le soir enroulés dans leurs couvertures, protégés par des bâches tendues sur les soutiens en fer du bord et étendant le lendemain tous ces objets de couchage aux rayons du soleil, si la nuit a été pluvieuse. — Or, le 5 et le 6 Janvier, la pluie fait rage. Bonsoir !

Mercredi 7 janvier.

La nuit a été calme ! Le temps est beau ! Trois messes, car nous n'avons plus que trois hosties : on voit que la disette commence. Heureusement, nous attendons la délivrance pour demain. De la causerie en arpentant le pont ; fumer comme des Turcs ; puis un peu de gaieté à table, voilà nos amusements. Les marsouins viennent nous narguer. C'est une vraie retraite, mais une retraite où il est permis de causer. La table est excellente, le personnel très-serviable, le commandant le plus aimable des hommes ; mais....

Si j'étais oiseau, quel serait mon langage,
Mieux vaut la liberté que la plus belle cage.

Bonsoir, la compagnie !

Jeudi 8 Janvier.

Trois prêtres ont célébré la messe ; des hosties nous étant parvenues d'Alexandrie hier à 10 heures du soir ; le bateau devient une cathédrale, seulement il en est des bateaux comme des hommes. C'est au moment de leurs plus grands succès que les épie la débâcle. Ainsi en fut-il de notre bateau. A sept heures du matin, un bateau-mouche nous amène la commission sanitaire. Les passagers de première et de seconde ont l'honneur de passer les premiers la revue : chacun de nous dut tendre la main pour se laisser tâter le pouls... dont coût six piastres. Ensuite, on nous remet un avertissement en français, en anglais et en arabe, nous prévenant qu'à la douane un employé serait spécialement chargé d'assister à l'ouverture de nos malles pour en retirer tout le linge sale que nous n'aurions pas présenté à la fumigation. Nous ne présentâmes rien ; aucun employé n'était là pour assister à l'ouverture des malles. Les malles ne furent même pas ouvertes. A notre suite, l'équipage tout entier dut passer la revue ; chaque homme dut montrer la langue. La visite médicale était terminée. Je dis terminée pour nous, car pour les passagers de troisième, il n'en fut pas ainsi. Tous les effets, (et Dieu sait les loques qui se trouvaient empaquetées là !) furent jetés dans une vaste barque, puis on y descendit leurs propriétaires, hommes, femmes, enfants de toutes nations, de toute religion, de toute langue : ce fut un spectacle peu banal, lorsque le petit remor-

queur, tout essoufflé de traîner tant d'importance, se mit en marche pour le lazaret, où on devait désinfecter hommes et choses.

Nous pûmes donc mettre pied à terre le Jeudi 8 Janvier, et commencer par Alexandrie notre voyage en Egypte. Si j'ai bien jugé, personne ne regrette de devoir dire adieu à cette vie lacustre que nous menâmes durant trois jours et trois nuits: nous n'embrassâmes pas la terre : mais nous la saluâmes comme une connaissance toujours aimée. Nous nous dirigeâmes vers l'hôtel Quédivial, rue de Rosetta. Notre pèlerinage n'est pas terminé. Ce n'est pas un voyage de touriste qui commence ici; non, l'Egypte est considérée comme appartenant aux lieux saints, tant à cause des événements de de l'Ancien Testament qui se passèrent ici,que du séjour que fit en Egypte Notre Seigneur Jésus-Christ.

Ici, le spectacle est tout nouveau : c'est celui de la lutte de l'homme contre le désert. L'Egypte n'est pas autre chose qu'une oasis coupant en deux un désert, qui, sans cela, couvrirait toute la terre ferme depuis l'Océan Atlantique jusqu'au Golfe Persique et au-delà. Le Nil, en amenant l'eau sur ces sables, y fait ce miracle de transformer une mer de sable en une mer de verdure. Le Nil et le désert, c'est la formule physique de l'Egypte. Là ou le Nil porte ses eaux, le désert recule ; là où les eaux du Nil n'arrivent pas ou n'arrivent plus, le désert gagne. C'est ce que Bonaparte exprimait en disant, qu'en Egypte, là ou le Nil ne va pas au désert, le désert va au Nil. Le désert !

Notre plan primitif de voyage comprenait la visite du Sinaï. Nous avions compris cette visite comme partie intégrante, mais secondaire du voyage total. Tout le monde nous a dit que c'était impossible. C'était, a-t-on dit, un voyage à part ; il ne fallait y attendre aucun confort européen, s'attendre à toutes les misères ; nous avions mal choisi la saison : actuellement les tribus bédouines, toujours exigeantes, étaient devenues insatiables par une longue disette; quelqu'un ajoutait même que leur voracité pourrait s'étendre à autre chose qu'à notre porte-monnaie. Pour toutes ces raisons, ainsi qu'à raison du manque de temps (car ce voyage demande trois semaines) nous renonçâmes à voir le Sinaï, remettant à des temps meilleurs cette expédition aventureuse. Aventureuse, en effet cette expédition au désert ! nous n'avons vu que des parties minuscules du désert, mais ces parties minuscules laissent deviner ce que doit être le grand désert.

La vallée du Nil est comprise entre deux chaînes de montagnes, la chaîne Lybique et la chaîne Arabique, des rochers de sable jaune en partie durci, en partie mouvant, et au-delà de part et d'autre, c'est le grand désert. La terre arable, féconde au-delà de ce que l'on peut rêver, est à côté, séparée à l'emporte-pièce, et sans transition, du sable aride, improductif depuis des milliers d'années.

Nous avons traversé des coins du désert, aux pyramides de Giseh, à la vallée des tombes royales à Luxor, entre la première cataracte et



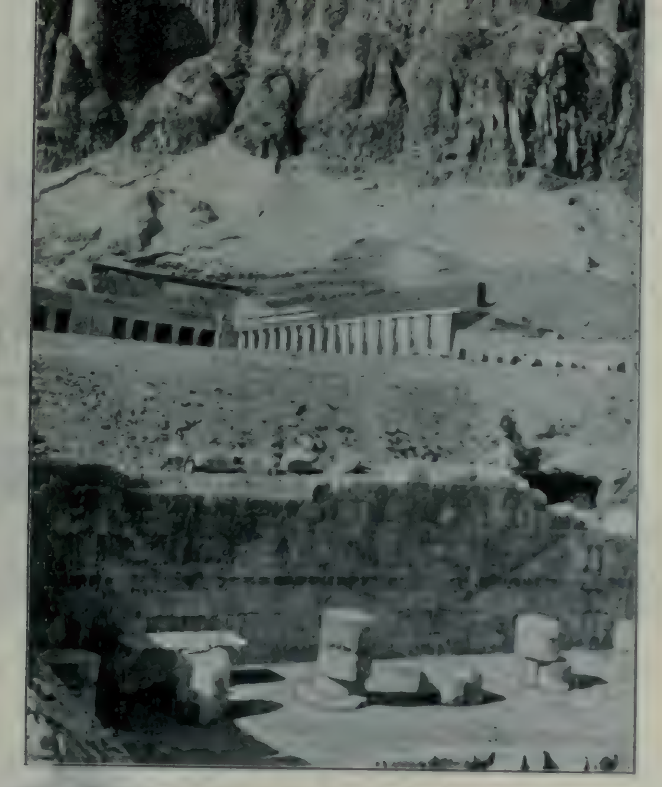
Thèbes — Temple.



Thèbes — Avenue des Sphinx.

Thèbes — Ruines.

Longsor — Ruines du temple.



Thèbes — Près de la vallée des Tombeaux.

Thèbes — Tombeaux.

Thèbes — Colosses de Memnon.



Assouan.

Assouan. Aux environs d'Imaïlia, le chemin de fer de la haute-Egypte roule pendant des kilomètres à travers le sable et à travers des collines ou des montagnes de sable comprimé, qui prennent parfois les formes les plus fantastiques. Je crois même que l'idée du sphinx et des temples égyptiens pourrait bien être née de la vue et de la fréquentation séculaire de ces formes étranges, que présentent les paysages du désert. C'est ainsi qu'à Assouan, j'ai remarqué dans le lit du Nil, au milieu de deux rochers informes, un rocher rappelant étrangement la forme d'un sphinx ; et dans les déserts, des plaques de sable comprimé, éboulées parfois,ressemblaient à des ruines de temples. La vue est austère, mais grandiose. Austère,cette nudité, cette absence complète de végétation, de vie propre : c'est le grand silence et la solitude inviolée. Mais c'est grandiose : c'est l'immensité, qui se dresse comme un défi devant l'homme : le soleil semble la caresser avec préférence ; ses longs rayons ne semblent se retirer qu'à regret de cet empire qui lui appartient presque sans conteste, et déposent sur ces sommets bouleversés de cataclysmes, sur ces plaines de sable brûlant,les teintes rosées d'un dernier sourire avant le coucher. C'est à peine si l'on aperçoit quelque chose de vivant: un oiseau égaré,un rare buisson de bruyère parfois,et ça et là, sur des chemins de caravanes, deux fidèles compagnons du désert, un chameau, enjambant la distance à pas longs et lents et un Arabe,balançant sur le dos de l'animal ou marchant tête bien couverte et pieds nus,dans le sable

craquant, coupant de ces émoustillements continus le silence de ces parages désolés. Lors de notre retour d'Assouan, en voiture de luxe, un vent assez violent soulevait dans le désert des nuages de poussière: comment un voyageur peut-il se défendre contre cela, si en voiture de luxe, fermée à double glace, on ne parvient pas à se défendre ?

A notre arrivée à Luxor, on nous eût pris pour des fossiles. Qu'on n'aille cependant trop s'apitoyer sur notre sort, si nous dépeignons le désert sous des couleurs un peu sombres. Nous avons voyagé en Egypte tout autrement qu'en Palestine. Nous y avons trouvé, contre monnaie sonnante, tout le confort de l'Europe. Les Pharaons, dans toute leur puissance, n'y voyagèrent jamais avec le rapidité et le luxe que nous pûmes nous y payer.

L'Egypte, peut-on dire, est sillonnée de chemins de fer ; sur ces voies roulent à des heures précises, des trains de luxe, avec wagons-restaurants et wagons-lits. Au Caire, à Luxor, à Assouan, il y a des hôtels richement montés : en un mot, c'est un coin d'Europe, ou mieux un coin d'Afrique, placé sur des roues et circulant dans le désert, au milieu des pays noirs, et, on peut le dire sans les calomnier, presque barbares. Au Caire, à Shepheard's hôtel, à Assouan, à Cataract's hôtel, c'est le dernier mot du confort et à Assouan notamment, tout doit venir du Caire, et tout y vient ; rien n'y manque. A Assouan, la salle à manger rappelle la mosquée: la coupole est

piquée à l'intérieur de lumières électriques, qui rappellent les lampes : le service est fait par des nègres vêtus de blanc. Ici, après le dîner ; à Shepheards, pendant le dîner,il y a de la musique. Pour rappeler une expression classique, la table se couvre des produits de l'Occident et de l'Orient : c'est absolument l'abondance et le luxe ; en voyant l'exubérance des toilettes, on frémit à la pensée des bagages que ces voyageurs doivent traîner à leur suite. Nous en avons vu un qui avait 28 coffres, et qui dut retourner de Damas à Beyrouth, parce qu'il en avait oublié 14 autres.

On sait que tout Américain qui se respecte, est au moins Colonel, sinon Général ; l'avenir exigera que chaque Américain ait un diplôme d'officier d'intendance, à moins de renoncer à tout voyage outre-mer. Un flot d'Américains et d'Européens roule ainsi à travers l'Egypte du mois de Janvier au mois d'Avril. C'est le Pactole sous sa forme moderne; mais hélas, ce Pactole là a comme le Nil des irrégularités dans ses crues! Partout, cette année, on se plaint de mécomptes. Les étrangers n'arrivent pas; et ces hôtels, montés pour des centaines de clients, en comptent avec mélancolie quelques dizaines.

L'Egypte connaît depuis des milliers d'années et a enseigné à l'Europe la parabole des vaches maigres succédant aux vaches grasses.

L'histoire se répète sur tous les terrains. Cet appareil de civilisation européenne a tout l'air d'un fleuve qui dessine son cours, même pendant des kilomètres, sur le sein vert ou bleu de la mer

et semble ne pas vouloir se mêler avec elle. Il semble une usurpation de cette vieille terre des Pharaons, que regarde avec étonnement l'œil pierreux des sphinx et contre laquelle ceux-ci protesteraient si leur langue n'était depuis toujours immobilisée dans la pierre sablonneuse du désert. Ce courant là n'est pas l'Egypte. Celle-ci fut autrefois, s'il est permis d'ainsi parler, le chemin des caravanes de la civilisation. C'est par ici que la civilisation prit sa route vers l'Occident. Aujourd'hui que l'Occident lui donne l'hospitalité dans son tour du monde, elle jette pour ainsi dire un flot de retour sur l'Egypte, mais on voit quelle y vient en étrangère et qu'elle n'a pas réussi jusqu'ici à se faire au pays.

L'Egypte, en elle-même, est belle, féconde et jusqu'à un certain point, bien cultivée. Partout où arrivent les eaux du Nil, c'est la richesse. A ce moment-ci, c'est-à-dire au mois de Janvier, on voit partout faire la récolte de la canne à sucre. Sur pied celle-ci ressemble à nos plants de maïs. On la vend aussi pour la consommation du peuple, qui semble en faire ses délices. On voit des gens mangeant la canne à sucre de bon matin, donc comme déjeûner. Le Delta n'est qu'une mer de verdure : il est entrecoupé de canaux. Là où l'eau ne peut arriver naturellement, l'art supplée à la nature par des canaux artificiels dont je parlais tantôt, ou bien au moyen d'élévateurs plus ou moins primitifs. Dans le Delta, les cultivateurs élèvent l'eau de leurs canaux jusqu'à leurs terres au moyen de pompes en spirale telle que nous en

voyons en Europe ; puis ils divisent souvent leurs terres en petits carrés compris entre des sillons de dérivation, de manière à distribuer partout l'eau fertilisante. Plus bas, surtout à partir du Caire, l'instrument dont on se sert c'est la Sakyéh. Des roues, mues par des bœufs dans un manège, soulèvent un chapelet d'auges qui plongent dans l'eau, sont soulevées pleines comme dans les dragues et se déversent dans des réservoirs d'où le liquide s'échappe par des rivelets dans les champs. Tout le Delta est un tapis de verdure. Au dessus de cette verdure s'élèvent des dattiers, qui sont l'ornement du paysage.

Que de fois nous avons regretté la rareté du dattier ou du palmier en Palestine ! A Jérusalem, il y en a encore un qui étend son panache dans le voisinage de la tour de David. Il est comme le seul escapé dans le récit des batailles antiques que le destin semble avoir épargné pour aller annoncer la défaite. Le fisc, en poursuivant d'impôts tout dattier qui ose se montrer, l'a exterminé. Le paysage de Palestine doit y avoir beaucoup perdu. Mes compagnons de voyage l'assurent et je le crois. Ici en Egypte, le dattier et le palmier, quoique imposés aussi, n'ont pas disparu : ils récompensent de leur conservation par le charme tout particulier, tout oriental, qu'ils ajoutent aux paysages et aux horizons. Comment du reste comprendre la race arabe sans le palmier et sans le chameau ?

Ce qui étonne c'est l'apparente pauvreté de la population. La terre est riche : elle donne pour

certaines cultures jusqu'à trois récoltes par an. Où va cette richesse ? Le régime de la propriété paraît mauvais. Celle-ci n'est pas assez divisée. La terre, comme je viens de le dire, est riche. Il y a de l'industrie : dans le Delta, il y a de grandes fabriques de coton travaillant sur place le produit du pays, car le Delta produit beaucoup de coton. A partir du Caire, partout, partout sur le Nil on voit de grandes sucreries, dont les hautes cheminées semblent vouloir battre les obélisques de l'antiquité. On a de plus l'afflux des étrangers.

Comment comprendre la pauvreté de la population ? Comme je l'ai dit plus haut, le système foncier semble mauvais. Ensuite le travail semble peu payé. Quiconque a voyagé en Egypte a vu ce lamentable spectacle qui se présente tous les jours, du matin au soir à Port-Saïd. J'en ai dit un mot plus haut. Ces ouvriers ne gagnent effectivement pas plus d'un franc par jour. L'éducation de l'ouvrier n'a pas été faite. C'est pourquoi j'ai dit que l'appareil de civilisation européenne qui a été introduite ici, est comme un fleuve qui ne mêle pas ses eaux à la mer, mais maintient leur direction et leur couleur à des kilomètres dans l'océan.

La population paraît indigente. L'état des habitations est inénarrable en dehors des villes. Le pays manque de bois ; cela explique beaucoup de choses en matière de construction. Pas de toitures en bois, pas de fenêtres, assez souvent pas de portes. Il est vrai qu'il ne pleut pas au-dessous d'Alexandrie. Dans le Delta et au Caire, il y a de courtes pluies. Quelques-uns ont cru que

les travaux hydrauliques exécutés dans le nord du pays avaient rendu le climat plus humide au point d'y provoquer des pluies. Mais les millimètres d'eau pluviale renseignés par l'observatoire du Caire ne confirment pas cette opinion. Au-dessous de Syout il ne pleut plus. De plus, en été, il est impossible de supporter la chaleur la nuit : ce qui fait qu'on dort au grand air. C'est même avec la poussière, la grande raison des ophthalmies universellement répandues ici. Ces ophthalmies sont une vraie calamité publique. Pour toutes ces raisons, le campagnard égyptien n'éprouve pas la nécessité d'avoir une vraie maison, et on sait que c'est la nécessité qui est la mère de l'industrie. Malgré tout, cela changera, une fois que la conscience publique aura donné l'hospitalité à cette loi de dignité humaine : pauvre homme en sa chaumière est roi. Mais d'ici là il coulera de l'eau par le Nil ! Les maisons ne sont donc pas autre chose qu'un abri fait de quatre murs en boue durcie, et couverts soit d'un dôme en limon séché au soleil, soit d'une poignée de paille de maïs ou de jonc. Il y a une chose au village qui est bien soignée, c'est le pigeonnier. On construit de vastes pigeonniers : ce sont des troncs de pyramide monumentaux, surmontés de tuyaux en poterie pour livrer passage aux pigeons et aux ramiers, ainsi que de branches hérissant la corniche pour accueillir les intéressants volatiles. Ces pigeons ne sont pas choyés pour eux-mêmes, ni même pour leur chair : ils le sont surtout pour l'engrais, dont on se sert pour fumer

certaines cultures ; c'est même le seul engrais dont se servent les Egyptiens, me dit-on ; mais j'ai vu de mes yeux répandre du guano.

Dans un village arabe il y a un fouilli inextricable de rues, aménagées sans aucun souci d'esthétique, uniquement comme issues, puisque jusqu'ici on ne peut sortir par la lune. Parfois les maisons sont placées avec symétrie comme les alvéoles dans une ruche, et le tout est entouré d'un mur... en limon séché. Le village aime à s'entourer de dattiers ou de palmiers. On voit, à l'œil nu, la marche très lente des idées. Dans certains villages toutes les constructions sont égales ; dans d'autres on en voit qui dominent ; dans d'autres enfin, — mais rares ceux-ci, — il paraît une construction en briques cuites au feu. Et malgré tout cela, je n'oserais dire que cette misère extérieure soit l'indice certain d'une indigence universelle ; car ainsi que je l'ai dit, l'Egypte n'éprouve pas la nécessité d'une maison confortable et il ne serait pas surprenant que dans ces maisons boueuses on rencontrât des bas de laine bien fournis. La malpropreté est sordide. C'est un vice de la race.

A Assayolouk, en Asie-Mineure, et dans tous ces pays, les femmes du peuple sont vêtues, comme les hommes, de très larges pantalons : ici en Egypte ce sont les hommes qui sont vêtus comme les femmes. Des robes jusqu'à terre et un manteau couvrant la tête et descendant jusqu'aux pieds. A les voir de dos, on se demanderait s'il faut en parler au masculin ou au féminin. Les femmes

L'ongsor.

Longsor — Hutles.

Pylone de temple.



Longsor — Ruines du temple.

portent attaché au front et descendant sur le nez une espèce de dé, orné d'après le rang social et soutenant le voile, noir pour les femmes du peuple, blanc pour les élégantes, qui couvre la partie inférieure du visage. De côté et d'autre de ce dé paraissent les yeux. Il y a quelque chose de sculptural dans l'attitude des hommes et des femmes. L'habitude de porter des fardeaux sur la tête donne à celles-ci une attitude bien droite, fière en apparence, et une démarche solennelle. Elles aiment à porter des bracelets en argent aux mains et aussi aux pieds. Une des fosses nasales est traversée et porte un anneau. Comme on doit être économe, on ne porte cet anneau que les jours de représentations. Hors de cela un petit tampon en bois le remplace. Le type n'est pas laid, et lorsque, homme ou femme, l'Egyptien apparaît avec son vêtement d'un seul jet et sans ceinture, on se croirait devant les statues ou les dessins que l'on trouve sur les monuments de ces pays.

Les villes rappellent les différents courants qui traversent l'Egypte. Alexandrie est européenne et n'a qu'une petite teinte orientale, sauf aux extrémités de la ville. Le Caire a une apparence demi-orientale, demi-européenne ; Assouan est complètement africain. Une petite couche occidentale y surnage, bien mobile et bien visiblement dépaysée. Alexandrie est une ville commerciale ; c'est le port qui absorbe tout. Elle a subi tant de vicissitudes politiques, prise, reprise, incendiée, rebâtie tant de fois qu'à peine quelque

chose de la ville ancienne a survécu. Il y a la colonne de Pompée, reste de l'époque Romaine. Il ne s'agit pas de Pompée, concurrent de César, mais d'un Pompée quelconque, qui gouverna la ville. Il y a un petit musée d'antiquités grecques-romaines, qui prouve qu'Alexandrie ne fut jamais une ville égyptienne proprement dite. Elle fut construite par un Grec, pour en faire la clef de l'Orient. C'est ce qu'elle est restée en même temps qu'une ville cosmopolite. Il y a assez bien de mosquées : déjà ici nous pouvons voir, comme nous pourrons le voir d'ailleurs au Caire et même plus bas, les mosquées et surtout les minarets beaucoup plus ornés, moins sévèrement conçus et plus petits que dans le reste de l'Orient. Alexandrie a aussi ses bazars comme toute ville orientale. Les Orientaux s'amusent de l'intérêt que mettent les Occidentaux à visiter les bazars. Ils se demandent ce que peuvent bien présenter de perpétuellement neuf ces étalages inférieurs à tant de titres, à nos étalages européens. Mais la vie est intense dans ces centres de malpropreté : le physionimie de l'Orient s'y reproduit en diminutif et c'est là le secret de l'attrait.

Le christianisme catholique y possède l'église de Ste Catherine. Celle-ci est desservie par les Franciscains, dépendant de la custodic de Terre-Sainte. Il n'a été conservé aucun souvenir de Ste Catherine d'Alexandrie, la patronne des philosophes, ni de St Athanase, ni de St Cyrille d'Alexandrie, ni d'Origène, etc. Le temps a tout détruit. Ce que l'on appelle les catacombes ne

ressemble en rien aux catacombes de Rome. Elles sont pour ainsi dire une ville funéraire souterraine, où l'on a trouvé des tombes de chrétiens, mais aussi des tombes payennes, romaines, grecques et égyptiennes : elles sont éclairées à la lumière électrique. Le déblaiement n'est pas achevé à beaucoup près ; peut-être qu'on y trouvera encore de nouveaux souvenirs.

Tout à Alexandrie converge vers la place de Méhémet-Ali. Méhémet-Ali y a sa statue équestre. De là se détachent des rues dans toutes les directions : le mouvement et la vie y sont très intenses. Comme dans toutes les villes populeuses, on sent le besoin d'un endroit de délassement dans le voisinage : ici c'est Ramleh ; et à certains jours, sur la route de Ramleh, il y a des processions d'équipages, qui n'ont rien d'oriental. A côté d'Alexandrie passe le canal de décharge, construit par Méhémet-Ali et qui est très pittoresque. Le long du canal il y a de très beaux jardins, tels que celui d'Antoniadès, un parvenu grec, qui, d'épicier, est devenu sénateur, mais a pris des goûts princiers pour tout ce qui est beau et grand. Son parc ouvert au public, moyennant finance, est couvert de plantes orientales très belles. Derrière, il y a un bosquet de palmiers et une allée des mêmes arbres, qu'on goûte particulièrement en débarquant à Alexandrie, après avoir déploré la disparution des palmiers en Palestine.

Les chrétiens cophtes-schismatiques ont à Alexandrie plusieurs églises, dont la principale est située du côté de la porte de Rosetta. Ils y

montrent quelques objets religieux, qu'ils prétendent provenir des grands saints d'Alexandrie. C'est ici qu'était un des grands patriarchats anciens. Il y en avait trois, comme on sait : Rome, où vécut et mourut Pierre ; Antioche où Pierre eut son premier siège ; Alexandrie, fondé par St Marc, disciple de St Pierre. Antioche et Alexandrie, tombés dans le schisme, n'auraient qu'à remonter leurs origines pour retrouver Pierre et comprendre peut-être que si elles voulaient reprendre la vie, qu'elles n'ont plus, elles devraient se rattacher au centre de vie, qui est Rome, parce que c'est à Rome que le Christ fit ses promesses d'immortalité.

D'Alexandrie au Caire, il y a 3 1/2 heures de chemin de fer, ou même moins. Partis à 12 h. nous sommes arrivés à 3 h. 05. Nous descendîmes à Shepheard's hôtel.

Le centre de la vie au Caire c'est l'Ezbekyié : un parc public, bien conçu et bien entretenu ; il est entouré de beaux bâtiments, l'opéra, le Crédit Lyonnais, l'hôtel Continental, etc., à côté s'élève la statue d'Ibrahmi-Pacha. Son cheval est immobile. Le cavalier étend le bras sur la ville en un geste de commandement. De l'Ezbekyié rayonnent de larges rues, espèces de boulevards, dans les directions diverses. La vie est exubérante. Des voitures nombreuses y vont dans un galop perpétuel. C'est un coin de Paris, mais plus pittoresque, parce que les costumes orientaux y côtoient les costumes européens. Et il y a non seulement les costumes orientaux, mais aussi quelques lambeaux

de coutumes orientales. C'est ici qu'on rencontre encore des charmeurs de serpents, montreurs de singes, etc. Le cobra leur obéit avec ponctualité, et sur leurs ordres, des singes imitent les almées à la perfection, paraît-il ; on sait ce que c'est que le monde des almées. A partir du Caire, presque pas de ville un peu importante qui n'ait son quartier d'almées. Elles exécutent des danses lubriques, que nous n'avons pas vues autrement que par la charge qu'en faisaient les singes dans les rues du Caire. C'était à pouffer de rire.

Autrefois, pas une voiture qui ne fut précédée de son ou de ses Saïs. Le Saïs est un jeune homme vêtu de blanc, les tibias et les bras nus, orné d'un grand gilet brodé et courant devant la voiture du maître. Aujourd'hui, le Saïs, courant devant la voiture est très rare : nous en avons vu peut-être un par jour. Le Saïs est monté derrière son maître dans la voiture, en attendant que son maître prenne sa place. N'est-ce pas là ce qu'on entend par le progrès ?

Le Caire, en fait de monuments anciens, n'a à montrer que les mosquées. Il en a un grand nombre, dont quelques-unes sont dignes d'une visite. Nous avons été sobres en cette matière. Nous avons visité celle de Méhémet-Ali dans la forteresse. La disposition des mosquées est presque toujours la même : elles ne sont pas des lieux de sacrifice, mais des lieux de prière. C'est donc l'espace qu'il faut. Au-dessus il y a une coupole : sous cette coupole, le plus souvent, des guirlandes de lampes très décoratives. Du côté de la Mecque,

la Kibla, c'est-à-dire, une niche ; puis une chaire où l'on fait les prédications solennelles du Ramadan entre autres, et enfin une chaire plus petite, sans doute pour les lectures liturgiques. Ces différents objets sont plus ou moins ornés et ce sont ces ornements qui constituent la grande différence des mosquées, vues à l'intérieur. Il y a ensuite la cour qui précède, avec la fontaine d'ablution. Ces éléments d'architecture prêtent à beaucoup de variété et sont parfois pleins de grandeur et de magnificence. La mosquée de Méhémet-Ali, dans toutes ses parties, à l'intérieur et à l'extérieur, dans les matières qui ont servi à sa construction, les marbres les plus précieux, est une des plus belles que nous ayons vues.

Du haut de la citadelle on a sur le Caire une vue qu'on n'oublie pas. La ville parait immense. Le Nil, comme un ruban d'argent, la borde : les minarets et les coupoles de ses centaines de mosquées la dominent : elle s'étend loin, bien loin du côté du Nord-Est, où elle se développe très rapidement. Au-dessus plane le murmure étrange des grandes villes, fait de tous les bruits des hommes et des choses, qui sont comme la fumée de la vie, s'élévant dans l'atmosphère comme la fumée vraie dans les airs. Non loin de la citadelle se trouve la mosquée du sultan Hassan, hors d'usage depuis longtemps et dans un très mauvais état de conservation, mais d'un style sévère et imposant. Elle est très élancée tout en étant très massive : elle est de la grande époque. Elle renferme quelques tombeaux mahométans.

Ceux-ci sont souvent l'objet d'un culte superstitieux.

C'est de cette mosquée que part la procession du tapis sacré avant le pèlerinage pour La Mecque. Toutes les provinces d'Egypte fournissent un fragment de ce tapis. Ces fragments sont portés à dos de chameaux, en procession, de la mosquée du sultan Hassan, à la Citadelle. Cette solennité doit avoir lieu le 24 de ce mois à 10 h. du matin. Nous désirons beaucoup y assister ; mais voilà qu'on annonce l'arrivée du *Barbarossa* à Port-Saïd, deux jours plus tôt que la date réglémentaire. Il fallut donc partir le 22 au lieu du 24. Nous dûmes ainsi renoncer à cette solennité musulmane.

Deux de ces tapis se trouvent exposés au monument funéraire, une petite mosquée très belle, qui s'élève sur la tombe du Khédive Tewfik au cimetière, dit des Califes.

La plus intéressante des mosquées du Caire, c'est celle d'El-Askra ; elle recèle dans ses murs l'université musulmane du Caire. Quand on dit université, n'allez pas vous découvrir comme devant « un recteur suivi des quatre facultés ». Vous voyez ici des enfants, des jeunes gens, apprendre l'alphabet et les éléments d'écriture.

Plus loin des maîtres, accroupis, ayant autour d'eux trois-quatre cercles concentriques d'auditeurs également accroupis, expliquant, nous dit-on, la grammaire, la poésie, etc. D'autres mangent, boivent de l'eau ; et d'autres prient en se balançant ; d'autres apprennent le coran par cœur. Et tout cela dans la même salle. Les uns ne sem-

blent pas troublés par les autres. Les maitres déclament en gesticulant beaucoup. C'est un monologue très bien écouté, suivi parfois par un interrogatoire du maître, ou un questionnement de l'élève. N'est-ce pas quelque chose comme cela, que cette réunion de docteurs au milieu desquels fut trouvé Jésus, leur enseignant et les interrogeant. En tout cas, rien de plus naïf, rien de plus arriéré, et l'on ne peut s'empêcher de sourire en entendant appliquer à ce pandémonium le nom sacré d'université. Tout le jour il y a grande affluence d'étudiants, par milliers, dit-on, et des musulmans de tout acabit.

Pendant que nous étions là, nous vîmes un attroupement ; nous nous approchâmes, les rangs s'ouvrirent : un homme était incliné sur des manuscrits ; il était émacié. A notre vue, il bondit sur ses pieds et nous menace de son couteau. Nous étions sans doute à ses yeux des « giaours » de chrétiens. Quelques gestes, à défaut de connaissances arabes, suffirent pour nous faire comprendre que c'était un derviche, un fou, disait-on par gestes, en tout cas un fanatique, que nous jugeâmes bon de laisser à ses manuscrits, à ses macérations et à lui-même.

C'est dans le quartier arabe qu'on trouve les mosquées les plus intéressantes, telles que El-Ghouri et Azhar. Devant celle-ci se trouve une grande porte, dont tous les clous portent des fils multicolores où l'on a noué la fièvre, comme du reste nous l'avons vu déjà pratiquer ailleurs sur des buissons à la campagne.

Assouan — Porteurs d'eau.



Assouan — Types.



Ile de Philæ.

Philæ — Temple.



Philæ — Temple.



Assouan — Types.



Assouan — Types.



Cataractes du Nil.

Autour du Caire on a senti, comme à Alexandrie, la nécessité de promenades. Il y a celle de Choubra, et depuis quelques temps celle de Gésireh. Il y avait autrefois un palais Kédivial. Il a été acheté par la Compagnie des Grands Hôtels Européens, qui l'a transformé en hôtel. Impossible de s'imaginer quelque chose de plus luxueusement monté. Il y a un splendide parc, et, dit-on, un aquarium curieux. Cela nous intéressait. Nous croyions avoir lu dans le journal que cet aquarium se trouvait à Giseh, sur la route des pyramides. Nous allâmes à Giseh à deux. Le troisième préférait se rendre à Gésireh. A Giseh nous apprîmes que l'aquarium se trouvait à Gésireh ! Notre ami, resté à Gésireh n'avait rien vu non plus. Nous revînmes donc bredouilles tous les trois. Il eût été intéressant de voir un aquarium du Nil : car les poissons de ce fleuve ont quelque chose de particulier : ils sont tous de formes monstrueuses.

Il ne faut pas oublier qu'il y a ici un tripot de jeu. L'orchestre du Caire était celui des jeux de Namur avant la suppression. Le dernier jour de notre séjour au Caire, nous revînmes encore à Gésireh, assister à des fêtes militaires données par les troupes d'occupation : c'étaient des exercices de saut, de steeple-chase sans selle, de sauvetage à cheval sous le feu de l'ennemi ; et tout cela entrecoupé de danses écossaises, au son de la cornemuse, et de danses irlandaises. La fête nous a paru réussie. Ce fut la dernière fois que nous franchîmes l'immense pont, jeté sur le Nil, entre l'île de Gésireh et la ville du Caire.

Les Cairois forment aussi une promenade du côté Mataryeh où se trouve également, au milieu des terres du Kédive, un palais kédivial suivi d'une espèce de cité de villas, qui n'est autre que le Harem. La propriété est entourée et ornée d'orangers sauvages amères dont on a formé des haies qui sont déjà et deviendront dans l'avenir de jour en jour plus décoratives.

Nous ne pouvons oublier le côté historique chrétien du Caire. La tradition dit que la Ste-Famille fuyant la Palestine pour échapper à la cruauté d'Hérode, vint pendant un temps s'établir au vieux Caire. Le Caire actuel n'existait pas alors. La nouvelle ville est relativement récente : elle se trouve à 5 kilomètres au nord du vieux Caire. Entre les deux villes s'en était élevée une autre, qui portait le nom de Fostat et qui a été détruite de fond en comble. Son emplacement est de plus en plus réoccupé par le nouveau Caire, qui étend de plus en plus de ce côté ses ministères et ses établissements publics. Le vieux Caire n'est plus qu'un trou miséreux, habité presque en entier par des chrétiens Cophtes. Lorsqu'on entre dans ces taupières que sont les rues, on est suivi par une bande de mendiants qui crient: Christian! Christian ! et qui étendent leurs bras tatoués de dessins de la Croix. Il est curieux d'y visiter quelques églises vieilles-Cophtes, entre autres celle d'Abu-Serge, peut-être la plus ancienne église chrétienne de l'Egypte. Mais ce qui présente le plus d'intérêt, c'est l'endroit où, d'après la tradition, la Ste-Famille aurait séjourné lors de sa fuite en Egypte,

endroit que l'on montre dans un souterrain à Abu-Serge. Nous fûmes guidés par une jeune fille de 13, 14 ans, fille du curé Cophte. Elle nous expliqua, en très mauvais anglais, qu'elle attendait un bakschich pour l'église, un autre pour le curé, un troisième pour éclairer nos pas dans le souterrain, et enfin, un quatrième pour elle-même. C'était l'apothéose du bakschich. Que ce souvenir littéraire remplace les pièces de monnaie que nous refusâmes !

Le souterrain ne présente rien de particulier. Il y a là un bassin dans lequel les cophtes-schismatiques administrent parfois le baptême. L'endroit est très vénéré, un lieu de pèlerinage depuis des siècles, et fut couvert depuis les temps les plus antiques par une église. A ce même souvenir se rattache le sycomore d'Héliopolis ou plutôt de Mataryeh.

L'arbre, d'après la tradition, rappelle l'endroit où la Ste-Famille se serait reposée. L'arbre n'est évidemment pas le même que celui que peuvent avoir vu Jésus, Marie et Joseph. Mais rien n'empêche de voir dans l'arbre séculaire, que nous avons sous les yeux, un descendant du témoin du repos de la Ste-Famille. Il est entouré d'un grillage, ses branches vénérables ont été un peu maltraitées par les pèlerins ; son tronc sonne comme du bois dèsseché : cet arbre aussi va-t-il à la ruine ?

A coté se trouve un sakyeh qui lève en grinçant mélancoliquement les eaux d'une source très douce au goût, qu'on dit avoir jailli au service de l'enfant Jésus. Les R. P. Jésuites ont une proprié-

té tout près de là. Dans leur enclos, ils construisent une chapelle pour honorer les souvenirs que nous venons de retracer.

Du vieux Caire, on passe en barque à Raoudah, une belle île dans le Nil. On y voit un nilomètre séculaire, très curieux, et construit pour constater les crues du Nil et prendre des précautions en conséquence. Nulle part au Caire on n'a une vue plus belle sur le fleuve. Il s'étale ici dans sa plus grande largeur, calme, majestueux, formant à l'horizon sud un immense coude, portant sur ses flots argentés ça et là une dahabièh, qui reflète dans l'eau sa blanche voile en secteur, ou sur ces bords un palmier, qui incline amoureusement sur lui son panache, comme sur celui qui lui apporte la fécondité. Rien de plus rêveur aussi. C'est ici que la tradition place l'endroit où la mère de Moise plaça sur les eaux la corbeille renfermant le petit enfant, dont les larmes apitoyèrent la fille de Pharaon.

Le samedi 17 Janvier nous partîmes pour Assouan, l'extrême limite de l'Egypte, du côté de la Nubie. A Alexandrie, les nègres sont l'exception, relativement rare ; au Caire, les nègres sont nombreux. A Assouan il n'y a plus que des nègres. Nous sommes ici à la porte de la Négritie. Partis à 11 h. 10 du matin, nous arrivons à 6 h. du soir. Nous avions parcouru des centaines de kilomètres (688) dans la chaleur et la poussière, et en grande partie à travers le désert. Assouan n'est, en dehors de quelques hôtels européens, qu'une misérable bourgade de huttes en terre durcie au soleil, serre chaude de moricauds. On y voit tous les types

de loqueteux nègres,et les bazars y sont le théâtre où se déploient toutes ces drôleries. Les Européens ont construit une berge, en grande partie dans le sable, et dans le sable aussi par la vertu miraculeuse de l'eau, de beaux jardins bien plantés et, je pense, très productifs.

C'est dans cette allée européenne, au moins à quinze grandes minutes de la gare, que se trouve l'église catholique et une école desservie par les missionnaires de Monseigneur Camboni. Assouan a un bon nombre de Mahométans qui ont une mosquée le long du Nil. La majorité de la population est chrétienne-Cophte. En fait de catholiques, il y a l'un au l'autre employé, et des touristes pendant deux, trois mois de l'année. Le reste de l'année, la chaleur est torride et insupportable aux européens. Assouan, ne présente rien de remarquable en dehors du pittoresque de son site et de l'attrait du Nil, qui la baigne.

Je n'ai pu jeter qu'un coup d'œil sur les trois villes qui résument, pour ainsi dire la physionomie de l'Egypte moderne, Alexandrie, le Caire et Assouan. Mais il y a l'Egypte ancienne, et celle-ci appelle une attention particulière.

Le Nil, c'est toute l'Egypte. Quel beau fleuve ! Il forme un delta, dont les deux bras se séparent un peu au delà du Caire, l'un se déversant dans la mer à Rosette, l'autre à Damiette. On sait que le Nil sort de son lit tous les ans pour inonder ses bords, et c'est de ces inondations que dépend pour l'Egypte que l'année appartienne à la série des années grasses ou à celle des années maigres. La

science moderne devait se demander, et s'est demandée en effet, s'il n'y aurait pas moyen de régulariser le régime du Nil, de manière à prévenir les crues trop fortes ou trop faibles, si pernicieuses pour le pays, qu'elles peuvent amener et amènent en effet la disette et la famine.

Si l'Egypte est le pays des grands faits et des grands souvenirs, elle est aussi le pays des grands travaux. Un peu au-dessus du point de séparation des deux bras du Nil, on a construit un barrage monumental s'étendant sur des centaines de mètres. Le pont compte un grand nombre d'arches dont chacune est remplie par une écluse. Ces écluses peuvent être ouvertes ou fermées à volonté et d'après la nécessité pour baisser le niveau de l'eau ou retenir celle-ci. Un canal de dérivation et un canal de navigation sont construits à côté. D'abord on avait combiné avec la régularisation du cours du Nil des idées de défense du pays. Ces travaux de défense ont été commencés, mais abandonnés depuis, parce qu'on en a constaté l'inutilité. Ce barrage est peut-être le plus grand de ce genre qui existe. On dit qu'un autre grand barrage existe à Syout ; mais nous ne l'avons pas visité. Un troisième que nous avons visité existe à Assouan, ou plutôt un peu plus haut, à la première cataracte. Ce travail encore est magnifique. Il a coûté un grand nombre de millions. A certains moments quatorze mille ouvriers, dont beaucoup d'Italiens, y travaillent ensemble. Il a coûté aussi beaucoup de vies d'hommes. Le chaleur est insupportable pendant l'été. Un employé qui a bien

voulu nous servir de cicérone, nous dit que des ouvriers, occupés à tailler le roc, furent frappés d'un coup de soleil et trouvés morts sur place, dans l'attitude du travail. Ce barrage est percé de systèmes d'écluses à des hauteurs différentes, afin de pouvoir lâcher à des hauteurs différentes aussi la masse d'eau arrêtée derrière le mur. Il est construit tout juste en amont de la première cataracte. La cataracte n'est pas une cascade. Le lit du fleuve est tout parsemé de rochers entre lesquels l'eau se fraie une voie sinueuse de profondeur très inégale et impossible à passer au moyen d'une embarcation sans le secours indispensable, coûteux et un peu dangereux des gens du pays.

Aujourd'hui on a creusé à côté du Nil un canal navigable, qui raccorde le cours du Nil au-dessus des barrages avec celui en-dessous. Ce canal est coupé par trois grandes écluses nécessitées par les différences de niveau : il paraît qu'il ne faudra payer aucun péage. Le canal n'est pas assez large pour laisser passer des bateaux à roue. Le barrage, au moment où nous l'avons vu, présentait un beau spectacle. Le niveau de l'eau était très élevé. Celle-ci formait une nappe immense, remplissant, eut-on dit, un bassin gigantesque, formé d'un côté par le barrage, de l'autre par des rochers à tous les horizons : c'est comme si le Nil se fut terminé là, s'échappant en vastes veines écumeuses, tonnantes et fumantes par trois écluses ouvertes dans la digue. Au-dessus de l'eau de ce lac artificiel émergaient des panaches de dattiers ; plus loin des colonnes granitiques d'anciens temples.

Nous avions déjà, le 18 Janvier, tenté sans réussir l'excursion vers le barrage de la première cataracte et l'île de Philæ. Nous louâmes une voiture, qui nous traînerait à travers le désert d'Assouan. Le spectacle est très beau. La nudité du sol est complète, c'est du sable granitique. De tous côtés s'élèvent des montagnes de granit ; aucune trace de vie en ces lieux.

Nous avions donc dépassé la ligne du chemin de fer de Shellal, lorsqu'un de nos chevaux s'abbatit. Force nous fut de marcher à pied ; heureusement le soleil était supportable. Nous arrivâmes ainsi au bord du Nil. Nous hélâmes la barque pour passer à l'île de Philæ. L'île de Philæ, il n'en existe plus. Ce bouquet de quelques centaines de mètres carrés caressé par les eaux du Nil, si beau que les gens du pays lui appliquent le nom légendaire d'un jeune héros des mille et une nuit, ce bouquet n'existe plus et a disparu définitivement.

L'île était couverte de temples anciens, notamment le fameux temple d'Iris. Il plonge complètement dans l'eau, ainsi que le petit temple, le lit de Pharaon, etc. Nous en avons fait le tour en nacelle, au risque de heurter des fûts de colonnes ou des architraves. Les archéologues ont eu beau protester : on a répondu que c'était une nécessité. D'ailleurs ne pourrait-on enlever les monuments de Philæ et les reconstruire sur une montagne environnante ? Il paraît que ce projet a été mis en avant, et un des employés du barrage nous l'a expliqué en gardant son sérieux. Le barrage est donc un immense travail, conduit et achevé par

des ingénieurs anglais. Il vient à peine d'être achevé. C'est la première année qu'il fonctionne. Produira-t-il les effets heureux qu'on en attend ? L'avenir le dira. En tout cas, des milliers d'hectares ont été inondés et l'île de Philæ, au grand regret des archéologues et des touristes, a disparu sans retour.

Lorsque de la station de Shellal, on prend le chemin de fer, un chemin de fer militaire, pour rentrer à Assouan, on roule tout le temps à travers le désert. Quelle désolation ! rien qui rappelle la vie : des plaines de sable jaune et aride : des montagnes granitiques éboulées, dans une infernale confusion. Seul le ciel est splendide. La route céleste au coucher du soleil était d'un jaune d'ocre tel que nous en avions vu au dessus des montagnes de la Palestine, au retour de notre excursion à Jéricho.

Le Nil forme ça et là de belles îles. J'ai déjà accordé un souvenir à l'île de Philæ, qui, au témoignage de tous, était la plus gracieuse. A la première cataracte, il y a tout un groupe d'îles. Un peu plus bas, en face d'Assouan, est l'île Eléphantine qui ne manque pas de beauté. Il y a de beaux palmiers. On y construit un grand hôtel, américain encore une fois, dans une situation unique. Devant l'hôtel, de l'autre côté du Nil, la berge du fleuve où se trouve une longue suite de bâtiments européens et des constructions ayant un peu l'air de villas. Derrière coulent les eaux d'un bras du Nil heurtant des quartiers de roc perdus au milieu, et sur l'autre rive, vis-à-

vis, sur une montagne jaune, se silhouette dans sa séculaire solitude, la tombe d'un cheick.

Devant le Caire il y a une autre île, celle de Gesireh, de Boulak. Il y avait là un château kédivial. Il a été vendu à la Société des Grand-Hôtels. Il est monté non pas avec un luxe oriental, il n'y a rien d'oriental, mais avec un luxe plutôt exagéré. Comment un hôtel ainsi monté peut-il faire ses frais ? Les actionnaires, engagés dans ce genre d'affaires, auraient besoin du remède des mille et une nuits pour ne pas perdre leur sommeil, s'ils descendaient au Geriseh-Palace au Caire. Mais à côté, il y a un tripot... L'hôtel est situé très loin de la ville : ce qui est incommode et dispendieux. Tous les jours, excepté le Dimanche, il y a de la musique dans le parc splendide qui entoure l'hôtel. Le soir il y a un bateau qui permet de passer le Nil pour quelques centimes. A Assouan, le Savoye-Hôtel entretient un vapeur-mouche sur le fleuve, qu'il met gratuitement à la disposition de quiconque désire aller au Savoye-Hôtel ou en revenir.

Le Nil a été depuis des siècles la voie par laquelle la civilisation s'est pour ainsi dire déversée sur l'Europe. Dans l'antiquité l'Egypte jouissait d'un grand renom de science et de sagesse. Au temps de Strabon on montrait à Héliopolis, ville dont il ne reste rien, sinon un obélisque endommagé en rase campagne, au pied d'une ondulation de terrain, qui couvre sans doute des ruines, à Héliopolis on montrait la maison dans laquelle s'était retiré Platon lors de son voyage d'études

en Egypte. De même Solon et d'autres Grecs, notamment Hérodote, avaient fait leur voyage d'Egypte comme aujourd'hui on fait le voyage de France ou d'Allemagne. Ceux qui conduisaient le mouvement des idées, c'étaient les prêtres. Les Egyptologues ont établi que l'unité de Dieu n'était pas inconnue à la caste hiératique des prêtres. Ils connaissaient beaucoup d'attributs de Dieu et les exprimaient par des formes humaines, portant des têtes d'animaux qui symbolisaient ces attributs ; ils les exprimaient même sous des formes purement animales, telles que l'apis. Le bœuf et la vache sont choses précieuses en Egypte, parce qu'elles sont rares, à cause de la difficulté qu'il y a à les maintenir en vie. A cette connaissance relativement élevée de la Divinité, se joignait même chez les prêtres beaucoup de magie et d'abjecte superstition, et chez les gens de la foule de l'idolâtrie.

Peu de peuples ont été plus religieux que le peuple Egyptien. Ici encore l'Egypte est le pays des grandes idées et des grandes œuvres. Le dieu le plus vénéré, c'était le soleil. Je n'oserai pas me prononcer sur les origines de ce culte ; mais on n'en est pas étonné, lorsqu'on réfléchit qu'au point de vue matériel tout le bien et tout le mal viennent du soleil. Les rives du Nil sont couvertes de temples au Dieu-Soleil, et ce qui les caractérise, c'est l'immensité. Avant de l'avoir vue de ses yeux, on ne s'imagine pas l'éclosion, ne disons pas de temples, le terme serait trop faible, mais d'immensités hiératiques. Thèbes

par exemple, Karnak et Luxor stupéfient le visiteur.

C'est le 15 et le 16 Janvier que nous vîmes les ruines de Luxor, de Karnak et de Thèbes. Toute la rive gauche du Nil est pleine de monuments et de temples. A Nag-Hamidi, le chemin de fer franchit le fleuve sur un pont d'une grande hardiesse, encore un ouvrage colossal. C'est sur la rive droite que se trouve Karnak au nord et Luxor au sud. Vis-à-vis, sur l'autre rive, se trouve l'emplacement de l'ancienne Thèbes et à l'horizon, au pied des montagnes Libyennes ou dans leur intérieur des monuments déconcertants. C'est l'énorme qui est de loi ici. Les colonnes immenses finissant en fleur de lotus ouverte ou fermée, ou bien représentant un faisceau de cannes à sucre avec l'étranglement de la ligature, se trouvent tantôt sur deux rangs, tantôt soutenant d'énormes architraves se suivent en rangs serrés, figurant des cours intérieures avec des chemins de procession où l'on promenait la barque sacrée en l'honneur d'Ammon, Muth et Kan-Su, le trinitaire et suprême ménage des dieux, ou de Phan, le dieu du Soleil. Derrière tout cet amas de colonnes, venait le Saint, puis le Saint des Saints, où ne pénétraient plus que de rares privilégiés. A l'entrée des temples, on rencontre immanquablement d'immenses pylones, sur la surface desquels se trouvent taillées en dessins linéaires les processions des prêtres ou les hauts faits des rois. Devant les pylones, de colossales statues des Pharaons, notamment des Ramsès. C'est une

sculpture étonnante ; elle surpasse, par ses proportions, tout ce que nous connaissons en Europe : elle est raide, à grandes lignes, très simple et cependant elle vit. Cette vie est étrange, elle vous reporte à des milliers d'années en arrière et sur ces ruines on se surprend à croire à la possibilité de l'hypothèse connue de Mac-Coulay. L'Eglise catholique, dit-il, a commencé quand aucun des états actuels n'existait et elle sera encore en vie au temps où un nouveau Zélandais, appuyé contre une des arches du pont de Londres, viendra dessiner les ruines de St-Paul. La grandeur des monuments de Thèbes fait rêver. Si Thèbes a pu tomber au point de disparaître complètement comme ville, pourquoi Londres ne le pourrait-elle pas ?

Avant d'arriver aux temples, à Karnack, par exemple, au Ramesséïon de Thèbes et ailleurs, on passait par une avenue de sphinx, dont une est en très bon état de conservation, une autre réduite aux bases, d'autres complètement détruites. Dans la structure de tous ces monuments paraît très visiblement l'intention de les raccorder; et d'après certains textes hiéroglyphiques, les Ramsès auraient conçu le projet inouï d'opérer ce raccordement par dessus les flots du Nil. Je ne sache pas qu'un homme ait osé avoir des idées plus colossales en aucun temps. Le temps, les tremblements de terre surtout, les déprédations des Arabes ont ruiné tout cela. Au milieu des champs s'élèvent deux colosses, deux Ramsès énormes, qui se trouvaient autrefois à l'entrée d'un temple disparu, et

qui semblent vouloir s'élever encore sur leur siège et regarder,par dessus le Nil, pourquoi la gloire de Thèbes, qui s'en est allée, ne revient plus.

Tous ces monuments ont maintenant une langue et parlent. Ils étaient couverts d'hiéroglyphes, écriture dont on avait perdu la clef. On se demandait avec une curiosité désespérée quelles pouvaient bien être ces histoires développées avec tant de profusion sur les obélisques, les pylones, les murs cyclopéens des temples : et cette curiosité ne pût être satisfaite qu'après des centaines d'années. Alors que Mr Mariette de Boulogne-sur-Mer trouva la pierre de Rosette aujourd'hui, au British museum. Sur cette pierre se trouvaient rapportés certains événements en grec et en langue hiéroglyphique. Les noms de Ptolémée et de Cléopâtre, qui y revenaient à plusieurs reprises, donnèrent la clef d'une partie de l'alphabet, les noms ainsi prononcés donnèrent une consonnance Cophte connue. On était sur la voie de l'histoire de l'ancienne Egypte.

Les Ramsès, dont l'œil mort depuis des siècles fixe mélancoliquement le désert, revivaient. Les tombeaux que ces monarques se firent construire sont actuellement des mines de renseignements. Les grands tombeaux sont à trouver dans ce qu'on est convenu d'appeler la vallée des tombeaux.

L'excursion n'est pas banale. La vallée, dont le nom aimable semble toujours quelque chose qui proteste contre les fatigues de la montagne, est une trouée aride, brûlée, sablonneuse, en plein désert. Entre des rangées de montagnes, dont le

sable durci et cuit au soleil est jaune, bouleversé, ignorant de toute végétation, (pas un brin d'herbe), depuis des siècles, s'ouvre un espace maintenant un peu arrangé; et c'est là ce qu'on appelle la vallée.

C'est le règne de la mort. Aussi c'est là que les anciens rois d'Egypte ont élu leur tombeau. Elle est située sur la rive gauche du Nil : donc à l'occident. Ces adorateurs du soleil ont considéré le soleil couchant comme l'emblème du trépas et c'est à un endroit où l'ombre à ce moment pourrait accorder un peu de fraîcheur qu'ils se sont fait construire des tombeaux somptueux.

Dans le sable de la montagne ne paraît qu'un trou : mais ce trou s'allonge en corridor ; au corridor succède une tranchée plus profonde, à celle-ci un étage encore plus profond, et ainsi de suite. Ils semblent avoir voulu chercher la paix de la tombe au cœur même de la terre du désert, espérant que là du moins on les laisserait tranquilles. Ils y ont gravé sur les murs ou peint sur les façades, en très beaux caractères ou en traits de couleur végétale, qui se sont merveilleusement conservés, les hauts faits de leur vie ; à l'entrée des chambres mortuaires, ils ont fait peindre le serpent, qui devait les garder, les formules magiques qui devaient être les génies tutélaires de ces antres de repos ; parfois, pour préserver leurs cendres de toute profanation, ils ont fait construire de vrais labyrinthes où la science moderne a eu de la peine à se retrouver, et cependant, ô ironie des choses humaines ! les momies des Ramsès et des Achimotèpes figurent dans le musée du Caire, conservées

autant qu'il est possible de conserver la dépouille humaine et de la soustraire à l'action destructive des forces de la nature. Dans ces tombeaux et dans les tombeaux égyptiens, retrouvés partout dans les flancs des montagnes, tant d'objets ont été découverts, qu'il est possible de reconstituer une partie de la vie égyptienne au moyen de ces trouvailles. On peut en voir beaucoup au musée du Caire, grandiosement installé depuis peu dans le voisinage du grand pont sur le Nil, du Caire à Gésireh.

Ce qui frappe c'est le fini des orfèvreries, des peintures, des sculptures que l'on voit là. La même observation s'applique aux antiquités de Mycènes. Quel que soit le degré de civilisation, les ouvriers ont été maitres de la matière. Ils ont trouvé l'art de travailler admirablement les matières les plus diverses, l'or, l'argent, le marbre, le granit même. Ce qui constitue la civilisation, ce n'est pas le coup de marteau ; c'est l'idée qu'il s'agit d'incarner dans la matière et c'est à la suite de l'idée qu'il faut établir les différentes étapes de la civilisation des peuples.

Lorsque nous eûmes descendu les tombeaux de Ramsès II et d'Achimotep I et que nous eûmes remonté à la sueur de notre front ces pentes rapides, il y avait à gravir une montagne de sable, qui nous séparait de la plaine des temples, et ce qui n'était pas à mépriser, de l'abri construit par Cook, à l'usage de ses clients pour prendre l'« *hospitium et requiem* » des dieux antiques. Cette montée est difficile. Nous ne réalisâmes que la moitié de l'expression Horatienne « *sudavit* et alsit ».



Barrage du Nil.



Barrage du Nil à la 1re Cataracte.



Cataractes.

Le Nil près de la 1re Cataracte.

Rue à Alexandrie.



Rue à Alexandrie.



Jardin à Alexandrie.



Alexandrie — Ruines.

Une goutte de sueur perlait à chaque cheveu pour ceux qui en avaient. Les ânes, qui nous avaient portés à travers la vallée des tombeaux, ne pouvaient nous servir durant les premières minutes, ni pendant les dernières non plus. Nous ne nous perdions pas dans les nuages d'eau comme le prophète Elie, mais dans les nuages de poussière. Nous nous rafraîchîmes un peu à l'abri Cook. Nous avons joui de là-haut d'un panorama unique. Notre regard, un peu coupé cependant par le brouillard de l'horizon, embrassait une scène de désolation, où, sous le sable jaune, et à côté du Nil qui roulait impassiblement ses flots, était ensevelie une civilisation dont les témoins authentiques étaient les deux colosses qui, du creux de leurs yeux morts, regardaient mélancoliquement le rivage de Karnack et de Luxor.

Je n'ai rien dit des pyramides « du haut desquelles quarante siècles » contemplèrent les troupes du révolutionnaire Bonaparte.

Il y a toute une série de pyramides. Les trois grandes sont celles de Giseh. Il y en a d'autres, notamment celles de Sakhara, etc. Ce sont des tombeaux. On a mesuré toutes les dimensions de ces monuments stupéfiants. Quelques-uns ont cru y reconnaître des données astronomiques, ce ne serait pas étonnant pour les adorateurs du soleil. Mais le plus clair, c'est que ce sont des tombeaux. Elles s'élèvent à une quinzaine de kilomètres du Caire (à l'ouest) à la lisière du désert. J'ai déjà observé que le désert se sépare comme au couteau de la plaine verdoyante.

J'eusse bien voulu gravir la grande pyramide. J'y allai en effet avec cette ambition. Je demande pardon pour mes cinquante-cinq ans. Mais à la vue de ces blocs accumulés, ayant un mètre de hauteur, il me parut qu'un Européen ne pourrait faire cette montée sans se faire tirer et pousser ; et dès lors était-ce monter ? Nous renonçâmes à monter. Il nous suffit de faire le tour du monument et de nous enfoncer dans les sables brûlants, qui encadrent ces lieux désolés. Les trois grandes pyramides se trouvent en ligne s'avançant vers le désert Libyque. Devant, entre les deux premières, se trouve le sphinx et à ses pieds un temple, aussi énigmatique que le sphinx lui-même. Partout, tout à l'entour, des tombeaux depuis longtemps dépouillés par les bédouins, qui se croient maîtres de ces lieux.

Il y a un beau tramway du Caire aux pyramides. Au pied des pyramides il y a un hôtel, ou, ce qu'on préfère maintenant, un palace, et l'accès de la pyramide a été soigneusement disposé pour la facilité des voyageurs. Cela n'empêche que du moment que vous arrivez aux pyramides, vous ne vous sentiez en plein désert et que vous désiriez à peine faire plus ample connaissance avec cet ennemi de toute vie humaine, animale ou végétale. Le désert est un mot poétique : la chose est abominable.

Et cependant cette abomination a été choisie comme un instrument de perfection dans l'histoire du Christianisme. On connaît la Thébaïde, Antoine, Paul, Arsène, Pacôme, quels noms ! Des

chrétiens, avides de pénitences, et, à un certain moment, dans le désir de fuir la persécution de Décius, s'engagèrent dans le désert pour y pratiquer la perfection de la vie chrétienne. Il y a d'abord le désert de Nitrie, situé au Nord-Ouest de l'Egypte et qu'aujourd'hui encore on peut atteindre en un bon jour de voyage. Ensuite il y a la Thébaïde : on part de Beni-Souef, vers la Mer Rouge. Le voyage est de cinq jours de chameau. Là vécurent Antoine et Paul. Tout le monde chrétien a été en admiration devant ces anachorètes héroïques. Et en effet quiconque a vu le désert, doit reconnaître l'héroïsme de ceux qui ont le courage de s'y enfermer.

On ne conçoit bien la chose, qu'en se rappelant que Paul et Antoine étaient des Egyptiens. On comprend aussi la question d'Antoine : « les hommes bâtissent-ils encore des maisons ? » Nous eussions voulu visiter ces lieux, témoins de tant de vertus ; mais malgré la longueur de notre voyage, le temps ne le permit pas. C'est un voyage à part.

Que doivent être les tempêtes dans le désert ? On frissonne rien qu'à y penser. D'ailleurs dans les temps antiques on pouvait aller en ces lieux s'édifier au spectacle des vertus chrétiennes. Aujourd'hui en Nitrie et en Thébaïde, il y a en souvenir de St Antoine et de St Paul, et aux endroits où ils ont vécu, des couvents Cophtes ; mais ces couvents abritent un certain nombre de moines, très ignorants, dont la vie est nécessairement une vie de privations, et qui ne savent de l'Europe qu'une seule chose, c'est qu'il y a à Rome

un pape et qu'il faut bien se garder de se soumettre à son autorité.

Le 20 Janvier nous apprîmes que le *Barbarossa*, du Norddeutscher Lloyd passerait à Port-Saïd et relâcherait à Naples. Nous abrégions ainsi la traversée d'un jour et demi. Le *Barbarossa* était du reste un bateau de 10 à 12 mille tonnes, ce qui diminuait le danger du mal de mer. On l'attendait d'abord pour le 22, deux jours avant la partance régulière. Nous comptions rester au Caire jusqu'au 24 pour assister à la fête musulmane. Le 24 à 10 heures du matin, on devait inaugurer au Caire le tapis, qui, au nom des provinces Egyptiennes, devait être porté à La Mecque par le prochain pèlerinage. Balancés entre ces deux dates, le 22 et le 24, nous préférâmes renoncer à la fête du tapis et, le 22 vers midi, nous primes le train pour Ismaïlia et Port-Saïd.

Le chemin de fer traverse le pays de Gessen, pays très fertile, cédé jadis, à la demande de Joseph, fils de Jacob, et devenu premier ministre du roi en Egypte, à la famille du patriarche, et longtemps habité par les enfants d'Israël. C'est ici que Jacob toucha à la terre d'Egypte en descendant du pays de Chanaan : c'est également par ici que dut passer la Ste-Famille lors de sa fuite en Egypte : mais je ne sache pas qu'un souvenir quelconque de ce passage ait été conservé avant Héliopolis et Babylone ou le vieux Caire.

Quand après des siècles, les Israélites se furent multipliés et peut-être enrichis, ils donnèrent ombrage aux Pharaons. On fit peser sur eux

le joug de l'oppression. D'aucuns croient que le Pharaon oppresseur fut Ramsès II dont le nom paraît si souvent sur les monuments, soit qu'il les construisit ou les modifiât : car (pour le dire en passant) il y a de ces temples dont les diverses parties datent de temps séparés par mille ans et davantage. L'histoire de la cathédrale de Tournai ne nous donne qu'une faible idée de cette persévérance à orner, augmenter, remanier un monument.

Alors se leva Moïse qui, dans sa corbeille de joncs se balançant sur les calmes flots du Nil, avait réussi d'abord à captiver le cœur d'une princesse royale ; qui ensuite força la main aux Pharaons, par la toute-puissance des plaies d'Egypte ; et enfin à la tête de toute une nation, qui émigrait, prit le chemin du désert. Ce voyage, étonnant en lui-même, montre quelle grandeur de conception et quelle énergie d'exécution, quelle persévérance enfin, il a dû y avoir en Moïse ; et quel grand homme dut être le législateur des Hébreux, considéré au simple point de vue humain, cet homme qui après une expédition incroyable par le désert, va expirer, aux portes de Chanaan, sur le mont Nébo, que nous avons pu saluer lors de notre excursion à la Mer Morte. Si la tradition a bien conservé la trace des faits, c'est à Tanis, sur le lac Mandalek, que se serait passé la lutte de Moïse et des magiciens égyptiens, à coup de faits assurément très merveilleux, et qui aboutit à la sortie des Hébreux de la terre d'Egypte.

Du Caire à Ismaïlia, le chemin de fer court à travers un pays très fertile : une mer de verdure,

déjà au mois de Janvier. Zagazig, la station la plus importante qu'on rencontre, est un grand centre de négoce et d'industrie cotonnière : puis vient Tel-el-Kébir. C'est ici que fut vaincu Arabi-Pacha, le révolté Fellah, par le général Lord Wolseley. On se rappelle que Wolseley, avant de quitter l'Angleterre, avait annoncé le jour, l'heure et la minute à laquelle Arabi serait réduit et qu'il exécuta sa prédiction. Il fit marcher ses troupes par le sable, défendant même d'allumer une cigarette, pour ne pas donner l'éveil et surprit le général Fellah dans son camp. Je me trouvais à Manchester le jour de la victoire de Tel el-Kébir. Ce fut de la frénésie dans la cité anglaise. Ce souvenir vieux de vingt ans, se rajeunit dans mon esprit maintenant que, après avoir passé depuis longtemps « *il mezzo del cummin di nostra vita,* » contre tout espoir, je me trouvais dans ces lieux où s'étaient passés les faits qui s'étaient imprimés si profondément dans mon esprit, parce que j'avais senti vibrer la corde patriotique anglaise sous le coup de ces événements qui avaient certes une portée pour l'Angleterre. L'indifférence est un vice politique : l'Angleterre, la France et l'Allemagne n'en souffrent pas. Les Belges et notamment les Flamands, n'en souffrent-ils pas un peu ? Heureusement que si les Flamands sont des Ice-bergs, ils ont, comme l'a dit Cassagnac, un volcan dans le ventre.

Côtoyant le chemin de fer sur un certain espace, on rencontre le canal d'eau douce construit à l'usage des ouvriers lors de la construction

du canal de Suez : ce qui n'empêche que ce grand travail n'eût son hécatombe de victimes humaines. De l'autre côté, le côté nord et le côté ouest de la voie, c'est encore une fois le désert : un voyage d'une couple d'heures y serait déjà un labeur rude et à certains moments dangereux. Plus loin on roule à côté du lac Mandaleh, qui est comme une incursion de la mer dans la terre ferme, très vaste, très beau, et aussi, dit-on, très poissonneux et riche en oiseaux propres au pays. Mais on oublie un peu le lac Mandaleh pour se laisser absorber par le canal de Suez. Depuis la plus haute antiquité, on avait conçu le projet de réunir la Méditerranée à la Mer Rouge. Le projet a même été exécuté, mais le désert a eu raison de ces tentatives. Lesseps a mené à bonne fin cette entreprise, digne du génie moderne, et a ouvert ainsi, comme autrefois Vasco de Gama, une route nouvelle vers les Indes, entraînant un déplacement de trafic capable de ruiner vingt ports, et amenant ainsi sur l'Egypte un flot de relations internationales, qui a commencé par submerger sa nationalité, et dans l'avenir permettra difficilement à celle-ci de ressusciter. L'Egypte est par là même devenue terre internationale. On ne voit le canal que par intermittences. Sa vue ne présente rien de spécialement brillant : on dirait un canal de grande section, de type belge, si de part et d'autre la berge ne vous avertissait que la tranchée du canal s'ouvre dans le désert.

Et cependant que de soins, que de travaux il a fallu s'imposer pour la conservation de ce

travail qu'on doit dire colossal. Des drainages continuels, une surveillance continuelle peuvent seuls empêcher l'ensablement. La vitesse des bateaux est limitée à un maximum d'autant de kilomètres par heure : Depuis quelque temps, le canal est éclairé et la navigation permise de nuit Voilà que tout-à-coup sur l'onde du canal s'avance majestueusement un grand steamer, sur l'avant duquel nous lisons « Barbarossa ». C'était le bateau qui nous donnerait l'hospitalité de Port-Saïd à Naples. Les passagers du « Barbarossa » agitaient leurs mouchoirs en guise de salut aux voyageurs du chemin de fer. Sans les connaître nous saluâmes ainsi quelques-uns de nos compagnons de voyage de demain. Nous atteignîmes Port-Saïd, deux heures avant le bateau, et eûmes ainsi le temps de dîner avant de monter à bord.

Nous voici à bord à 7.30 du soir, le Jeudi 22 Janvier et nous y restons jusqu'au Lundi, 26 Janvier à 10 h. du matin.

Le « Barbarossa » est un beau bateau : la première chose qui me charma à son bord, ce fut d'avoir une cabine à moi seul. Je pense que quiconque a voyagé par mer me pardonnera cet égoïsme. La traversée a été des plus heureuses. A peine un peu de remou le Dimanche ! Je crois que nous n'avons manqué aucun repas : ce qui est le meilleur bulletin sanitaire d'un passager. Le Vendredi nous ne vîmes rien que ciel et eau. Tout l'intérêt se concentre alors sur la coque qui nous porte. Coque en effet; car quoique le « Barbarossa » soit un bateau de 10 mille tonnes, que serait-il

Notre bateau. — Le Barbarossa.



Ischia.



Monte Cassino — Gare.

Monte Cassino.

sinon un jouet entre les mains de la mer, s'il plaisait à celle-ci de se départir de son majestueux et très agréable calme ? Tout est riche à bord : Brillat-Savarin y trouverait la confirmation de ses théories. L'homme seul dîne, a-t-il dit. A bord du Barbarossa on dîne et on déjeûne, premier et second déjeûner d'après toutes les règles de l'art. Aucun hôtel sur le plancher des vaches, ne le surpasse. Tout se fait aussi avec ordre. Les repas sont annoncés au son de la trompette. Ces sons, longs et languissants, ne rencontrent aucun écho qui puisse les recevoir et s'éteignent dans les flots. C'est le dîner de l'océan ; le nôtre est plus substantiel. A dix heures du matin, à l'heure où l'on présume que tous les passagers sont sur pied (présomption parfois démentie par la réalité,) un corps d'une dizaine de musiciens allemands exécute quelques morceaux de fanfare sur le pont. Au dîner, la musique est d'orchestre. Il n'y a pas d'autre amusement à bord, sauf un peu de causette et beaucoup de lecture.

Le Samedi, nous naviguons durant plusieurs heures en vue de la Crète. Pas de villes sur la côté méridionale ; mais par contre beaucoup de neige. L'Ida de nos études classiques porte vers le ciel ses deux mille 400 mètres, toute enveloppée de neige. Toute l'île couverte d'un blanc linceuil : c'est ainsi que se présente à nos regards déshabitués de tout spectacle d'hiver, l'accès de l'Europe : nous examinâmes sérieusement notre vestiaire, pour nous préparer à l'assaut de cet

ennemi nouveau, non encore rencontré jusqu'ici.

Le Dimanche, on se raconte dans le tuyau de l'oreille qu'un homme est mort à bord. Le ton de la voix et l'interrogation du regard disent : n'est-il pas mort de maladie contagieuse ? et puis très égoïstement, on pense : n'y aurait-il pas à purger une quarantaine à Naples ? Mais non, l'homme est mort naturellement ; il se rendait d'Australie à Londres pour se faire opérer. Les restes mortels n'ont pas été confiés à la mer, on les a conservés jusqu'à Naples. On aimerait tout de même mourir autrement. A Assouan aussi, au retour de la messe, à 8 h. du matin nous rencontrons un funèbre cortège : un char traîné par deux chevaux et sur le char un cerceuil, couvert d'un tissu rouge. Probablement que le cercueil n'était pas même fermé. Il contenait le corps d'un jeune allemand, fils d'un conseiller aulique de Berlin, mort inopinément, disait-on, (on ne meurt pas autrement à l'hôtel) et précisément à notre hôtel, l'Hôtel des Cataractes. Pour tout cortège, deux hommes et la police ou des parents et le portier de l'hôtel ! Je n'ai pas vu la croix. Que ce serait désolant si cette scène avait été rapportée à son père, peut-être à sa mère, telle qu'elle s'est passée et sans les discrètes consolations, les discrets embellissements qu'aura su y mettre le télégraphe !

A bord, il y avait aussi Bob ! Bob était fils d'un consul allemand en Australie. Ce consul avait eu des revers de fortune. Il se croyait ruiné. Pris d'un accès de fièvre chaude, il tue sa femme et

deux de ses enfants. Bob devait y passer aussi, mais sa bonne le prend dans ses bras et s'enfuyant avec lui, le sauve. Le père se brûle alors la cervelle. Le pauvre enfant, ici à bord, n'a pas conscience de son sort. Il a quatre ou cinq ans. Il est l'aimé du capitaine à qui il a été recommandé. Bob a joué avec des poupées durant toute la traversée, depuis l'Australie. On sait d'ailleurs que les enfants ne souffrent pas du mal de mer. La bonne, chargée de le confier à la famille en Allemagne, après l'avoir sauvé au péril de sa propre vie, est catholique, car elle est venue assister à la messe au salon bleu.

Nous eûmes en effet la messe ce dernier Dimanche, comme nous l'avions eue tous les Dimanches de notre voyage. Pendant la messe, les musiciens du bord, à l'extrémité du navire, jouèrent un psaume. Ils étaient, je pense, protestants. Il y a quelque chose de grandiose à cet hommage rendu à Dieu, à bord, loin de tout commerce humain, alors que nécessairement la pensée, vraiment indépendante cette fois, parce que libre de toute influence humaine, se concentre en elle-même et se trouve reportée vers Dieu, comme par un secret ressort, celui de « *l'anima naturaliter Christiana* ».

L'après-midi, vers quatre heures, nous commencâmes à apercevoir distinctement la côte Italienne. Lorsque le soir tomba, on aperçut le phare de Reggio et par intervalles le phare de Messine. Messine est là comme un amphithéâtre d'illumination. Nous ne pûmes voir l'Etna. Rien ne

trahissait la présence du volcan. Le bateau passa le détroit vers dix heures du soir. On marchait plus lentement, un feu de bengale rouge fut allumé sur la gauche du steamer et divers autres signaux furent donnés, nous ne nous aperçûmes pas même de Charybde et de Scylla, qui étaient la terreur de l'antiquité. On connaît les fables, les légendes et les ballades qui se rattachent à ces passés historiques. Lorsque les bateaux étaient de frêles esquifs il pouvait être question de les voir entraînés par les courants qui tournaient en ces endroits, mais un navire comme le Barbarossa, ne s'émeut pas pour si peu, et nous ne sentîmes pas même un roulis plus accentué. Reggio di Calabre, avec le souvenir de Musolino (car c'est sur cette côte que le fameux brigand commit ses exploits) fut bientôt hors de vue. C'était la nuit. Le Stromboli, non plus, ne donna signe de vie. Nous aperçûmes le phare des îles Lapari et voilà tout : nous étions en pleine mer, mer calme, douce, qui semblait une mère tendre qui nous balançait dans ses bras en murmurant une berceuse. Bientôt tout fut tranquille à bord.

Le lundi matin nous naviguions en vue de la côte italienne. Le Vésuve était là à droite. Beaucoup de sommets des Apennins étaient couverts de neige. Malheureusement il y avait un brouillard un peu dense. Nous ne pouvions voir que vaguement Sorrento et toute cette côte merveilleuse, qu'à d'autres temps j'avais vue ensoleillée, baignée de lumière et teinte des plus riches couleurs, comme si l'arc-en ciel s'était promené sur ces lieux enchantés.

Notre entrée à Naples en fut un peu manquée. L'horizon manquait d'étendue et les teintes étaient voilées. A peine stoppions-nous que les mandolines napolitaines venaient sous la coque de notre immense bateau, accompagner le chant de « *funiculi, funicula* » et de *Santa Lucia*. Il y avait toute espèce de formalités à remplir. Les employés du port, venus à bord du Barbarossa examinèrent nos bagages au point de vue sanitaire. « Notre port, disaient-ils, est le premier port qui rencontre sur le continent européen, les navires venant d'Egypte ; de là la sévérité des mesures qui nous sont dictées. » Il n'y a rien à répliquer, car outre qu'il n'y a qu'à subir ces mesures, le raisonnement était vrai. Nous fûmes heureux de mettre pied à terre. Notre traversée avait été des plus heureuses. Arrivés en rade à 10 h. du matin, nous ne mîmes pied à terre sur le sol de Naples qu'à deux heures.

Nous avions discuté entre nous l'itinéraire à suivre, une fois sur le continent. La question se résolut d'elle-même : car au lieu d'arriver à 10 h., il était 2 heures. Il n'y avait plus à songer à partir pour Rome. Nous restâmes donc à Naples, jusqu'au lendemain. Nous descendîmes à l'hôtel Royal des Etrangers. Le temps était superbe. Tout le paysage italien, même là où celui qui n'a pas voyagé en Orient le trouve sauvage, est plutôt coquet, comparativement au paysage de Palestine. Ici, il y a au moins du bois, en Palestine il n'y a que des pierres. Comme tous les trois nous connaissions Naples, nous nous contentâmes de faire une promenade par Capo di monte, pour rentrer en ville

par le sud. Le pin-parasol donne partout aux alentours de Naples un aspect qui ne manque pas de pittoresque. Ce ne sont pas les bosquets de palmiers de la haute Egypte ; mais cela a cependant du caractère et décore bien. Le lendemain matin, de bonne heure, nous parcourûmes tout le quartier de Sta Lucia et nous allâmes frapper à quatre églises ; aucune ne se trouva ouverte, même à 7 heures de matin. Ce jour-là nous fûmes sans messe. Mais « *dolce Napoli* » aura, j'espère, bien dormi.

Souvent celui qui fait le voyage d'Italie, s'en tient aux grandes villes. C'est une erreur. Il y a donc dans ce pays des villes de banlieue qui sont dignes de toute attention. Comme tous les trois nous avions vu l'Italie à différentes reprises, nous résolûmes de consacrer les quelques jours qui nous restaient, non pas aux grandes villes, mais à des localités secondaires ; et nous jetâmes notre dévolu sur Monte-Cassino, Assise et Sienne. Monte-Cassino, c'est St Benoît ; Assise, c'est St François ; Sienne, c'est Ste Catherine.

Monte-Cassino : autrefois, si j'ai bon souvenir, cette gare s'appelait St Germano. On a bien fait de changer le nom ; car autant Monte-Cassino est connu de tous en Europe, autant St Germano est ignoré. Rien que le nom de la gare aura égaré plus d'un voyageur. Nous étions partis de Naples à 8 h. 50 du matin ; nous arrivâmes vers 11 heures.

Monte-Cassino était là devant nous, la belle montagne, détachée de l'Apennin et sans être couronnée de neige comme beaucoup de sommets de

celui-ci, dominant la plaine. J'avais prévenu mes compagnons de voyage que nous mettrions au moins vingt minutes à gravir la montagne ; les cochers nous avaient accueillis avec un éclat de rire, nous assurant que nous mettrions au moins une heure et demie en voiture. Il se trouva qu'ils avaient raison. On a donc construit sur les flancs du Mont-Cassin une belle route carrossable en lacet depuis le pied de la montagne jusqu'à l'abbaye, qui a, vue de loin, l'air d'être le vatican transporté là haut. La route est bien entretenue ; il y a trente ans, lors d'une première visite, l'ascension se faisait par une route beaucoup plus primitive. Maintenant on a un chemin vraiment beau, et on l'embellit encore, car, disent les religieux, en mettant un peu la bouche en cœur, l'Empereur d'Allemagne nous a promis une visite et il est probable qu'il sera accompagné du Roi d'Italie.

Il y a deux ans, à l'abbaye de Maria-Laach, dans le Taurus, j'ai vu deux pierres commémoratives, encastrées dans un mur du couvent Bénédictin, l'une en l'honneur de l'Empereur d'Allemagne, l'autre en l'honneur de l'Impératrice « *dupliciter Augusta.* » Le couple Impérial avait fait visite aux Bénédictins d'une façon inattendue et l'Empereur avait déclaré qu'il aimait les Bénédictins, parce que c'étaient eux qui avaient porté le Christianisme en Allemagne. Depuis lors il a réclamé l'abbé de Maria-Laach pour en faire, malgré les répugnances de Dom Bengles, un évêque de Metz. Les religieux, me dit-on, en sou-

venir de cette visite sensationnelle, ont fait cadeau à l'impérial visiteur d'une médaille en or de Saint Benoît et l'Empereur la porte en breloque. Le protestantisme des Empereurs est progressiste !

La voiture monte lentement les lacets du chemin d'ascension, la montagne est comme un Kaléidoscope déroulant à chaque étape de la montée, un panorama plus superbe. Malheureusement il y a du brouillard : mais celui-ci est traversé par les sommets et les pentes neigeuses des montagnes voisines ; et notamment l'après-midi, j'eus sous les yeux un spectacle dont j'avais joui il y a trente ans et dont trente ans n'avaient pu effacer le souvenir ; une immense mer blanche et floconneuse dont émergeaient, comme des îles, les cimes des Apennins. Le matin, le brouillard était transparent : le chemin de fer, et les jaunes rubans des routes bien tracées, étaient comme des joujous, répandus sur le fond de la vallée. Les flancs que nous gravissions étaient sans doute pierreux, non pas comme en Palestine, nus et désolés, mais couverts de verdure, herbes, bruyères, buissons de tout bois, figuiers, caroubiers, chênes et autres essences, qui ne m'étaient pas connues. En somme la montagne est splendide et le spectacle est unique.

On sait que les armoiries bénédictines portent la devise : « Pax ». Dès l'entrée du monastère, il vient à notre rencontre comme un effluve de cette paix, dont il est le domicile. Paix entre ces murs bénis, où tout parle de St Benoît, le patriarche de la paix : les bruits du monde n'arrivent pas jusqu'ici. Paix aussi dans la voix du religieux qui

nous acceuille, et qui, à demi-voix nous souhaite la bienvenue et nous demande à qui il a l'honneur de parler et si nous avons l'intention de faire un séjour prolongé. Nous répondîmes que c'était le souvenir de St Benoît, qui nous avait tenté et nous empêchait de passer à tire d'aile en Belgique, dont un pèlerinage de quatre mois nous avait éloignés. Nous ne dissimulâmes pas qu'il y avait des lacunes dans notre estomac et que dans nos dispositions actuelles, nous accordions la priorité à celui-ci sur la visite du monastère. Nous fûmes conduits à l'église abbatiale, en attendant que St Benoît, le modèle de la discrétion, et qui dans sa règle veut que ses religieux et ses amis aussi, qui sont tous les nécessiteux, trouvent au couvent même tout ce qu'il faut, que St Benoît, dis-je, eût le temps de nous préparer par le ministère du cuisinier du couvent, un excellent dîner. Pas de musique, comme à Shepheards ou sur le Barbarossa, mais non moins de qualités substantielles et de plus l'amabilité bénédictine dans la personne du Père Augustin, qui nous tint compagnie. Nous eûmes donc le temps d'examiner à loisir l'église, très grande, très belle, en style renaissance, toute couverte de marbre et de stuc. Partout sur les parois, dans les voûtes de la peinture. Les religieux, auxquels le monde n'arrive pas dans leur solitude, semblent avoir voulu transporter chez eux par la pénitence, quelque chose du monde, ce qu'il y a de meilleur, les souvenirs de la sainteté. Tout parle : l'église est un livre ; il n'y a qu'à lire. Au milieu de cette magnificence s'élève

la confession des deux saints, qui résument les origines de l'ordre bénédictin, St Benoît et Ste Scholastique. Sur l'autel, qui couronne leur crypte, se trouve cette inscription :

BENEDICTUM ET SCHOLASTICAM
UNO IN TERRIS PARTU EDITOS
UNA IN DEUM PIETATE CŒLO REDDITOS
UNUS HIC EXCIPIT TUMULUS
MORTALIS DEPOSITI PRO ÆTERNITATE
CUSTOS.

Devant l'autel, sur la tombe, au milieu de la couronne de lampes toujours ardentes, des bouquets de fleurs fraîches, emblèmes sans doute des fleurs de reconnaissance dont le cœur des fils de St Benoît était le mystique parterre. La crypte est en voie de devenir un monument d'art. On la couvre de mosaïques, l'histoire bénédictine en est l'argument naturel. L'arbre, à l'ombre duquel le monde entier vient chercher la paix, en est un sujet principal. L'œuvre n'est pas terminée. Elle ne le sera pas avant nombre d'années.

On voit avec plaisir cette espèce de renouveau de vie dans les ordres monastiques ; chacun ressuscitant et cultivant amoureusement ses propres gloires et ses propres souvenirs. Les Bénédictins s'appliquent à entourer le front de leur patriarche de l'auréole la plus belle possible. Dans l'enceinte du monastère se trouve la première cellule du Saint, son oratoire, etc. Les fils de Saint Benoît, toujours friands d'art, aujourd'hui comme aux siècles passés, s'appliquent de préfé-

rence à la peinture monumentale. Les principes sur lesquels ils appuient leur innovation — car il s'agit d'une nouvelle école d'art — sont un peu originaux et peut-être trop mystiques ; mais il est certain que leur peinture a un caractère très-hiératique et que beaucoup de figures sont ravissantes de vérité et d'expression religieuse. L'abbaye renferme également une imprimerie et une lithographie remarquables, au service des religieux, dont quelques-uns continuent dignement les traditions de l'ordre, qui ont fait identifier le travail avec le nom de Bénédictin. Je revis avec plaisir le grand réfectoire où, il y a trente ans, j'avais assisté au souper et au dîner, en compagnie de tous les religieux, entre autres l'abbé Tosti, le savant auteur d'une grande série de livres d'histoire. Il y avait aussi alors un pensionnat d'enfants, qui portaient le costume de Bénédictin ; cela représentait sans doute la « schola interior », et un pensionnat de jeunes gens portant l'habit laïc, la « schola exterior » de la règle de St Benoît. Lorsque toutes ces voix entonnèrent le Bénedicite, j'en reçus une impression qu'après trente ans je n'ai pas oubliée. Aujourd'hui nous ne pûmes visiter la bibliothèque proprement dite de l'abbaye : elle est entre les mains du gouvernement italien. La bibliothèque et les archives sont d'une très grande valeur, l'abbaye ayant toujours été un centre intellectuel de premier ordre. Enfin en souvenir du corbeau qui ravitaillait St Benoît dans sa grotte de Subiaco, les religieux ont toujours eu des corbeaux qui volèrent dans les cours et les bois en

vironnants et semblent participer à cette paix, qui plane sur tout ce domaine.

Dans la plaine s'élevait autrefois un couvent de Bénédictines; il fut fondé par Ste Scholastique, sœur jumelle de St Benoît. Le frère et la sœur se voyaient une fois l'an, dans une petite dépendance du monastère à mi-côte de la montagne. On connaît le beau récit des dialogues de St Grégoire le Grand. Scholastique battit là son incomparable frère sur le turf de la prière. Le jury qui n'était autre que Dieu lui-même, donna raison aux sentiment affectueux de la sœur contre l'austérité du frère. Nous saluâmes les emplacements où ces faits se sont passés, faits qui entourent pour ainsi dire toute la montagne d'une auréole de souvenirs embaumés. Dans le lointain Aguino, la patrie de St Thomas d'Aquin. On sait que St Thomas, fit ses premières études au Mont Cassin. Nous descendîmes à pied par le vieux chemin très-raboteux, qui coupe les lacets du chemin nouveau et qu'en différents endroits nous voulûmes couper encore sans assez compter avec les déclivités. Il en naquit des situations dont nous ne nous tirâmes pas sans quelques sauts périlleux.

Nous prîmes le train de Rome à 5 h. 18. Arrivés à 8 h. 15 du soir après une course vertigineuse, à toute vapeur pour regagner quelque retard, nous descendîmes à l'hôtel de Londres, place d'Espagne. Le lendemain, notre première visite fut pour St Pierre, que l'on aime toujours à revoir au point de vue religieux, artistique et historique. L'après-midi nous allions voir le quar-

tier de Ste Marie-Majeure et de St Jean-de-Latran.

Notre voyage en Terre Sainte aurait été incomplet, si nous n'étions allés remonter à genoux la Scala Sancta, l'escalier dont à Jérusalem nous avons dû suppléer l'absence par nos souvenirs de Rome. Vers cinq heures nous allâmes faire visite à Messieurs Charles Mullie et Paul Liebaert, ainsi qu'à M. De Cuyper de Gulleghem, tous les trois élèves du collège belge. Nous les trouvâmes en excellente santé et pleins d'ardeur au travail. Mgr de T'Serclaes, leur président, nous donna le meilleur témoignage sur ses élèves. Nous écrivimes dès le lendemain une carte à M. Albert Liebaert, pour lui notifier notre visite et lui faire savoir sur la santé de son fils ce que nous avions constaté de visu.

Le lendemain matin, contre ma propre attente, je fus admis à la chambre de St Ignace-de-Loyola, conservée au Gesu et à laquelle donne accès une porte dans la rue. Tout le vaste immeuble en dehors de l'église du Gesu et les deux petites chambres qui constituent les appartements de St Ignace, a été annexé par les Italiens. Je pus dire la messe dans la chambre du Saint ; là vécut et mourut St Ignace ; là vécut et mourut St François de Borgia ; là vécut Laynez, second général des Jésuites, qui exerça une influence si prépondérante et insoupçonnée de beaucoup de Jésuites eux-mêmes, sur les constitutions et sur l'orientation de la compagnie de Jésus. Cette chambre reçut la visite de St Charles Borromée et de

St François de Sales. Quel fleuve de sainteté et de sanctification s'est échappé de cette chambre, comme une source sort de dessous la pierre pour devenir ensuite un grand fleuve et porter partout la fécondité.

Par une fenêtre, dans un bout de corridor, je pus jeter un coup d'œil dans le jardin intérieur de l'ancien couvent : tout était silencieux ; de magnifiques orangers cachaient leurs ors parmi le feuillage de leurs arbres éternellement verts. Où étaient maintenant les habitants de ces lieux consacrés par tant de souvenirs religieux ? Ceci ramenait mon esprit à trente ans en arrière. On venait de signifier au Général des Jésuites, feu le R. P. Beckx, qu'il avaitquarante huit heures pour évacuer le Gesu. Les évêques belges lui firent offrir par Mgr Van den Branden, que j'accompagnai dans cette agréable mission, l'hospitalité du Collège Belge. Le R. P. Beckx ne refusa point ; mais n'accepta pas non plus. Il était irrésolu. Quelques jours après, je fus en voyage pour huit jours et à mon retour je trouvai le R. P. Beckx installé au Collège Belge avec le P. Anderledy, devenu plus tard successeur du R. P. Beckx au Généralat. Celui-ci occupait ma chambre d'étude. Les deux religieux avaient accepté l'hospitalité offerte par les évêques, et partagaient notre modeste table d'étudiants, un peu plus richement servie pourtant pour la circonstance. Nous apprîmes alors par le R. P. Beckx lui-même, qu'il avait été question d'aller en Belgique. Le même père nous raconta des souvenirs intéressants sur son

séjour en Autriche, sur l'enfance de notre reine Marie-Henriette et ainsi de suite. Le passage au Collège Belge c'était fait sans bruit ; petit-à-petit, la nouvelle s'en répandit dans le public et y suscita d'après l'opinion à laquelle on sacrifiait (car c'était sacrifier qu'on faisait en ces temps là) de mauvaises passions ou de la compassion. Les journaux italianissimes se mirent à crier ; les amis voulurent démontrer leur sympathie et pendant plusieurs jours une file de voitures stationna devant le Collège Belge ; voitures de gens qui venaient rendre visite au P. Beckx. Le Père Général prit peur : il perdit l'appétit. Il fut décidé qu'il irait résider à Fiesole. La peur du R. P. Beckx fut un embarras; comment parviendrait-il à quitter Rome, sans provoquer de démonstrations dans un sens ou dans un autre ou dans tous les deux ? Il fut convenu que les deux religieux prendraient le costume complet des prêtres séculiers, et arriveraient deux trois minutes avant le départ du train, en société de Mgr Van den Branden, en voiture bien fermée. Je fus chargé de prendre les coupons, d'embarquer les bagages et de passer les coupons aux trois voyageurs, le P. Beckx, le P. Anderledy et Mgr Van den Branden, à leur entrée dans la gare. Le petit groupe traversa hâtivement la salle d'attente et alla occuper un compartiment de première dans le train qui attendait. Les rideaux furent tirés. Mgr Van den Branden me raconta à son retour de Fiesole qu'au départ il avait trois assiettes avec tous les accessoires voulus et un poulet froid. Le R. P. Beckx se sachant en sécu-

rité, retrouva immédiatement son appétit. C'était là celui que beaucoup de gens considéraient comme le Torquemada par excellence, de ces terribles Torquemadas que le vulgaire appelle des Jésuites ! Je crois que le Père Général n'est plus jamais retourné à Rome ! Et il y a trente ans depuis tout cela ! L'orage qui éclata alors, n'a pas cessé de gronder : tant de Jésuites que j'ai connus et qui croyaient que la tourmente serait éphémère, sont morts depuis. Ces lieux silencieux évoquaient en moi leur mélancolique souvenir !

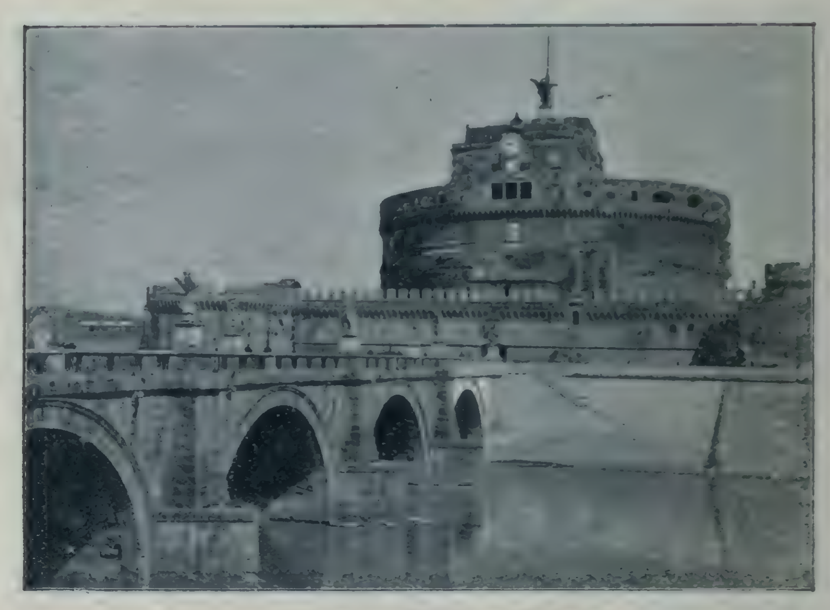
Dans la matinée nous courûmes jusqu'au Forum, pour jeter un coup d'œil sur les fouilles exécutées, sur toute l'étendue du ci-devant Agro Brario. C'est une scène d'abomination, de désolation. Des pans de murs sur d'autres pans de murs, des fûts de colonnes etc. dans un fouillis inénarrable. C'est positivement laid, et je me demande ce que l'archéologie a bien pu gagner à mettre à découvert tous ces insignifiants et inutiles débris ! Mais il faut cela, sans quoi on a l'air de ne pas estimer l'histoire et d'être un ostrogoth en archéologie !

A 12 heures, nous partîmes pour Assise par un temps splendide, qui du reste ne nous avait pas quitté depuis Naples ou même depuis Port-Saïd. Le soleil s'est obstiné à nous faire la cour, malgré le calendrier qui renseignait cependant l'hiver. Nous arrivâmes en gare à Assise à 5 1/2 du soir. Voilà la troisième fois que j'y viens et toujours avec un plaisir nouveau. Le « poverello » dont le souvenir embaume toute cette vallée de l'Ombrie

Monte Cassino — Parvis de l'Eglise.

Monte Cassino — Intérieur de l'église.

Rome — St Pierre.



Rome — Château St Ange.

Assise — L'église de la Portiuncule.



Rome — Collège Belge.

Assise — Vue de la Gare.

Assise — Cathédrale et Cloître.



Assise — Entrée de la Cathédrale.

Assise — Route de St Damien.



Assise.



Pérouse — Grand Place.

et la petite ville d'Assise, qui en est comme la sentinelle, est une figure à la fois si gigantesque et si douce, qu'elle fascine quiconque à osé chercher à la comprendre un peu. Salomon, il y a des milliers d'années, s'est exprimé ainsi : « Heureux celui qui ne s'est pas mis à la remorque de l'argent : qui n'a pas mis son espérance dans l'or ni les richesses. Quel est cet homme ? Nous ferons son éloge : car sa vie est une merveille. » Or, St François appelait la pauvreté sa fiancée, celle dont il voulut fair la chair de sa chair et l'os de ses os. Et pauvre, il ne le fut point en paroles : il le fut de vrai. Et non pas par orgueil ou fatuité comme Diogène et d'autres héros de l'antiquité. Il le fut par amour pour le Christ ! Rien ne représente mieux cet héroïsme que le tableau de Murillo : St-François enlace de ses bras Jésus crucifié, tandis que le Sauveur détache un bras de sa croix pour donner l'accolade à son serviteur. St-François baigne son regard dans l'affection surhumaine qui jaillit de l'œil du divin Crucifié ; et du pied il repousse le monde sous la forme d'un globe. O amour insatiable, qui déborde et éclate dans tous les actes du Saint d'Assise ! Le Subasio et les montagnes, ses voisines, n'avaient pas assez d'échos pour répéter ses cris de joie, les fontaines pas assez de miroirs pour rendre ses larmes d'allégresse : et ce qui est toujours le signe du véritable amour divin, celui-ci débordait sur toute l'humanité qui ne semblait pas assez vaste pour l'absorber. « O Seigneur, » disait St-François, « je veux rompre une lance avec vous et notre arme,

o céleste Paladin, sera l'amour. Mais comment osé-je vous provoquer ? Je le reconnais d'avance, vous êtes plus fort : vous savez aimer ; et moi je ne le sais pas. Car vous êtes tout amour ! » Je ne rends pas ce cantique à la lettre, parce que j'en ai oublié la formule. Je rends seulement le sens. Ces pensées et ces sentiments faisaient assaut à notre âme lorsque nous arrivâmes à Assise.

A l'ouest de la ligne du chemin de fer se trouve la vaste église de Sainte Marie-des-Anges, dans laquelle se trouve la chapelle de la Portioncule ; à l'est de la même ligne, là bien loin sur la montagne, que l'on gravit par une route carrossable en lacets, la petite ville d'Assise (3 à 4000 âmes) qui se déploie en amphithéâtre comme une grande ville, dominée par les tours de ses nombreuses églises, au sud, tout en haut, la cathédrale, au nord, la basilique construite au dessus du tombeau du Saint, sur les substructions qui donnent à la petite ville l'air d'une forteresse. Les Apennins, qui constituent le fond du tableau, sont couverts de neige. Cette nature si belle, était digne d'encadrer la vie merveilleuse du poverello.

Nous commencâmes par la visite de Notre-Dame-des-Anges, réservant au lendemain l'exploration hagiographique et artistique de la ville. Au milieu de l'église on voit la petite chapelle de la Portioncule, la première chapelle de St-François d'Assise. Il y en a qui croient que la toute première chapelle du Saint fut celle de Rivo-Torto dans le voisinage. C'est à la chapelle de la Portioncule que se rattache la grande indulgence « il gran

pardono » parce que c'est là que notre Seigneur apparut à François et lui accorda l'insigne faveur. Dans la même église se trouve la chambre où St François fut malade, mourut et fut conservé durant quatre ans. La porte authentique de la cellule, porte en bois, se trouve là, défendue contre la piété des pèlerins pour ce héros de la pauvreté.

L'église a été ruinée par un tremblement de terre en 1836 (je crois): la chapelle de la Portioncule, Dieu en soit loué, a été préservée! Au temple très vaste, qui ne s'emplit qu'aux jours de l'indulgence, est adossé un couvent de Frères Mineurs. Dans le jardinet se trouvent les rosiers, descendants de ceux qui furent témoins des pénitences du Saint. A l'intérieur du couvent il y a des chapelles, ornées à l'envi par des pinceaux pieux, inspirés par l'enthousiasme pour cette enthousiaste répulsion des richesses: une d'elles contient la cellule habitée par François. Comme on jouit intellectuellement en présence de cette merveille de la conception franciscaine de la vie!

Après cette visite nous montons les lacets de la route jusqu'à l'hôtel Subasio. Nous ne pûmes résister à la tentation d'aller réciter une courte prière à la basilique, située à côté de l'hôtel. L'endroit où elle s'élève s'appelait autrefois l'inferno, parce qu'elle était le lieu d'exécution d'Assise, au moyen-âge.

L'humilité de l'endroit fut cause que François le réclama comme lieu de sépulture. Lui qui chercha l'humilité ne trouva que la gloire: car

des centaines de princes sont allés s'agenouiller sur les dalles de cet « inferno ». Lui qui ne chercha, qui ne voulut que la pauvreté, qui repoussa du pied toutes les richesses, il n'a pas pu échapper aux richesses après sa mort. Une vaste basilique s'élève sur son tombeau, et au dessus de cette basilique, où les plus grands des primitifs italiens, Cimabue et Giotto, ont déroulé les fantastiques richesses de leur palette en un incomparable poëme en l'honneur de St François, s'élève une autre basilique, où les murs sont couverts de chefs-d'œuvre des mêmes pinceaux. C'est vraiment un musée et un musée tel que n'en possèdent pas les grandes villes, qui rappelle là, dans ce coin de l'Ombrie, à nos yeux étonnés la secousse donnée au monde du treizième siècle, avec rien d'autre que l'effort créateur de la vertu.

Le lendemain j'ai pu dire la messe sur le tombeau de St-François, dans la crypte que l'on a construite ce siècle-ci, autour du tombeau, sous les basiliques. Dans la matinée, nous visitâmes longuement l'église et la sacristie où se trouve le trésor. Celui-ci renferme quelques objets se rattachant à la vie de St-François, vêtements, ustensiles, quelques caractères d'écriture, c'est peu de chose en soi ; mais à mon avis, tout intéresse, lui même et tout ce qu'il a touché !

La basilique est monumentale. Elle fut bâtie, si je ne me trompe, en deux ans, par Frère Elie, l'étrange successeur de François dans le généralat. Elle est gothique : celle d'en bas est un peu surbaissée ; celle d'en haut est beaucoup plus

élancée et ne sert que dans des circonstances exceptionnelles. Devant, à la sortie, il y a comme une cour d'honneur, entourée d'une colonnade.

Il y a vers le milieu de la largeur de la ville, une église bâtie sur l'emplacement de la maison paternelle de François, où l'on montre quelques objets et quelques endroits, qui rappellent les relations de François avec son père, au temps de sa vocation. Mais ce qui est beaucoup plus intéressant, c'est tout ce qui se rattache à Ste Claire et puis, les «Carceri,» situés dans les flancs du Subasio.

L'église de St Damien se trouve en contre-bas de la montagne sur laquelle s'élève Assise. C'est à cette église que se rattachent les premiers souvenirs de la vie religieuse de François ; sa restauration a été le premier objet de l'apostolat du Saint. C'est là aussi qu'il reçut les premières grâces de son étonnante vocation. Plus tard, à côté de l'église, s'éleva un petit couvent où St François établit Claire, sa fille spirituelle. On a conservé les stalles où Claire et ses compagnes chantaient l'office divin, le réfectoire, où sur les ordres du Pape, Claire bénit la table et obtint que le ciel multipliât les croix sur chacun des pains ; l'emplacement de la chambre où mourut la Sainte, l'emplacement aussi de la fenêtre par laquelle Claire, armée de l'ostensoir, repoussa les Sarrasins ; la cellule de Ste Agnès d'Assise, sœur de Ste Claire ; tout a été conservé dans la mesure du possible, car les tremblements de terre ont été dévastateurs. Dans l'église on conserve plusieurs objets qui ont appartenu à St François ou à Ste Claire : des

instruments de pénitence, des vêtements, des ustensiles religieux, la sonnette pour annoncer les exercices, etc. C'est à St Damien que François composa son hymne au soleil. Pour remonter à Assise, nous essayâmes d'un nouveau moyen de traction que nous n'avions pas encore rencontré dans notre long voyage. Deux bœufs furent attelés devant notre cheval, de manière que celui-ci devenait par le fait même membre honoraire de la traction. Les bœufs marchant « d'un pas tranquille et lent » finirent par nous hisser dans la ville. Ce n'est ni gracieux, ni commode, ni économique. Qu'est-ce donc que ces chevaux-ci, si nous les comparons à nos chevaux arabes de Palestine, qui semblaient regretter qu'il n'y eût pas assez de montagnes pierreuses à monter !

C'est cependant l'attelage, que, sur les instances du cocher, nous adoptâmes l'après-midi pour faire l'ascension du Subasio, jusqu'aux Carceri. Il y a trente ans, je fis la même excursion à dos d'âne et je crois qu'à choisir entre les deux moyens de locomotion, mes préférences iraient au second. Mon ânier il y a trente ans, était un garçon d'une quinzaine d'années. Il me demanda si j'avais déjà vu de ma vie des pièces d'or... et puis d'un regard interrogateur, si j'en avais ? Je lui répondis en demandant si lui avait déjà vu des pièces d'or. Oui ! une... elle valait dix francs, ma mère, sous prétexte de la bien garder, me demanda ma pièce... et ne la rendit jamais. Si aujourd'hui je parvenais encore à en gagner une, je ne la donnerais plus à ma mère. — Qu'en feriez-vous ? — Je la pla-

cerais sous une pierre et... j'irais de temps à autre, à la dérobée, la contempler. Quand nous fûmes de retour à Assise, il me demanda 10 fr. C'était beaucoup trop : mais il espérait une pièce d'or. Je ne marchandai pas sur le prix, mais lui payai les dix francs en papier ! La couleur du métal que l'univers adore avait déjà séduit le garçon : je doute qu'il soit devenu l'émule de son incomparable concitoyen, St François.

Nous montâmes donc lentement les lacets, qui contournaient le flanc du Subasio et à chaque pas s'élargissait l'horizon, malheureusement un peu voilé par le brouillard. La montagne, quoique sauvage, n'est pas désolée comme les montagnes de Palestine, car elle est boisée de taillis au moins jusqu'à une grande hauteur. Après une heure trois quarts d'ascension, nous aperçumes le couvent des Franciscains, suspendu au haut d'un ravin profond qui s'ouvre entre deux montagnes, dans la direction de la plaine. Rien de plus pittoresque ! Le couvent n'est pas grand : la communauté n'est pas grande non plus ; elle ne compte que trois membres et un domestique « qui n'est pas frère convers, mais est traité sur le même pied que s'il l'était, » et s'estime très heureux dans cet endroit sauvage, isolé de tout le monde. C'est lui-même qui nous pilote à travers le dédale de petites galeries et de poternes où l'on rencontre après l'église, le lit de St François, qui n'est autre que le rocher, et son oreiller qui n'est autre qu'une bûche de bois, le trou par lequel se sauva le diable chassé par le St thaumaturge, et divers autres

curiosités. Cette promenade dans une attitude inclinée qui ne préserve pas encore des heurts, nous mène au jardin. Voici l'arbre où St François, dit-on, prêcha aux oiseaux (ce que pourrait faire tout le monde) et s'en fit écouter, ce qui est plus difficile.

Sur un pont maçonné on passe sur l'autre flanc du ravin. En haut se déploie, au-dessous des neiges, le verger d'oliviers. Puis on descend des marches et encore des marches et enfin on arrive à des cavernes naturelles où François vécut avec ses premiers compagnons. La nature de ces lieux, sanctifiés par la pénitence de la première famille franciscaine, est tout ce qu'il y a de plus pittoresque. Nous cueillons une fougère, emblème de l'humilité du Saint ; elle a même été transportée jusqu'à Courtrai où elle pousse très bien, dans mon jardin; mes compagnons de voyage les feront multiplier pour amis et connaissances.

Cette visite fut suave et comme le bouquet de notre pèlerinage aux lieux sanctifiés par St François. Au retour, il fallut se presser pour ne pas manquer le train de 4 h. 19.

Je ne puis oublier cependant l'église de Ste Claire. Claire est morte à St Damien : mais ses restes ont été transférés à l'intérieur de la ville, à cause de l'insécurité du lieu de son décès, situé à la campagne. L'église de Ste Claire a quelques peintures remarquables : quelques peintures murales ont été absolument gâtées par des essais de restauration malheureuse. Dans la sacristie est conservé le crucifix dont le Christ parla à St François.

On ne le montre qu'avec un appareil liturgique de cierges allumés et de prières. Au milieu de l'église, il y a une crypte, au fond de laquelle s'élève le tombeau de Ste Claire ; le corps est en état de conservation : on le voit par le vitrage qui entoure le mausolée. L'escalier, qui descend de l'église à la crypte, a été payé par le comte de Nédonchel, de Tournai, dont la fille, si j'ai bon souvenir, est décédée au couvent des pauvres Claires d'Assise. Pour finir, ajoutons que le couvent de St Damien a été acquis par Lord Ripon, l'ancien vice-roi des Indes, illustre converti Anglais, qui du grade de Grand-Maître de la Franc-maçonnerie anglaise, est passé à l'Eglise Catholique.

A l'hôtel « Subasio » se trouvait en même temps que nous Paul Sabatier, savant protestant français, qui s'est illustré par ses études et ses recherches sur Saint François. A l'hôtel on vendait la 28e édition de la vie de St François ; sur l'exemplaire que j'acquis il voulut bien inscrire « Assise, 30 Janvier 1903, Paul Sabatier. *Ami e sarai amato. Parola di frate Egidio.* » C'est assez étrange, un protestant écrivant la vie d'un Saint né, grandi et mort dans l'Eglise Catholique. Monsieur Sabatier est incontestablement sincère ; mais il n'a vu St François qu'à travers un voile, le voile de son Calvinisme : c'est le protestant qui trace le cadre dans lequel se meut St François ; c'est le protestant qui juge les faits de sa vie ; et malgré le désir d'impartialité de l'auteur, n'est pas impartial qui veut. St François n'y gagne rien, s'il n'y perd la finesse du parfum qu'exhalent ses vertus et la

compréhension surhumaine de sa vie. Du reste un protestant comprend difficilement qu'on puisse aller au ciel sans protester contre l'Eglise Romaine.

A 4 heures 19, nous partîmes pour Pérouse où nous arrivâmes le 30 Janvier à 5 1 2 h. du soir. Nous descendîmes au Grand-Hôtel. La situation géographique de Pérouse, dominant la vallée de l'Ombrie, est de toute magnificence. Nous nous sommes dit que Pérouse n'était pas un lieu de passage, mais un lieu de séjour. Elle ne vaut pas une visite, si l'on veut rencontrer des monuments : il y a le Cambio, qui est un beau reste de style méridional, l'église cathédrale de St Constant, où au mur extérieur et donnant sur la place publique, on voit une chaire de vérité où prêcha St Bernardin de Sienne, le palais épiscopal, auquel se rattache le souvenir de Léon XIII, qui y eut si longtemps son domicile, la fontaine monumentale; ce n'est pas assez pour arrêter le touriste, mais à qui voudrait faire un séjour hygiénique ou trouver un centre, d'où il puisse rayonner pour faire des études sur les antiquités étrusques, Pérouse se trouverait tout indiquée. De plus elle possède une université et de belles promenades.

A 10 h. 1 2 du matin, nous partîmes pour Sienne. Nous arrivâmes à 6 1 4 du soir et descendîmes à l'hôtel Continental. Le 1 février était un dimanche ; j'ai pu dire la messe à la cathédrale. Sienne rappelle l'histoire des républiques italiennes. Elle eut, comme toutes les autres, beaucoup de rivalités avec ses voisines et souvent des rivalités sanglantes.

Pérouse — Portail de la Cathédrale.



Sienne — Grand'Place.

Sienne — Cathédrale.



Pise — Tour penchée.



Pise — Baptistère.



Pise — Campo-Santo.



Pise — Portail de la Cathédrale.

A certains moments elle voulut être l'émule de Florence. Sa place publique creusée en forme d'écaille portant à son sommet une fontaine publique, un simple bac oblong mais splendidement orné de sculptures et de statuettes, est entourée de constructions rappelant le palazzo Vecchio et la place de Florence. La cathédrale est merveilleuse ; comme Ste Marie-des-Fleurs à Florence, elle est construite en marbre blanc, avec des stries de marbre rouge. Elle est de style gothique et dédiée à l'Assomption. C'est un des monuments les plus achevés que l'on rencontre, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le triple pignon de la façade de devant est merveilleux de richesse sculpturale. A l'intérieur tout est également riche ; les colonnes, les voûtes, la frise portant les portraits de toute la série des papes, le parquet reproduisant les sybilles païennes, qui sont censées avoir prédit le Messie, et les grands prophètes messianiques de l'ancienne loi, ainsi que les fastes de Sienne ou des scènes de l'histoire biblique, des batailles etc., le tout en mosaïque de marbre blanc et bleu. On ne peut désapprouver que certaines pièces modernes d'ameublement et le maître-autel avec son tabernacle de goût douteux. Où ces petites villes ont-elles trouvé les ressources pour se doter de pareils monuments ? Monuments où rien ne manque, où tout est conçu avec une exubérance d'art, qu'il semble difficile de surpasser. J'ai été souvent étonné de l'aisance avec laquelle les anciens artistes se mouvaient au milieu des exigences de leur art. Ainsi à Sienne, derrière

l'abside de la cathédrale, il y a le baptistère de St Jean, également superbe ; l'église totale se trouve ainsi comprise entre deux pignons.

Les grands souvenirs de Sienne, au moins les souvenirs religieux, se groupent autour de deux personnes : Ste Catherine de Sienne et St Bernardin de Sienne. St Bernardin de Sienne appartient à l'ordre de St François. Il fut vraiment l'apôtre de l'Ombrie. J'ai déjà rappelé la chaire de vérité, adossée au mur extérieur de St Constant-de-Pérouse. Nous avons rencontré encore à Assise, à la sacristie de la Portioncule et à la basilique supérieure de St François des chaires illustrées par le St prédicateur. Il prêchait avec une simplicité qui se rapprochait de celle de St François. On a édité dernièrement quelques-uns de ses sermons. Un auditeur avait noté les attitudes de l'auditoire, les applaudissements, les interruptions, qui entrecoupaient les discours. Son manuscrit a été publié et montre combien la prédication de ces temps-là, au moins en Italie, était conçue autrement que de nos jours. L'efficacité de cette prédication est due bien plutôt à la personne de l'orateur, qui n'était pas seulement *dicendi peritus* mais avant tout *vir bonus,* d'une éclatante sainteté.

La petite chapelle et le couvent de St Bernardin présentent quelques souvenirs de sa vie : entre autres le tableau dont il s'aidait pour ses discours au peuple, comme font les chansonniers populaires. Cette chapelle avec tous ses souvenirs, avec ses peintures et ses reliques a été inca-

mérée par le gouvernement italien. Depuis longtemps il n'y a plus de religieux. Il y a un laïque avec sa famille, dont le grand souci est « la buona mano » des rares étrangers qui vont visiter ces souvenirs. A côté se trouve un ancien monastère de Franciscains, qui sert à présent de séminaire épiscopal. La grande église de St François, qui est propriété de la ville, et flanque le monastère, église construite en tau T ayant à peine une abside, est devenue presque le témoin muet d'une splendeur disparue. Elle est ouverte au culte, mais à peine fréquentée : l'abside et le transept sont remplacés par une ligne d'autels perpendiculaire à la nef. L'effet est étrange, mais pas défavorable.

La ville est extrêmement accidentée : elle doit faire le désespoir des cochers. Nous avons vu une couple de voitures dans la strada Maestra ; les autres rues doivent voir rarement des voitures, si elles en voient jamais. Faut-il chercher cette manière de bâtir des villes dans les intentions défensives des anciens habitants ? Toujours est-il que les Siennois doivent avoir du jarret et des poumons !

Ste Catherine de Sienne, de son nom de famille Catherine Benincasa ! Cela avait été la « great attraction » qui nous avait conduits à Sienne ! Quelle étonnante figure historique ! Presque encore une jeune fille (elle est morte à 33 ans) elle est une merveille de charité ; elle est la pacificatrice de ses concitoyens et de sa ville natale avec les villes voisines ; elle contribue largement à ramener le Pape d'Avignon à Rome ! elle sait à

peine écrire ! elle appartenait au second ordre de St-Dominique et ne pratiquait pas la vie commune ; elle était religieuse chez elle « religiosa domestica » comme on appelait cela depuis les temps les plus antiques. Sa maison paternelle, témoin de la naissance, de l'enfance, de la jeunesse et je crois de la mort de Catherine, a été conservée, mais tranformée en un groupe de chapelles, dont quelques-unes sont couvertes de peintures ; la boutique du père, la salle à manger et la cuisine, d'autres pièces sont devenues des musées d'art en même temps que des souvenirs de sainteté. Bâtie sur un sol très accidenté, la maison a des issues sur des rues très différentes de niveau et de la grande rue on y arrive par un plan incliné, qui par un temps de pluie comme celui de Lundi 2 Février, est un vrai casse-cou.

J'ai pu dire la messe ce jour-là, à l'autel construit sur l'emplacement où la Sainte reçut les stigmates. Car, on le sait, Ste Catherine de Sienne, cette héroïne de 30 ans, reçut les stigmates. Elle n'en était pas fière devant les hommes. Elle supplia son époux céleste de cacher ce don, qu'elle estimait, parce qu'il lui donnait une ressemblance de plus avec Jésus-Crucifié, mais dont la distinction blessait son humilité comme St Paul, le grand apôtre, comme St François d'Assise, ses confrères en stigmatisation ; elle ne se sentait forte que lorsqu'elle était humainement anéantie et que tout élément humain étant déblayé par l'humilité et la pénitence, elle était devenue un terrain vierge où la grâce de Dieu seule opérait. St Paul l'avait déjà

dit : « *cum infirmor, tunc potens sum* » c'est quand je suis faible que je suis fort, et que je le suis en réalité.

Certes, l'art, expression du beau, qui n'est qu'un reflet de Dieu vu à travers un brouillard du fini, séduit l'âme de celui qui sait le comprendre ; mais quel n'est pas l'attrait, la suprême beauté d'une âme qui n'est pas seulement éclairée d'un rayon de soleil, mais dont Dieu, le soleil de justice, prend possession au point d'en faire autant que le permet la distinction nécessaire entre l'être fini et le créateur, la chair de sa chair et l'os de ses os par un mariage mystique ineffable !

Dans la salle à manger de la maison paternelle, convertie en oratoire, un pinceau pieux a représenté cette mystique union. Le Christ présente à sa fille et épouse bien-aimée deux couronnes, une couronne royale et une couronne d'épines ; « choisissez, Catherine ! » Comme si Jésus voulait lui offrir une corbeille de noce. Catherine n'hésite pas ; comment eût-elle hésité devant un choix où était engagée sa ressemblance avec son divin époux ? Le langage humain ne suffit pas à exprimer ces merveilles ! La peinture, la sculpture, tous les arts se sont mis à la recherche de moyens pour rendre ce qui stupéfie l'intelligence la plus audacieuse. Le monde, qu'on a dit si matériel, demeure confondu devant ces splendeurs spirituelles ; mais, il ne peut s'empêcher d'admirer ! Le corps de Ste Catherine repose sous le maître-autel de l'église de la Minerve à Rome : nous sommes allés le vénérer lors de

notre rapide passage par la ville éternelle. Le chef (la tête) se trouve à l'église de St Dominique : une vaste église à Sienne.

Après la messe, le 2 février, de très bon matin, nous nous dirigeâmes directement de la chapelle de Ste Catherine de Sienne à la gare, par des rues non éclairées et boueuses. Nous voulions désormais hâter le retour. Nous prîmes un coupon pour Gênes. Il fallut attendre 3 heures à Pise. La ville nous était suffisamment connue. Nous profitâmes cependant de cette halte forcée pour aller revoir le superbe groupe de monuments, qui se trouvent réunis à l'extrémité de la ville : la cathédrale avec sa lampe historique, la tour penchée, le baptistère qui à l'intonation d'une voix humaine vibre comme une lame et répète le son comme une gorge de rossignol, sans parler d'une chaire de vérité, qui est un chef-d'œuvre, le campo santo, avec ses magnifiques peintures et spécialement le jugement d'Orcagna.

A 8 heures du soir nous nous trouvâmes à Gênes. Le lendemain matin, je dis la messe à la cathédrale et déjà à 7 h. 20 du matin nous partions pour Turin. Nous comptions passer la nuit là et prendre le lendemain le train de 10 h. pour Paris.

Arrivés à Turin à 12 h. 30 nous dînâmes au restaurant de la gare. L'après-midi fut employée à faire une promenade jusqu'au Pô. Voilà la Superga, où je montais à âne il y a trente ans et m'éreintai au point de ne pouvoir fermer l'œil de la nuit qu'il fallut cependant passer en chemin de fer, et de ce temps là il n'existait pas de sleeping

en Europe ! Nous fûmes ensuite voir le monument national. C'est un immense monument élevé à la gloire de Victor-Emmanuel. Au milieu d'un boulevard, sur un piédestal très élevé on a placé Victor-Emmanuel en pied; le tout doit avoir vingt cinq mètres de haut. Au moment où nous la vîmes, la statue faisait bon effet sur les Alpes neigeuses comme fond. Mais que tient-il à la main, Victor-Emmanuel ? C'est comme s'il étreignait d'une main, habituée à l'annexion, un immense « gallinaccio ».L'homme de son vivant était laid : je l'ai vu en personne plus d'une fois, et son portrait n'a pas été flatté par le statuaire.Son âme était plus laide encore.Il paraît qu'il est grand homme en politique pour avoir osé sur l'échiquier international, ce qu'il n'aurait osé faire pour ses intérêts personnels : voler, conspirer, tuer. Et cependant y a-t-il deux morales ? Demandez-le à Massino d'Ayeglio, dont on rencontre la statue devant la gare et qui un jour répondit par cette interrogation à un aveu de Cavour : « il faut avouer que si nous faisions pour nous mêmes ce que nous faisions pour la patrie, nous serions de fameux coquins. »

Le 4 février à 10 h. du matin, nous partîmes pour Paris. Il y avait 13 heures de chemin de fer à parcourir, pour arriver à 1 heure de la nuit. La voie est très pittoresque, comme le savent beaucoup de voyageurs ; car le voyage d'Italie, autrefois un voyage au long cours, est devenu banal. On passe presque par toutes les saisons, le printemps, l'été, l'hiver «avec ses frimas» au milieu des neiges alpestres, l'automne, sinon au point de vue des récoltes, au

moins au point de vue de la coloration des forêts. Nous arrivâmes à l'heure — 12 h. 58 de la nuit — avec une précision mathématique. Nous élûmes domicile au Grand-Hôtel jusqu'au samedi midi. Le jeudi 5 février, je dis la messe à la Madeleine, l'église la plus voisine du Grand-Hôtel. On y célébrait la prière des 40 heures. Le matin la curiosité me poussa à faire une visite aux Magasins du Bon Marché ; l'après-midi, nous fîmes une promenade au Bois de Boulogne ; le soir nous allâmes dîner aux dîners Français. Le vendredi 6 janvier, premier vendredi du mois, nous allâmes à N. D. des Victoires, où je dis la messe. J'ai passé la matinée à écrire. L'après-midi nous visitâmes la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre. Le temple en style roman impressionne. Il est enveloppé d'un revêtement d'échaffaudages qui y seront sans doute encore longtemps ! A l'intérieur inachevé, il y avait sermon, exposition du St Sacrement et assez bien de monde très recueilli.

Le momunent, une fois terminé, sera digne de sa haute signification. Puisse le vœu national, non seulement planer au dessus de la ville, mais être accueilli dans le cœur des Parisiens et des Français.

Une course, par les boulevards et la ville, termina cette journée.

Le samedi 7 Février, j'ai dit la messe à la Madeleine pour la dernière fois. J'ai l'impression que, comme étranger ne portant pas la soutane, nulle part on ne se sent plus à l'aise qu'à Paris, sinon peut-être à Londres. Pour les prêtres indi-

gènes il n'en est pas de même. Un mauvais vent passe sur Paris comme du reste sur toute la France. J'ai entendu plus d'un prêtre assurer qu'il est difficile de passer par les rues sans subir d'affronts. Pour l'étranger, non revêtu de la soutane, il en est autrement.

Le peuple Parisien a l'illusion d'être peuple-roi. Quelques socialistes, par exemple Vandervelde, disent avec insistance qu'il entre dans les vues socialistes, une fois au pouvoir, de remplacer le gouvernement des hommes par une administration de choses. Paris donne l'impression comme si ce beau rêve existait déjà. Le peuple-roi est là : on lui fait passer sous le nez tout ce qu'on peut rêver en matière de communications, chemins de fer, omnibus, trains, métropolitains ; tout ce qu'on peut rêver en matière de production artistique, utilitaire, fantaisiste en un nombre incalculable de beaux magasins ; toutes les formes du confort dans les hôtels, érigés et conduits d'après les principes les plus divers, diners Français, Parisiens, bouillons Duval, maintenant restaurants Duval ; l'art dramatique, avec et sans musique, depuis le grand opéra jusqu'à la guinguette ; les théâtres, musées, promenades, tout ce qu'on peut s'imaginer s'accumule devant le peuple-roi en masse inépuisable ; il en prend ce qu'il veut, ou plutôt ce qu'il peut. Ce qu'il peut, dis-je, car ce luxe, cette abondance apparente, cette fête continuelle accompagnée d'illuminations, — car le mouvement de vie et de voitures garnies de lanternes

réglementaires, l'éclat des devantures, l'éclairage des réverbères, les réclames électriques ou au gaz, produisent un effet d'illumination continuelle, — tout ce luxe cache un autre Paris, dont nous avons parfois la description, où le vice hideux donne la main à une misère affreuse, sentine dont les flots bouillonnent toutes les boues, en attendant que celles-ci, comme en une éruption de volcan, infligent à Paris le châtiment de Sodome et de Gomorrhe.

Partis de Paris à 1 heure de l'après midi, nous arrivâmes à Courtrai à 6 1/2 du soir le 7 Février 1903. Nous avions donc achevé bien dûment nos quatre mois. Nous étions partis le 6 Octobre 1902 : nous avions parcouru des milliers et des milliers de kilomètres. Nous n'avons pas été un jour sans être sur pied pour parfaire notre voyage, sauf les jours de quarantaine à Alexandrie. Nous ne fûmes pas malades un jour.

A notre arrivée à Courtrai, notre premier souci fut d'accourir à St-Martin, pour rendre grâces à Dieu des faveurs reçues et de la protection soutenue que Dieu nous accorda pendant notre long pèlerinage.

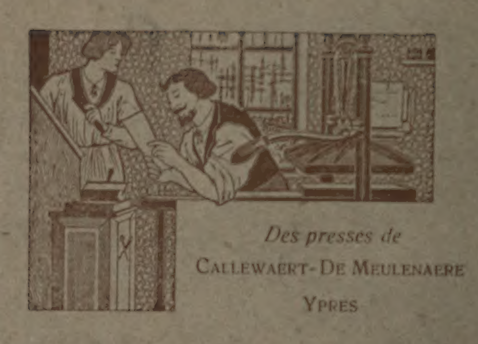
Grâces et gloire à Dieu !

Courtrai, 8 Février 1903.



Mr Ed De Gryse, Curé-Doyen de Courtrai.




Des presses de
Callewaert-De Meulenaere
Ypres